

---

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

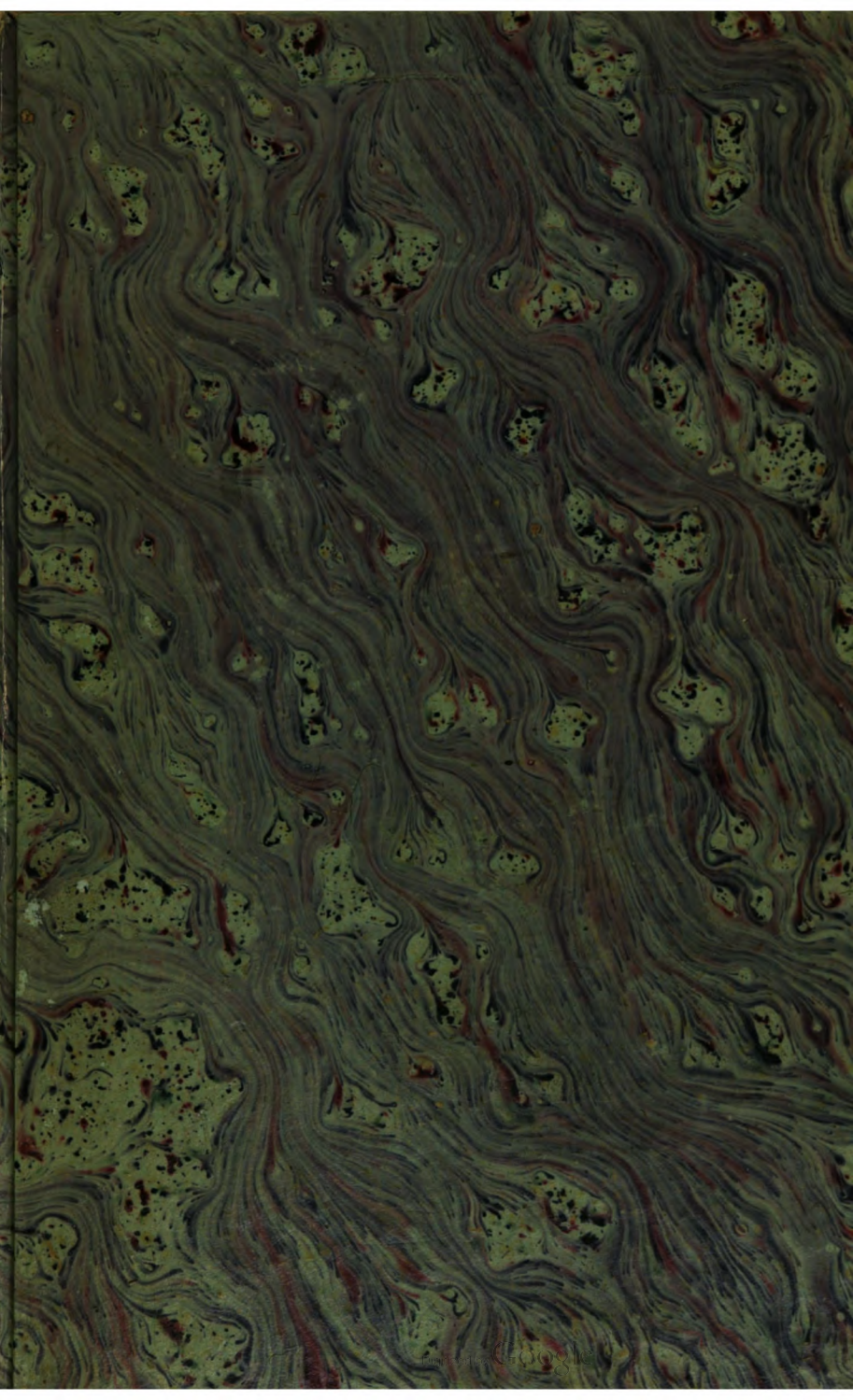
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



L. C. Delattre



Handwritten text at the top of the page, possibly a title or header, which is mostly illegible due to blurring and noise.



**HISTOIRE**  
**DE**  
**LA RÉVOLUTION ACTUELLE**  
**DE LA GRÈCE.**

*Se trouve aussi :*

**A LA GALERIE DE BOSSANGE PÈRE,  
RUE DE RICHELIEU, n° 60.**

---

**DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,  
rue de Vaugirard, n° 9.**



**HISTOIRE**  
**DE**  
**LA RÉVOLUTION ACTUELLE**  
**DE LA GRÈCE,**

**SON ORIGINE, SES PROGRÈS, ET DÉTAILS SUR LA RELIGION, LES  
MOEURS ET LE CARACTÈRE NATIONAL DES GRECS;**

**PAR EDWARD BLAQUIÈRES.**

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE D<sup>r</sup> BLAQUIÈRES.



---

**PARIS ET LEIPSIG,**  
**BOSSANGE FRÈRES, LIBRAIRES.**





---

# RÉVOLUTION

## ACTUELLE

# DE LA GRÈCE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

**Anomalie historique.** — **Contraste entre les Turcs et les autres conquérans.** — **Leurs raisons pour en agir comme ils font.** — **De la prise de Constantinople.** — **Légitimité prétendue de la Porte ottomane.** — **Sa politique à l'égard du peuple grec.** — **Karatch ou taxe de capitation.** — **Résultat des croisades.** — **Conquête de la Grèce, jamais achevée.** — **Mesures de précautions.** — **Klephtai.** — **De la Russie.** — **Pierre-le-Grand et Catherine II.** — **Guerre de 1769.** — **Traité de Koutchouk-Kaïnardgi.** — **Persécutions.** — **Ali-Pacha.** — **Progrès des sciences et de l'éducation chez les Grecs.** — **Leurs écoles, leurs collèges.** — **Génie commercial des habitans de l'Archipel.** — **Hydra, Spezzia et Ipsara.** — **Origine de la marine grecque.**

**LES** historiens ont essayé d'expliquer le succès qu'obtint, au quinzième siècle, l'invasion des hordes mahométanes dans l'orient de l'Europe ; quoi qu'il en puisse être, leur longue et paisible jouissance de conquêtes faites dans le but avoué de détruire le Christianisme, ne peut être considérée que comme une des plus surprenantes

anomalies de l'histoire des temps modernes. L'étonnement est loin de diminuer quand on pense que les Barbares qui détruisirent si facilement un empire chrétien, ont constamment rétrogradé vers l'ignorance, depuis l'établissement de leur autorité, tandis que les peuples appelés par la religion et la politique à les chasser de l'Europe, avançaient toujours en sens contraire dans la carrière des sciences et de la civilisation.

En examinant avec attention la funeste puissance des Turcs en Europe, on ne peut qu'être frappé du contraste de leur politique comme conquérans, avec celle de toutes les autres nations anciennes ou modernes. Les armées victorieuses de l'antique Grèce et de Rome apportaient des lois et les arts utiles aux peuples conquis : les Goths, les Vandales et les Tartares adoptaient peu à peu les mœurs et la religion de ceux qu'ils avaient soumis par leurs armes : mais les sectateurs de Mahomet seuls devaient offrir l'exemple d'une nation en guerre perpétuelle avec les sciences et l'humanité. S'ils n'ont pas voulu adopter ce système régulier d'extermination, que l'histoire nous signale dans les guerres dirigées contre nos ancêtres les Saxons, et plus récemment dans celles de Tamerlan et de Gengiskhan, il n'est pas difficile de découvrir

leurs motifs. La faiblesse et les dissensions des puissances chrétiennes, en livrant aux Turcs l'empire d'Orient, ne pouvaient sûrement pas empêcher la destruction générale de la population grecque; aussi les Turcs n'en respectèrent-ils les débris que pour se conserver des vassaux dont l'industrie, les talens et les sueurs devaient tourner à leur profit. La conséquence de ce fait est assez évidente. C'est ainsi que les Barbares ont, en quelque sorte, eux-mêmes établi le droit d'insurrection en Grèce, partout où elle pourrait les combattre avec quelque espoir de succès. Voilà la réponse péremptoire adressée à ceux qui, entraînés par des sophismes ou dominés par des préjugés, ont voulu rattacher les causes de l'insurrection actuelle à des inspirations venues du dehors.

L'histoire nous apprend aussi, de la manière la plus authentique, que, malgré la capitulation qui, en remettant Constantinople aux mains de Mahomet II en 1453, garantissait la vie, la religion et les propriétés des Chrétiens, ceux-ci n'en furent pas moins voués à un massacre général. Depuis lors, bien loin qu'il se soit opéré aucun rapprochement, aucune fusion entre les vainqueurs et les vaincus, ceux-ci demeurèrent toujours dans un état de séparation absolue, où tout leur rappelait l'esclavage le plus avilissant et le plus cruel qui ait jamais

pesé sur l'espèce humaine. Les Grecs peuvent donc aujourd'hui fonder la justice de leurs efforts sur leur état de peuple conquis, état qui n'a jamais changé depuis l'envahissement de leur pays.

Quant à ceux, quels qu'ils soient, qui ont gravement argué de la légitimité du gouvernement turc, on leur a déjà demandé avec raison si un système de gouvernement ouvertement anti-chrétien, si un despote à qui les premiers devoirs politiques et religieux commandent de regarder tout sectateur du Christ comme un esclave tributaire, peuvent prétendre à un droit émané de source divine. Ces avocats de la légitimité d'un système fondé sur la fraude et la violence, ne sentent peut-être pas combien leurs principes sont dangereux pour cette stabilité des gouvernemens, qu'ils paraissent avoir tant à cœur.

S'il existe encore chez les personnes non prévenues quelques doutes sur la justice de la cause des Grecs, ou sur l'absurdité qui voudrait y trouver une similitude parfaite avec les révolutions contemporaines, qu'elles parcourent les pages de l'histoire, qu'elles y lisent les traitemens infligés aux Grecs pendant une captivité de quatre siècles, traitemens que la plus barbare uniformité caractérise sous tous les tyrans qui se sont succédé pendant ce

long période, quels qu'aient été leurs mœurs, leur caractère personnel ou leur manière de gouverner. Dépouillés de toute espèce de garantie pour leur vie, leurs propriétés, leur religion, sans autre moyen d'échapper à cet effroyable joug que d'abjurer la foi de leurs pères, les Grecs ne s'y montrent que comme une caste dégradée dans la véritable acception du mot. Quel est celui d'entre eux, parvenu aujourd'hui à l'âge mûr, qui ait échappé au bâton du Musulman ?

D'une part, l'établissement et la perception continuelle de l'impôt de capitation, appelé *karatch*, montrent assez qu'ils étaient obligés de racheter, chaque année, leur vie au moyen de cette rançon ; d'un autre côté, il est incontestablement établi que la Porte n'exigeait des Grecs, leurs vassaux, aucun hommage de sujétion, aucun serment de fidélité. Pour prendre une idée de ce système de gouvernement, lisons ce passage d'un écrivain du pays : « Des milliers  
« de mes compatriotes n'ont-ils pas été sacrifiés  
« à la soif de vengeance, ou aux capricieuses  
« fureurs de nos tyrans ? Les pachas qui, au  
« moyen de la brigue et de la corruption, avaient  
« obtenu le droit de nous gouverner, ne se je-  
« taient-ils pas sur ce peuple abandonné à leur  
« cupidité, pour exercer partout, non l'autorité

« de l'administration , mais la spoliation et le  
 « pillage ? Avec les hommes qui nous gouver-  
 « naient , la possession d'une propriété était un  
 « crime ; celle de quelques milliers de piastres ,  
 « fruit du travail d'une longue vie , équivalait à un  
 « arrêt de mort. Le droit d'exercer publiquement  
 « notre culte nous était enlevé sous le plus fri-  
 « vole prétexte , ou jusqu'à ce qu'on eût satisfait  
 « à quelque demande exorbitante d'argent , tan-  
 « dis que souvent un Chrétien était contraint  
 « d'apostasier sur la déposition d'un Turc qui  
 « avait ouï dire que tel était son dessein. Lors-  
 « qu'ils avaient à venger quelque crime imagi-  
 « naire ou une résistance supposée , la peste et  
 « la famine ne servaient-elles pas d'auxiliaires  
 « au cimenterre et à la corde ? »

On ne finirait pas si l'on voulait répéter tous les griefs par lesquels les Grecs justifient leurs efforts pour s'affranchir d'un joug intolérable. Lorsque des millions d'hommes ont été sacrifiés dans les Croisades , sans autre résultat que d'abandonner à leur déplorable destinée les descendants de ceux à qui nous devons nos sciences et notre civilisation , comment l'indifférence du monde chrétien pour le salut de ces victimes ne serait-elle pas la source des plus douloureux et des plus amers regrets pour tous les vrais amis de la religion et de l'humanité ?



Telles sont quelques unes des causes qui, par leur permanence, ont amené la présente insurrection. Pour prouver que la conquête sur le droit de laquelle leurs ennemis fondent de si hautes prétentions, n'a jamais été achevée, les Grecs montrent avec orgueil la résistance indomptable des enfans de Souli, Maina, Olympe, Candie, et d'autres contrées qui n'ont jamais reconnu ni porté le joug du croissant depuis l'invasion du quinzième siècle. Quant aux reproches de dégénérescence et de corruption si légèrement adressés à la nation grecque, quoiqu'il me semble que ce ne soit pas ici le lieu de les réfuter, je ferai remarquer cependant que, malgré la déplorable série de malheurs qui a commencé pour eux à la conquête des Romains, malgré l'abaissement qui suivit la translation de la capitale de l'empire à Byzance, dégradation dont l'introduction du Christianisme n'a pu diminuer la honte, depuis enfin la dernière catastrophe qui les a réduits à la servitude et à la plus affreuse misère, ces peuples n'ont jamais oublié leurs droits imprescriptibles ni leur antique gloire.

Avec de tels ressentimens, causés par tant de vexations, dont la moindre ferait courir aux armes le pays de l'Europe le plus courbé sous le despotisme, il ne faut pas s'étonner si

la haine d'un côté égale la méfiance de l'autre. Aussi, tandis que le Chrétien esclave soupirait après l'heure de sa délivrance, l'infidèle, son maître, qui ne pouvait tout au plus se considérer que comme le seigneur temporaire du pays, vivait dans un état continuel d'alarme et de soupçon. La peur et les rapports journaliers avaient convaincu les Turcs qu'une explosion était devenue inévitable : aussi ne regardaient-ils leurs vassaux grecs qu'avec l'œil d'une excessive jalousie, ou le sentiment de l'appréhension.

Ces inquiétudes, ils ne les éprouvaient pas envers les Chrétiens d'Arménie, dont les mœurs et le costume ont tant de ressemblance avec les leurs. Parmi les mesures de précaution prises par les propriétaires turcs, au moindre avis de quelque rumeur de la Grèce, la principale était de quitter le pays ouvert pour se jeter dans les forteresses. Si l'empire se trouvait engagé dans une guerre étrangère, on obligeait les Chrétiens à rendre leurs armes. Ces mesures arbitraires étaient loin cependant d'assurer la tranquillité : des troupes nombreuses de hardis et entreprenans montagnards fortifiaient des postes dans les bois et sur des hauteurs inaccessibles dont le pays est hérissé ; ils vivaient là militairement sous des chefs

ou capitaines, qui s'honoraient du titre de *kleptai* ou voleurs qu'on leur donnait dans le pays, bien loin de s'offenser d'une dénomination qu'ils préféreraient à la honte de vivre esclaves des ennemis de leur foi et des oppresseurs de leur pays.

Plusieurs de ces chefs conduisent maintenant les soldats de la Grèce à la victoire, tirant une extrême vanité de ce que jamais leurs ancêtres n'ont été soumis à payer le tribut, et traitant d'illusion le prétendu droit de conquête de la Porte, qui n'a jamais pu les y assujettir eux-mêmes.

L'affectation injuste avec laquelle on a voulu confondre le soulèvement des Grecs avec les tentatives des peuples d'Espagne et d'Italie pour acquérir les bienfaits de la liberté, avait évidemment pour but de justifier la politique anti-chrétienne de la sainte alliance; mais qu'on veuille bien se rappeler quels sont les vrais intérêts de la Russie et la part qu'elle a eue dans l'insurrection des peuples d'Épire, de Morée et de l'Archipel. L'expulsion des Vénitiens et la dégénérescence de l'ordre de Malte avait laissé les Grecs sans espoir ni secours de la part de ces deux puissances<sup>1</sup>. Ceux-ci ont dû naturelle-

<sup>1</sup> L'impossibilité où les Vénitiens et les chevaliers de Saint-Jean se sont trouvés de résister aux Turcs, peut être attribuée à bien des causes, mais surtout aux jalousies des

ment tourner les yeux vers une nation professant la même croyance , et plusieurs événemens du dernier siècle paraissent même très favorables à l'hypothèse d'un rapprochement assez

chrétiens et à cette tendance à dégénérer, qui fut suivie enfin de leur extinction totale. Leur superstition, leur bigoterie même le cédait à peine au fanatisme des infidèles. On dit que le traitement qu'ils faisaient supporter aux Grecs n'était guère plus humain que le régime des Turcs.

L'amour du gain, comme l'ambition des conquêtes, développe souvent l'esprit militaire : on l'a vu chez les Vénitiens et les chevaliers lors de la défense de Rhodes et de celle de Malte par La Valette, pendant la guerre de 1684 ; mais ces efforts s'arrêtèrent après la conquête de la Morée, sous le commandement de Morosini. Lorsque les Grecs s'aperçurent qu'ils ne pouvaient obtenir sous les Vénitiens plus de liberté pour eux-mêmes, ils ne cherchèrent pas à sympathiser ni à faire cause commune avec leurs nouveaux maîtres.

Ce fut après la guerre de la succession, qui avait épuisé l'Europe, et où les Vénitiens avaient réussi à conserver la neutralité, que les Turcs parvinrent à leur arracher la Morée, où, conformément à leur ancien usage, ils exterminèrent tout.

Corinthe, Napoli de Romanie, qui furent prises en 1715, ayant fait une vigoureuse résistance, les habitans et la garnison furent passés au fil de l'épée jusqu'au dernier.

Quoique le traité de Passarowitz, conclu en 1718, eût assuré aux Vénitiens la possession de Prévesa, Vonizza, et d'une ou deux places en Dalmatie, ils ne purent jamais obtenir l'exécution de cette clause.

intime. On verra pourtant que la Russie, avec les moyens les plus amples de secourir ses infortunés coreligionnaires, n'a jamais été pour eux que la cause des plus grands malheurs.

Pierre-le-Grand ayant vaincu son rival Charles XII, porta toute son attention vers ceux qui avaient toujours passé pour les ennemis les plus dangereux de ses états, et quoiqu'il n'ait pu mettre entièrement à exécution les projets qu'il avait médités pendant un règne où il lui fallut fonder une puissance devenue depuis si colossale, il n'est pas douteux que le plan imaginé pour chasser les Turcs de l'Europe, n'ait été conçu d'abord par ce monarque.

Tandis que les Turcs poursuivant le grand objet de leur invasion en Europe, ne laissaient échapper aucune occasion d'attaquer l'Autriche, afin de s'ouvrir la route la plus commode pour l'envahissement de la Chrétienté, le cabinet russe ne perdait point de vue ses projets sur la Turquie. Les progrès étonnans de ce pays sous l'administration créatrice du Czar, comparés à la faiblesse et à la décrépitude de son rival musulman, constamment accélérées depuis cette époque, favorisaient singulièrement les vues dont nous avons parlé; le règne tout entier de Catherine prouve avec quelle constance cette femme extraordinaire

suivit le système tracé par son illustre prédécesseur. Elle n'eut pas plus tôt saisi les rênes du gouvernement, qu'on vit revivre le plan favori formé quelques années auparavant par le célèbre maréchal Munich<sup>1</sup>, et il y a tout lieu de croire que si ses projets eussent été plus habilement secondés en 1769, le Péloponèse et l'Archipel auraient été arrachés aux Infidèles avant la fin de cette guerre.

Une des premières mesures qu'on y décida fut l'envoi d'une flotte dans la Méditerranée, avec des troupes de débarquement<sup>2</sup>. Les procla-

<sup>1</sup> Ce plan, dans lequel le rétablissement de l'empire d'Orient était formellement proposé, donna lieu à une insurrection partielle des Grecs, qui n'en furent pas moins abandonnés à leur destinée à la paix de 1774.

<sup>2</sup> La guerre de 1768, entreprise par les Turcs pour faire avorter les desseins de Catherine sur la Pologne, est un autre exemple de ce que nous avons appelé les anomalies historiques de l'Europe moderne. Loin d'avoir pu rendre aucun service aux Polonais, cette guerre n'eut pour résultat que d'accroître la puissance de la Russie, et de diminuer beaucoup celle de la Porte.

S'il était possible d'inspirer de l'admiration après le cruel brigandage du partage de la Pologne, Catherine la mériterait pour cette grande et hardie entreprise, exécutée contre l'avis de ses ministres, l'envoi d'une flotte de la Baltique dans la Méditerranée. Cette conception, due, à ce qu'il paraît, à l'impératrice seule, était tout-à-fait digne d'un successeur de Pierre-le-Grand. L'Europe dut bien être

mations publiées en cette circonstance, portaient toutes une invitation formelle aux Grecs de se lever pour secouer le joug des Turcs. On répondit aussitôt à cet appel dans toute la Morée,

étonnée ou jalouse de voir une nation, à peine comptée jusqu'alors parmi les puissances navales, réaliser une pareille expédition.

L'armement consistait en vingt vaisseaux de ligne, avec un nombre proportionné de vaisseaux plus petits et de transport. Les troupes débarquèrent en Grèce, à Navarin, au nombre de 2,500 hommes, et furent aussitôt renforcées de Maniotes et de tous les Grecs qui purent se procurer des armes : Mytilène, Naxos et plusieurs autres îles furent aussitôt en leur pouvoir ; les vaisseaux de guerre longèrent la côte de l'Asie-Mineure, et rencontrèrent la flotte turque, qu'ils détruisirent entièrement.

Pour assurer le succès de l'entreprise, les agents de Catherine lui avaient procuré l'alliance d'un homme puissant, Ali-Bey, gouverneur de l'Égypte, auquel Méhémet-Pacha, gouverneur actuel de ce pays, paraît ressembler tout-à-fait dans ses desseins pour l'amélioration de l'Égypte, et sa séparation de la Porte ottomane ; sa métropole.

Sans l'incapacité et l'indolence d'Orloff, à qui Catherine avait, par un bizarre caprice, confié le commandement de la flotte, on peut croire que les Grecs eussent été remis en possession de leur liberté, et les Turcs chassés au-delà de l'Hellespont.

Il est digne de remarque que l'organisation et les succès précoces de la marine russe sont dus à des officiers anglais, à qui Catherine avait prodigué les plus brillants encouragements. Les noms de Greig, Elphinstone, Dugdale sont cités

et dans la plupart des îles. On a remarqué avec raison que l'issue de cette guerre avait été aussi funeste que les opérations en avaient été mal concertées. Rien de plus désastreux ne pouvait arriver au peuple grec; il fut abandonné à sa destinée par la puissance qui l'avait appelé à l'insurrection; une armée de féroces Albanais<sup>1</sup> fut envoyée dans la Morée, et on laissa au capitain-

par un Français historiographe de l'impératrice, comme ayant par leur bravoure et leurs manœuvres décidé la brillante victoire de Tchesmé dans cette guerre.

Le traité de Kainardgi, qui mit fin aux hostilités en 1774, renfermait un grand nombre de clauses qui garantissaient sûreté et protection aux Grecs qui avaient répondu à l'appel de Catherine.

<sup>1</sup> Éton, dans son ouvrage, a constaté que, non content d'abandonner à ces hordes impitoyables les Grecs rebelles, on avait proposé de sang-froid dans le divan une extermination générale de toute la population, vieux ou jeunes, innocens ou coupables, hommes ou femmes. Gazi-Hassan parvint à faire écarter ce projet aussi contraire à l'humanité qu'à la politique. Mais son principal argument, et le seul qui pût convaincre ses adversaires, fut celui-ci : *Si nous tuons tous les Grecs, qui paiera la capitation ?*

Sans y être provoqué par aucun motif, dit M. Éton, le sultan Mustapha, prédécesseur et frère d'Abdul-hamid, à son avènement au trône, proposa d'exterminer tous les Chrétiens de l'empire, et l'on eut beaucoup de peine à l'en dissuader : cet écrivain demande justement si c'est là une nation qui mérite que l'Angleterre s'arme pour sa défense.



pacha le soin de punir les insulaires. Comme on peut s'y attendre, il s'ensuivit une cruelle persécution dont la durée peu interrompue fut de plusieurs années. Cet effort sur lequel tant de brillantes espérances avaient été fondées, causa à la Grèce, outre la dévastation de son territoire, la perte de cent mille âmes de tout sexe et de tout âge, réduites en esclavage, ou passées au fil de l'épée.

L'affaiblissement toujours croissant de l'empire turc prouvé par les succès de la Russie, pendant la guerre que termina le traité de Kaïnardgi, ne fit que rendre Catherine plus attentive à dissimuler son projet de démembrement la Turquie, et de placer un prince russe sur le trône de Constantinople<sup>1</sup>. Le soin qu'elle avait

<sup>1</sup> Un biographe de Catherine, en décrivant son célèbre voyage à Cherson, en 1787, ne dissimule pas qu'elle ne voulait plus retourner dans sa capitale avant que son petit-fils Constantin n'eût été placé sur le trône de l'empire d'Orient, et qu'elle eût certainement exécuté son projet, si la rougeole ne l'en eût empêchée, en même temps qu'elle reçut la nouvelle de quelques revers essayés sur la frontière de Tartarie.

L'arc triomphal érigé par ordre de Potemkin à la porte occidentale de Cherson, avec l'inscription suivante en grec : *Ce chemin mène à Constantinople*, prouve assez que la Russie déguisait peu ses projets.

Quant à Constantin lui-même, on prit tous les moyens

pris de s'assurer de la coopération de Léopold d'Autriche pour une nouvelle guerre, en rendait le succès infaillible. Le contingent autrichien devait même former la partie la plus nombreuse de l'armée combinée, et quel qu'ait été le résultat définitif de la campagne, il est certain que l'armée russe se serait emparée de la capitale de la Turquie. <sup>1</sup>

imaginables de le rendre populaire aux habitans de la Grèce. Son nom avait déjà un rapport marqué avec le grand projet. Il était nourri par des femmes grecques, amenées de Naxos pour cet objet. Le prince était habillé à la grecque; il n'était environné que d'enfans de cette nation, afin d'en apprendre la langue, qu'il parla bientôt avec une grande facilité. Un corps de 200 cadets grecs fut formé pour devenir le noyau d'une troupe plus considérable.

Éton assure que la députation des patriotes grecs à Saint-Pétersbourg, en 1790, fut très bien accueillie par l'impératrice; qu'elle leur promit l'assistance qu'ils demandaient, que les députés furent conduits auprès de son petit-fils, et qu'ayant été admis à baiser la main d'Alexandre, le plus âgé, celui-ci leur montra son frère Constantin, en leur disant que c'était à lui qu'il fallait adresser cet hommage, et les députés lui ayant alors exposé l'objet de leur mission, terminèrent en lui rendant hommage, comme à leur empereur; Constantin leur répondit dans leur propre langue : « Allez, et que tout arrive ainsi que vous le désirez. »

<sup>1</sup> Il serait peut-être impossible de citer une faute diplomatique plus grossière, depuis cinquante ans, que celle que firent les ministres d'Angleterre et de France, en excitant d'abord la Porte à se déclarer contre la Russie, et ensuite

La nomination d'Ali-Pacha, peu de temps après la paix de Kainardgi, rendit la situation des Grecs plus désespérée que jamais. Le génie entreprenant et féroce de ce chef l'avait mis en état d'éteindre les dernières lueurs de la liberté chrétienne en Épire, en chassant ou détruisant les bandes nombreuses qui avaient bravé la Porte et toute sa puissance. Rien ne pouvait être plus fatal aux espérances de la Grèce que l'élévation d'Ali : sa proximité de la Morée lui permettait à chaque instant d'y jeter des bandes de ces barbares qui s'étaient dévoués à lui ; et afin de rendre plus facile l'exécution de ses projets, il avait d'avance fait occuper les passages et les défilés par des Albanais.

Le gouvernement féroce, le caractère et les crimes du pacha de Janina sont assez connus ; mais ce qui l'est peut-être généralement moins, c'est qu'un monstre qui a surpassé en cruauté les Néron et les Caligula, était destiné à devenir le principal instrument du grand œuvre de la régénération hellénique. Pour assouvir une insatiable avarice, sa passion dominante, Ali, encourageant l'industrie parmi ses sujets, les excitait à former au dehors des établissemens de en lui laissant tout le fardeau de la guerre à soutenir à elle seule. S'ils n'eussent pas menacé plus tard, les destins de la Turquie étaient achevés dès cette époque.



commerce. Attentif surtout à empêcher que le divan ne saisît les circonstances favorables à sa destruction, il appliquait sa politique à écraser les plus puissans de ses vassaux mahométans. Ce qui lui réussit le mieux pour contrebalancer l'influence de ceux-ci fut la formation d'un parti grec. Une partie de sa garde personnelle était chrétienne, et vers la fin de sa sanglante carrière, ses soldats chrétiens étaient encore les seuls qui lui inspirassent quelque confiance.

Si les persécutions qui suivirent les efforts infructueux de 1769, contre la teneur d'un traité solennel<sup>1</sup> et d'autres causes malheureuses paru-

<sup>1</sup> Les conditions stipulées dans l'article 17 de ce traité, et la manière dont elles furent violées, sont un exemple si frappant de la confiance que méritent les pactes les plus solennels faits avec les Infidèles, que la citation de ces clauses fournira la meilleure réponse qu'on puisse faire aux auteurs de la légitimité des Turcs.

« L'empire de Russie rend à la sublime Porte toutes les îles de l'Archipel qui sont sous sa dépendance; et la sublime Porte, de son côté, promet 1°. d'observer religieusement envers les habitans de ces îles les conditions stipulées en l'article 1<sup>er</sup>, pour une amnistie générale et un complet oubli de tous les crimes commis, ou seulement soupçonnés à l'égard de la sublime Porte. 2°. Ni la religion chrétienne, ni les églises ne seront exposées à la plus légère avanie; aucun obstacle ne sera opposé à leur reconstruction ou ré-

rent éloigner indéfiniment l'espoir de l'émancipation, elles ne diminuèrent pas l'impatience de rompre des fers devenus encore plus insupportables.

Dans les circonstances où ils se trouvaient alors, les Grecs sentirent que le meilleur moyen de parvenir au grand but qu'ils poursuivaient si ardemment, était de se livrer au commerce, et de cultiver les sciences. Les événemens de la révolution française qui mirent toute l'Europe en mouvement, furent en conséquence très favorables aux peuples de la Grèce, par le grand accroissement que prirent leurs relations commerciales, et par le contact fréquent où ils devaient se mettre avec les peuples civilisés de l'Occident. Les bons effets de ces communications ne tardèrent pas à se montrer de plusieurs ma-

paration; leurs prêtres seront garantis de toute insulte ou oppression. 3°. Les habitans des îles ne seront pas obligés de payer la taxe annuelle pour tout le temps qu'ils ont été soumis à la Russie, ni pendant deux ans, à dater du jour de leur rentrée sous l'obéissance de la sublime Porte; et ce, à raison des grandes pertes qu'ils ont souffertes pendant la guerre. Afin de donner toute facilité aux familles qui voudraient transporter ailleurs leurs personnes, leurs établissemens et leur fortune, et pour qu'elles puissent librement mettre ordre à leurs affaires, le terme d'un an est accordé pour cette émigration, à compter du jour de la ratification du présent traité. »

nières; un nouvel essor fut donné aux esprits; l'éducation fit des progrès rapides dans toutes les classes. De nombreuses écoles furent instituées sur le continent et dans l'Archipel. Des professeurs instruits y enseignaient à la jeunesse les sciences modernes et la littérature de leurs ancêtres. Si l'enthousiasme de toutes les classes de la nation grecque pour acquérir l'instruction, depuis l'époque signalée ci-dessus, a été une juste cause d'admiration pour les étrangers, il prouve aussi combien cette nation est digne de la liberté pour laquelle elle lève l'étendard de l'insurrection. Jamais peuple n'a montré une plus grande ardeur de s'instruire que celui-ci depuis trente ans; jamais aussi de plus merveilleux résultats ne se sont manifestés qu'à la suite de ce court période. Un fait digne de remarque, c'est qu'il n'y a pas encore un demi-siècle, on n'eût pas trouvé une seule carte de géographie chez tous les Grecs Fanariotes qui, par leur résidence dans la capitale et leur admission dans les plus hauts emplois de la politique, pouvaient cependant être regardés comme les plus éclairés de toute la nation. Aujourd'hui et depuis plusieurs années, presque tous donneraient des preuves d'une éducation libérale, et beaucoup d'entre eux, d'une érudition profonde et variée. De vastes bibliothèques ont été formées,

et il suffit de nommer celle de Spathar-Manos, si connue du monde littéraire, et pendant long-temps le rendez-vous des voyageurs à Constantinople. Les jeunes filles du Fanar même allient l'étude de la musique et des langues modernes avec celle d'Homère et de Thucydide.

Tout ce que l'on vient de dire d'honorable pour le caractère grec, sera justifié par les rapports de tous ceux qui reviennent de la capitale de l'empire turc, et qui ont été admis dans les assemblées ou se réunissent les familles grecques les plus distinguées de Koronchesmé et de Therapia. On voit à Constantinople et dans d'autres villes, de fréquens exemples de jeunes gens se refusant le nécessaire pour pouvoir suivre les écoles. Il ne fallait pas un grand discernement pour prévoir que cette révolution des intelligences serait bientôt suivie d'une révolution d'une autre espèce à laquelle se prépareraient avec confiance et les Grecs eux-mêmes, et ceux qui avaient quelque connaissance de leur caractère. Mais, hélas! qui aurait pu imaginer que leur noble détermination, loin de trouver de l'assistance, n'aurait rencontré que de l'opposition dans les puissances chrétiennes? Présomptueux et indolens, pleins de mépris pour les connaissances littéraires qui n'avaient pas de rapports avec leurs dogmes religieux, les

Turcs demeurèrent aveugles sur le danger qui les menaçait : sans ralentir en rien leur rigueur et leurs vexations habituelles envers les rajahs, ils ne mirent aucune entrave à l'accroissement des lumières ; ils paraissaient voir sans inquiétude le grand nombre de sujets grecs qui se répandaient dans les universités de France, d'Allemagne et d'Italie, d'où ils rapportaient parmi leurs compatriotes réduits à l'état de servitude, les notions les plus libérales en politique et en gouvernement. Les exemples de violences exercées contre les écoles n'étaient cependant pas rares. Parmi un assez grand nombre qu'on pourrait citer, le suivant fera juger des autres : le commandant turc de Dara, petit village de la Morée, passant devant une école, à l'heure des leçons, fit arracher le didascalos ou maître du milieu de ses élèves, et lui fit donner la bastonnade : cela se passait à une époque où il eût été fort dangereux de se plaindre. Il arriva bientôt après que ce petit tyran tomba entre les mains des insurgés de Calavrita.

La plus florissante et la plus célèbre des académies grecques était celle de Scio, fréquentée par plusieurs centaines d'étudiants et enrichie d'une belle bibliothèque, d'un cabinet de chimie, d'instrumens pour l'astronomie, et de tout ce qui est nécessaire aux établissemens de cette



espèce; le tout acquis par les dons volontaires des marchands de cette île alors si opulente et si populeuse. Le collège de Janina, dirigé par le savant Psallidis; ceux d'Athènes, d'Aivali, de Cydonia, de Bucharest sont également dignes d'être mentionnés. Ces établissemens et d'autres de moindre importance ont disparu, emportés par la tourmente politique.

A l'époque où l'esprit public et les lumières faisaient de rapides progrès chez les Grecs, les continuelles exactions et les vexations de leurs barbares oppresseurs n'empêchèrent point un peuple entreprenant et industriel de tirer avantage de sa position maritime. La nouvelle situation de l'Europe lui permit d'étendre son commerce, d'acquérir des richesses, et surtout de fonder une marine, sans laquelle il savait bien par expérience que ses efforts pour secouer le joug ottoman seraient toujours inutiles.

Parmi les nombreuses îles de la mer Égée, s'élèvent quelques rochers stériles, dont plusieurs ont été favorisés par la nature, de ports commodes; de ce nombre sont Hydra, Spezzia et Ipsara, dont les deux premiers garantissent la côte orientale du Péloponèse, et le dernier, non loin de Scio, observe la côte d'Asie. La tyrannie et la misère y avaient chassé quelques familles d'origine albanaise, comme celles de presque

tous les paysans de la Grèce proprement dite : elles avaient bâti des villages sur ces rochers, et y vivaient du produit incertain de la pêche. Dans la suite, elles cherchèrent à y former un commerce de cabotage, et comme la fortune parut sourire à ces premières tentatives, elles étendirent leurs opérations, et parvinrent même à la longue à se mettre en état d'acheter le droit de ne point recevoir d'officiers ni de magistrats turcs, et de se gouverner elles-mêmes en organisant leur propre police. Deux conditions étaient attachées à ces immunités : ces insulaires devaient payer tribut, et fournir par année un certain nombre de matelots pour le service de la flotte impériale. Ces deux privilèges n'étaient cependant pas nouveaux ; quelques îles mieux partagées de la nature, telles que Tina et Syra, dont la population était principalement catholique, avaient toujours joui de pareilles exemptions depuis l'expulsion des Vénitiens.

Ainsi affranchis du poids des chaînes et livrés à toute l'impulsion de leur génie, stimulés, d'ailleurs, par la stérilité d'un sol incapable de produire aucune ressource pour l'existence, les habitants d'Hydra, de Spezzia et d'Ipsara devinrent bientôt les plus hardis et les plus habiles matelots de l'Europe. Le nombre et la grandeur de

leurs navires furent peu à peu augmentés, et pendant la guerre de la révolution, à peine vit-on d'autres vaisseaux que les navires grecs, transporter les grains de la Russie méridionale et de l'Asie-Mineure dans les ports de France, d'Italie et d'Espagne sur la Méditerranée. Pendant ces voyages, un blocus rigoureux s'exerçait sur les côtes fréquentées par les vaisseaux grecs : il était donc souvent impossible qu'ils pussent éviter la rencontre des vaisseaux appartenant aux puissances belligérantes, et encore moins l'attaque des pirates barbaresques contre lesquels le pavillon ottoman ne leur était d'aucune protection ; il leur fallut aussi armer leurs navires, et comme chaque matelot avait sa part de propriété dans la cargaison, il en résultait que la défense était toujours désespérée et souvent couronnée de succès. Ainsi, les marins grecs se formaient à tous les dangers de la carrière maritime, et leur marine commerciale était montée de manière à être transformée facilement en marine militaire.

Cependant, leur génie entreprenant obtenait sa récompense ; les richesses abondaient ; des palais de marbre remplaçaient sur les rochers nus, les humbles cabanes de pêcheurs ; toutes les commodités de la vie et même le luxe de l'Europe s'introduisirent parmi eux ; les villes

prirent un air d'aisance jusque là inconnu, et cet aspect, joint à des formes robustes, à une allure franche, à un génie vif, et à la turbulente gaité du peuple, formaient une riante image des petites républiques de l'ancienne Grèce. Dans une situation si prospère, ces riches insulaires avaient peu à désirer, et s'ils n'eussent consulté que leurs propres intérêts, il n'est pas probable qu'ils eussent exposé tant d'avantages aux chances des armes. Mais ils sentaient vivement l'avisement de la patrie et l'infortune de leurs frères. Généralement trop peu lettrés ou trop occupés pour comprendre des doctrines spéculatives, ils appréciaient néanmoins la différence de l'esclavage à la liberté; on peut même croire que ceux d'entre eux qui étaient les plus éclairés, furent entraînés par l'espoir de voir la Grèce opérer sa régénération politique après avoir assuré son entière indépendance.

---

---

## CHAPITRE II.

**Causes des révoltes en Bosnie et en Servie. — Origine des habitans. — Leur caractère. — Les Serviens deviennent sujets de la Porte. — Ils se révoltent. — Czerni George. — Ses succès. — Séparation du gouvernement turc. — Efforts pour comprimer l'insurrection. — Les Serviens sont travaillés par les agens de la Russie. — Puis abandonnés à leur sort par cette puissance. — Cruautés qui suivent l'arrivée de Chourshid-Pacha. — Seconde insurrection, et traité avec la Porte. — Le sultan Mahmoud. — Traité de Bucharest. — Morousi. — Discussions diplomatiques. — Congrès de Vienne. — Hétéristes. — Le comte Capo d'Istria. — Czerni George et Galati. — Milosh. — Alarmes de la Porte. — Caradja. — Atröce assassinat. — Alexandre Suzao. — Le prince Callimachi.**

LE lecteur connaît une partie des faits qui tôt ou tard rendaient la révolution actuelle inévitable dans l'Archipel et la Morée; je vais maintenant porter mes regards vers la frontière du nord, et décrire les élémens de discorde et d'insurrection qui devaient amener des résultats tout semblables dans cette partie de l'empire ottoman.

Afin de mettre plus d'ordre dans l'exposé des causes des fréquentes insurrections qui éclatèrent au commencement de ce siècle en Bosnie et en Servie, il conviendra de remonter jusqu'au temps du moyen âge, où plusieurs tribus des plus belliqueuses parmi les Esclavons, arrivant

des déserts de la Silésie, de la Pologne et de la Russie, s'établirent sur les bords du Danube et dans les provinces illyriennes, et, sous les noms de Croates, Bulgares, Serviens et Bosniens, éprouvèrent les diverses chances de l'une et de l'autre fortune.

Gouvernés d'abord par des princes nés parmi eux, ils eurent de longs et opiniâtres démêlés avec les Grecs et les rois de Hongrie, jusqu'à ce que l'Autriche et la Turquie les eussent à la fin envahis et partagés. Mais peu disposés à mêler leur sang avec celui d'autres peuples, ils surent conserver, avec les traits de leurs ancêtres, leur langage et leur caractère distinctifs. Ce sont en général des hommes d'une haute stature et d'une grande force de corps : constants, laborieux, intrépides, peu susceptibles d'impressions vives ; mais une fois émus, ne respirant que sang et vengeance ; ajoutez à ces traits une ignorance et une superstition dont rien n'approche, et une grande ardeur de pillage ; tels sont ces peuples. A l'est, les Bulgares qui occupent le grand et fertile territoire situé entre le Danube, le mont Hémus et la mer Noire furent d'abord conquis par les sultans, et restèrent toujours depuis sous leur domination ; ces peuples, à raison de leur situation, voient leur pays continuellement traversé par

les armées turques, et sont, en conséquence, pillés et opprimés sans miséricorde.

A l'ouest, les Bosniens ont presque tous apostasié pour adopter la foi mahométane, et ils sont considérés comme les meilleurs soldats de l'empire, mais aussi comme les plus fanatiques et les plus furieux ennemis du nom chrétien. Les Serviens placés entre ces deux tribus dans la province montueuse de la haute Mœsie, ont long-temps résisté avant de se soumettre. Pendant la longue lutte des Autrichiens et des Turcs pour la possession de la Hongrie, ils prêtèrent un appui vigoureux aux premiers, et leur fournirent de nombreux corps de troupes légères que les Allemands appelaient rasciens. Après avoir souvent changé de maîtres, la Servie demeura à la Porte, par le traité de Belgrade conclu en 1739. Mais une partie de la nation a néanmoins émigré vers la rive septentrionale du Danube et de la Save, et est maintenant établie dans l'Esclavonie et le bannat de Temiswar. Ceux qui restèrent dans le pays furent long-temps à porter des plaintes inutiles contre l'insolence et les vexations de la soldatesque turque; elles devinrent telles en 1800, qu'un soulèvement général en fut la suite. A la tête de l'entreprise était le fameux Czerni George qui avait été dans sa jeunesse sergent au service d'Autriche,

et depuis chef de proscrits errans. Ce capitaine, doué de beaucoup d'énergie et de courage, n'était qu'un barbare cruel et despote au dernier degré, et d'une ignorance telle qu'il ne savait ni lire ni écrire. Parmi les monstruosité qu'on lui attribue, on cite le meurtre de son propre père, et l'ordre de faire pendre un de ses frères. Cependant les Serviens sous ses ordres coururent de victoire en victoire. Czerni George ayant investi la capitale, Belgrade, quelques Albanais lui livrèrent une des portes. Il entra dans cette ville le sabre au poing, et, suivant son usage, massacra tous les Turcs qui tombèrent entre ses mains.

Les affaires de la Porte ne pouvaient être en plus mauvais état qu'à cette époque. La guerre avec la France était à peine terminée, et les efforts tentés pour réduire le pacha rebelle de Widdin, Passavend Oglou, n'avaient produit que honte et défaites. A l'intérieur, le mécontentement général des janissaires était excité par les innovations que le sultan Sélim voulait introduire dans le système militaire : chaque jour de nouveaux troubles éclataient dans la Romélie. Mais le soulèvement des sujets chrétiens était d'un trop dangereux exemple pour rester impuni; aussi le divan déploya-t-il toutes ses forces pour étouffer celui de la Servie. Les Bosniens



servirent avec activité, et les rives de la Drina qui séparent les deux pays, devinrent le théâtre de combats nombreux et sanglans. Les insurgés, encouragés par les promesses des agens de la Russie, et soutenus sous main par l'argent d'Ipsilanti, hospodar de Valachie, tenaient toujours la campagne, se hâtant de gagner les hauteurs quand ils avaient affaire à des forces trop supérieures. Aussitôt que l'hiver obligeait leurs ennemis à descendre, ils sortaient de leurs repaires et mettaient tous les environs à feu et à sang : la ligne de leurs frontières n'était marquée que par des campagnes désolées ou des villes en cendres.

En 1807, la Russie ouvrit les hostilités contre la Porte, et quoique la guerre fût toujours continuée en Serbie avec vigueur, elle n'eut plus qu'un intérêt secondaire relativement aux cinq années précédentes.

Czerni George avait permis au général Rudojinikin de résider à Belgrade comme agent accrédité près le sénat de Serbie ; il consentit même à ce que quelques bataillons russes prissent des cantonnemens dans le voisinage ; mais il n'en montrait pas moins une impatience extrême de l'influence étrangère, et ne voulait ni civiliser ses sujets ni introduire parmi eux la tactique européenne. Lorsqu'en 1812 fut négocié

le traité de Bucharest, le cabinet de Saint-Pétersbourg désira y introduire quelques clauses favorables à ses alliés de Servie; mais il y eut beaucoup de difficultés à ce sujet. Les Turcs proposaient de mettre la Servie sur le même pied que la Moldavie et la Valachie, et d'y envoyer des princes grecs; mais les Serviens eux-mêmes se refusèrent positivement à cet arrangement. Les Russes, menacés par l'invasion des Français, désirèrent en finir à quelque condition que ce fût : on fit donc une paix telle quelle, et, comme à Kainardgi et en d'autres occasions, les insurgés furent abandonnés à leur destinée.

Le résultat de cette défection peut facilement être pressenti. Lorsque les Serviens se virent sans espoir de secours étrangers, les dissensions commencèrent parmi eux; elles furent attribuées à la conduite impérieuse de Czerni George, et aux intrigues des agens russes qui avaient changé de langage avec les circonstances, et qui disaient hautement être poussés à bout par l'opiniâtreté d'un homme qui avait été si longtemps l'allié de leur souverain. Caradja, le nouvel hospodar de Valachie, fomentait les jalousies par les émissaires qu'il entretenait en Servie pour cet objet. Les choses en étaient là, lorsqu'au commencement du printemps de 1813,

une puissante armée turque de près de cent mille hommes commandés par Chourshid-Pacha, envahit le pays de tous côtés. Tant d'efforts l'avaient épuisé, il y eût à peine quelque résistance ; Belgrade fut abandonnée, Czerni George se retira en Russie où on lui assigna Kiew pour résider et s'y établir, tandis que plusieurs milliers d'habitans cherchèrent un refuge sur le territoire autrichien. Comme on le pense bien, Chourshid-Pacha usa de sa victoire ainsi que les Turcs avaient usé de tous leurs avantages remportés jusqu'alors sur les Chrétiens. Aux massacres ordinaires qui suivirent son entrée, il ajouta un raffinement perfide, en faisant publier une fausse amnistie et mettre à mort tous ceux qui étaient rentrés sous cette sauvegarde. La tranquillité ainsi rétablie par ce chef féroce dans la Servie a pu être justement comparée à la paix des tombeaux. Les places fortes de Widdin et d'Orsova, dont les gouverneurs étaient également des révoltés, se rendirent l'une avant, l'autre après l'expédition.

C'est un vieil axiome en politique, que les peuples qui ont une fois goûté les douceurs de la liberté, ne peuvent plus rentrer paisiblement sous le joug de l'esclavage. A peine les Turcs eurent-ils rétabli leur autorité, que les Serviens coururent de nouveau aux armes, et

obtinrent même quelques avantages sur les pachas de Bosnie et de Belgrade ; mais la Porte, fatiguée elle-même des embarras qui troublaient si souvent la tranquillité dont elle commençait à jouir, envoya un évêque grec pour négocier avec les insurgés. Ces négociations furent suivies d'un traité d'après lequel ces peuples devaient à l'avenir être gouvernés par un prince de leur pays (le choix tomba sur Milosh, beau-frère de Czerni George), et payer un tribut annuel de 6,000 bourses (environ 2,500,000 fr.). Il fut consenti que les garnisons turques des places du Danube n'excéderaient pas une force convenue, et que le prince-gouverneur leverait et entretiendrait un corps de troupes nationales pour maintenir l'ordre dans le pays.

Ces concessions aux habitans d'une seule province qui ne tiraient leurs moyens de résistance et de défense que de l'amour de la liberté et d'une bravoure naturelle, semblaient faites pour mettre en évidence la faiblesse et la décrépitude de la Porte. Pendant le cours de ces événemens il ne se passa rien d'important dans les provinces méridionales. Les Grecs observaient avec une ardente inquiétude les progrès des armées russe et servienne, déterminés à se lever aussitôt que leurs libérateurs seraient assez avancés. Mais cet heureux moment n'arriva point ;

il fallut que ce repos léthargique où tout était plongé, durât encore quelque temps.

Pendant la période écoulée de 1815 à 1820, les affaires du gouvernement ottoman parurent prendre un tour plus favorable. Mahmoud, le sultan régnant, a donné des preuves d'un caractère ferme. La paix dont il jouit avec ses voisins lui a procuré les moyens de réprimer l'esprit mutin des janissaires et d'abattre le pouvoir de ses grands vassaux d'Asie; quelques révoltes dans les provinces orientales de l'empire ont été de même réprimées promptement. La Mecque a été délivrée des Vechabites : en même temps les firmans de l'empire annonçaient plus de vigueur et inspiraient plus de respect qu'autrefois. Ce fut cependant sous cette apparence de tranquillité que tous les élémens de l'insurrection furent mis en fermentation active, et que furent formés ces projets qui ont fait éclater l'explosion actuelle.

Malgré l'abandon fréquent des Grecs par les Russes, leur confiance en cette puissance n'était pas entièrement anéantie, et l'état indécis où le traité de Bucharest avait laissé subsister les relations politiques entre les cours de Saint-Pétersbourg et de Constantinople, contribuait à nourrir leurs espérances. L'invasion française avait contraint la première à se relâcher de la

sévérité des premières conditions qu'elle avait voulu imposer, et que dans d'autres circonstances, le bonheur de ses armes aurait justifiées : il était si urgent pour elle de rendre disponibles les troupes restées jusque là sur le Danube, qu'elle aurait sacrifié pour les ravoir toutes les conquêtes faites pendant la guerre. D'un autre côté, il était de l'intérêt de la Turquie de traîner en longueur pour obtenir de plus avantageuses conditions, et l'on pensa généralement, à la prompte conclusion des conférences, que les plénipotentiaires de la Porte avaient été gagnés ou entraînés par des motifs personnels. En effet, l'un d'eux, Morousi, chef des drogmans, se croyait destiné, et l'opinion publique le portait à la principauté de Valachie : il aura donc cherché ardemment à aplanir les obstacles qui retardaient sa nomination. L'expérience aurait dû pourtant lui apprendre qu'en Turquie on doit peu compter sur ces faveurs de la fortune, surtout lorsqu'elle sourit d'un peu loin : au lieu de la dignité qu'il se flattait d'obtenir, sa décapitation et celle de son frère, qui remplissait les mêmes fonctions dans la capitale, furent le prix de sa précipitation ; le reiss effendi Ghalib eut peine à éviter le même sort. Le sultan, prévenu par les agens français, se considéra comme trahi, et manifesta de la répugnance à ratifier le

traité ; lors même que cette ratification fut signée , les Turcs ne parurent en aucune façon disposés à respecter les stipulations relatives au commerce russe, et ne tinrent aucun compte de l'article du traité par lequel il était établi qu'aucun nouvel impôt ne serait établi dans la Moldavie et la Valachie pendant deux ans, à dater de l'époque de la ratification. Une condition à laquelle les deux parties attachaient les plus hauts intérêts, était celle de la rétrocession de quelques forteresses près du Phasé dans la Colchide, dont l'importance consistait surtout dans leur situation sur les confins des deux empires. La Porte les considérait comme les boulevards de ses provinces d'Asie ; d'un autre côté, la Russie ne pouvait les abandonner sans se priver de la plus expéditive manière de secourir ses nouvelles acquisitions en Perse par la mer Noire ; autrement il fallait continuer les difficiles communications par les défilés du mont Caucase. Ces forts sont d'ailleurs très avantageusement placés pour maintenir les tribus de montagnards qui occupent les contrées situées entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne : les ministres ottomans ayant fait de cette cession une condition *sine quâ non*, les Moscovites furent bien forcés d'y accéder ; mais, aussitôt après le résultat heureux de la campagne de

1812, tout danger de renouvellement d'hostilités dans les contrées du Nord étant écarté, les Russes profitèrent de quelques infractions au traité commises par les Turcs, pour éluder l'exécution de cette clause. De là naquit une négociation rendue interminable par l'obstination d'un côté et l'intérêt politique de l'autre, et d'ailleurs on sait assez que le cabinet de Saint-Pétersbourg est toujours parvenu à arranger les choses de manière à se ménager au besoin un sujet de querelle avec le divan.

C'est de ces sources de mécontentement et de jalousie mutuelle, autant que du séjour d'une armée russe dans la Volhynie et la Podolie, que partirent ces bruits continuels d'une nouvelle guerre qui obtinrent même quelque crédit dans les cercles politiques de l'Europe, et qui furent non seulement accueillis avec avidité, mais transmis avec ardeur par les Grecs qui alors commençaient à conspirer presque ouvertement contre leurs oppresseurs. Ils entretenaient le plus vif espoir que le congrès de Vienne prendrait quelque détermination favorable à leur patrie. Les emplois importans de leur compatriote Capo d'Istria dans le ministère russe, et la haute confiance dont il jouissait auprès de la personne même de l'empereur, contribuaient à favoriser ces illusions. Quoique le con-



grès, ainsi que tous ceux qui l'ont suivi, ait trompé alors l'espoir de la Grèce, aussi bien que celui de l'Europe, en se séparant sans accorder le moindre signe de bienveillance envers ce pays, néanmoins les cœurs généreux qui avaient conçu le plan de la régénération hellénique ne renoncèrent ni à leurs espérances ni à leur détermination de joindre l'exécution à la pensée.<sup>1</sup>

C'est vers cette époque que commença la célèbre association hétériste, dont le fondateur est inconnu des membres eux-mêmes, puisque chaque personne qui s'y fait initier, s'oblige par

<sup>1</sup> Il n'est pas douteux que l'attention de plusieurs des ministres présens au congrès de 1816, n'ait été appelée sur les réclamations du peuple grec. Mais qu'attendre de ceux qui avaient décidé, comme on le sait, le sort de Gènes, de Venise, de la Lombardie et de Raguse ?

Le seul effet produit par les appels en faveur de la Grèce, fut la création d'une société pour étendre le bienfait de l'éducation parmi la jeunesse grecque. Les fonds rassemblés pour cet objet furent très bornés; mais, au fruit qu'ils produisirent chez ceux des jeunes gens qui furent choisis pour suivre leurs études en Italie et dans d'autres pays, on peut se convaincre des grands résultats que ce plan pouvait avoir. Il est digne de remarque que ce fut là le premier exemple de l'intérêt que portaient à la Grèce les hommes d'état de l'Europe.

serment à ne jamais découvrir le nom de celui qui l'y introduit. <sup>1</sup>

Le véritable objet de cette société, l'éman-

<sup>1</sup> On dit confidemment que l'idée primitive des sociétés secrètes en Grèce était due à l'impératrice Catherine : en tous cas il n'y a aucun doute que ses agens n'aient provoqué leur création comme le plus puissant moyen de résistance aux Turcs. On sait que Riga, justement surnommé le Tyrtée de la Grèce moderne, avait institué une association de sept personnes qui voyageaient par tout le pays avant l'attaque résolue par la Russie, en 1792, afin de préparer les esprits à de nouveaux efforts en faveur de l'émancipation.

Les services de Riga, comme patriote, savant et poète, font encore le sujet de l'admiration générale dans toutes les classes, tandis que sa triste destinée est la source d'une douleur universelle. Né dans la Thessalie, vers 1760, Riga fut envoyé en Italie pour y terminer son éducation; puis, ayant successivement fait le tour de l'Europe, il retourna en Grèce, où tout son temps fut employé à faire naître cet esprit qui devait un jour présider à la régénération de sa patrie. Outre ses odes et ses chants, qu'on entend et qu'on répète par toute la confédération, Riga a commencé la traduction de l'admirable ouvrage de Barthélemi, des contes de Marmontel, et d'autres productions capables de répandre la lumière dans sa nation. Il est également le premier qui ait publié une carte de Grèce avec la nomenclature du pays, pour l'usage des habitans.

Riga, étant sur le territoire autrichien, y fut saisi par des émissaires turcs, traîné à Belgrade, et décapité. La conivence évidente du gouvernement autrichien dans cette

icipation de la Grèce, était négligemment voilé sous l'apparence d'une simple distribution de livres pour l'éducation du peuple. Le quartier-général en était établi à Saint-Pétersbourg. La plupart des Grecs résidant en Europe se hâtaient de s'y faire initier; les branches de cette association s'étendaient à travers les provinces turques au moyen des correspondances actives entretenues par de nombreux agens. Des hommes, parmi les plus considérés du pays, faisaient de fréquens voyages à Saint-Pétersbourg, sous le prétexte ostensible de spéculations de commerce ou de la collecte de dons charitables destinés à tirer d'esclavage des familles

odieuse aventure est une tache dont le cabinet de Vienne ne saurait se laver.

Quant aux hétéristes, quoique, sans aucun doute, cette association ait beaucoup contribué à faire naître l'insurrection actuelle, on sait que l'imprudente conduite de plusieurs de ses membres, qui n'ont pas craint de détourner fréquemment les fonds recueillis de leur destination convenue, les avait jetés dans le plus grand discrédit, même avant cette époque. On peut ajouter qu'à la naissance de cette société, les femmes mirent la plus grande activité à lui faire des prosélytes, et il n'était pas rare de voir des dames distinguées à la tête de l'hétérisme, ou des branches de cette secte.

Raffanel ayant essayé de donner une étymologie ridicule au mot *hæteria*, nous croyons devoir rappeler qu'il vient de *ιταίσιον*, société.

grecques réduites en captivité par Ali-Pacha. A leur retour, quelques uns convenaient en confiance que le but réel du voyage était d'obtenir, par l'intermédiaire du comte Capo d'Istria, l'assistance armée de la Russie, ou au moins, pour l'avenir, une promesse de secours, lorsque l'insurrection serait devenue générale parmi les Chrétiens sujets du sultan. A toutes ces ouvertures, le ministre répondait en termes vagues, mais peu décourageans, et donnait à entendre que, dans la situation actuelle de l'Europe, la Russie ne pouvait rien tenter ouvertement pour la Grèce; mais on disait aussi qu'il accompagnait presque toujours cette déclaration d'une somme d'argent, comme un présent fait au nom de l'empereur, pour défrayer les envoyés de leurs dépenses, et qu'il ne manquait jamais de s'informer avec un vif intérêt de tout ce qui avait rapport aux affaires de ses compatriotes.

Dans ces entrefaites, l'attention publique fut éveillée en Europe par les bruits de guerre dont nous avons déjà parlé : on s'attendait, mais vaguement, à Bucharest et à Jassy, à une occupation des principautés par les troupes étrangères. On citait, parmi les principaux agens de ce complot, Czerni George, chef exilé de Servie et résidant à Kiew, et le comte Galati, natif de

Corfou, attaché à la secrétairerie d'état en Russie. Ces deux personnages ne voyant de ressources que dans leurs propres succès et aucun pour le moment dans une assistance étrangère, résolurent de commencer la révolution en 1817. Le plan d'opérations concerté entre eux ne différait pas essentiellement de celui adopté en 1821. Czerni George devait apparaître subitement en Servie, se mettre à la tête de ses premiers partisans, attirer l'attention des Turcs de ce côté de l'empire, et donner à Galati, à Colocotroni et aux autres conjurés, la facilité d'organiser l'insurrection de la Grèce méridionale. Conformément au plan arrêté, le chef servien prit un déguisement et arriva auprès de Semindria; mais s'étant découvert et ayant fait part de ses desseins à Milosh, son intime ami et son parent, sur la coopération duquel il avait compté, celui-ci le fit assassiner par trahison, et envoya sa tête au pacha de Belgrade, qui la fit passer à Constantinople. En Europe, on pensa que Czerni Georges était retourné en Servie pour y déterrer un trésor qu'il y avait autrefois enfoui; il n'est pas même sans vraisemblance que cette tournure ait été imaginée par les conjurés eux-mêmes, qui appréhendèrent que le perfide Milosh ne découvrit quelques parties de leur dessein à la Porte. Le

gouvernement russe, pour éloigner toute espèce de soupçon, publia une manière de manifeste où il reprochait à Czerni George d'être parti de Kiew sans permission, et déclarait qu'il avait perdu tous droits à la protection de l'empereur. Il ne faut pourtant pas perdre de vue que cette déclaration ne parut qu'après l'authenticité de la mort du Servien.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Les documens suivans sur la protection et le patronage exercés envers le chef servien par le cabinet russe, sont extraits d'une relation faite par un agent diplomatique long-temps résidant à Bucharest, et qui avait une connaissance parfaite de la matière.

« Czerni George, chef servien, qui acquit une grande  
« célébrité dans la dernière guerre entre la Russie et la  
« Turquie, s'était retiré chez la première de ces puis-  
« sances par suite de la soumission de son pays aux Turcs.  
« Il y menait une vie tranquille avec le rang de lieutenant-  
« général, la décoration de l'ordre de Saint-André, et une  
« pension considérable de la cour de Saint-Pétersbourg.  
« Personne ne parut aux conspirateurs plus propre aux dif-  
« ficultés et à l'importance du projet de lever l'étendard de  
« la révolte contre les Turcs. Des ouvertures furent faites  
« et des intelligences pratiquées avec lui.

« On convint que Czerni George ferait sonder les dispo-  
« sitions des Serviens, et que, s'il les trouvait favorables, il  
« apparaîtrait aussitôt parmi eux, les appellerait aux armes,  
« s'emparerait des places fortifiées qu'occupaient les Turcs  
« sans défiance, et mettrait la province sur un pied mena-  
« çant pour attirer sur lui toute l'attention et les principales

Cet événement fit ajourner le projet : Galati, qui avait attendu sur la frontière l'issue de l'événement, rentra à Bucharest, où il vécut retiré et tranquille comme sujet d'Angleterre par le lieu de sa naissance (Corfou). Il mourut peu de temps après la catastrophe de Czerni George, et sa mission fut confiée à d'autres mains.

Milosh et le peuple servien, fatigués de leurs derniers efforts pour obtenir une demi-indé-

« forces de l'empire ottoman. Les Serviens, peuple ardent  
 « et belliqueux, pouvaient, en levant 40,000 hommes, tenir  
 « long-temps tête à la puissance turque, et il était résolu  
 « que lorsque celle-ci serait sérieusement engagée avec eux,  
 « les Grecs se soulevaient dans toutes les provinces les  
 « plus populeuses, assailliraient les Turcs de tous côtés, et  
 « forceraient le gouvernement dans son embarras, à diviser  
 « ses moyens de défense. Toute facilité aurait été donnée à  
 « l'exécution de ce plan, dont le but ultérieur était l'expul-  
 « sion des Turcs de l'Europe, et le rétablissement de l'em-  
 « pire grec, sur lequel un membre de la famille impériale  
 « russe aurait été appelé à régner. »

Après avoir rapporté la conférence entre Milosh et Czerni George, à l'issue de laquelle le premier enfonça lui-même un poignard dans le cœur de son parent, et envoya sa tête pour être placée au-dessus de la porte du sérail, comme celle d'un traître et d'un rebelle, l'auteur du mémoire ajoute : « En recevant connaissance de cette  
 « conduite, la cour de Saint-Pétersbourg dut, pour sa  
 « propre dignité, désavouer publiquement les menées de  
 « Czerni George, protesta n'avoir eu aucune connaissance

pendance, désiraient la continuation de la paix et de la bonne intelligence avec les Turcs ; mais il était évident pour les observateurs attentifs, que les mesures adoptées par la Porte devaient mener à une prompte rupture. La bonne foi des Musulmans si hautement vantée par quelques Chrétiens, leurs panégyristes et apologistes, a toujours été une mystification dérisoire, dont la preuve est dans toutes les pages de leur propre histoire, où les engagements les plus solennels sont rompus dès que l'intérêt ou même le simple caprice les y invite. La semi-indépendance de la Servie était pour le sultan et le divan une source de douleur si poignante qu'ils avaient résolu de ne rien négliger pour s'en débarrasser : aussi le temps ne fut-il pas perdu pour en préparer les moyens. Les forteresses du Danube furent remises en état avec toute la diligence

« de son projet de quitter la Russie, et exprima hautement son improbation de ce qui s'était passé. »

Comme cet écrit est évidemment celui d'un partisan de la Russie, et qu'il affirmera plus tard, et dans les termes les plus positifs, que le cabinet de Saint-Pétersbourg n'avait aussi nulle connaissance d'aucun mouvement de la part du prince Ipsilanti, le lecteur décidera si cet extrait ne donne pas l'entière conviction que Czerni Georges n'a pu quitter le lieu de sa retraite en Russie, sans donner préalablement avis de ses projets à ceux dont il tenait son rang et ses dignités dans ce pays.



possible et ravitaillées de vivres et de munitions ; en même temps les stipulations de 1815, relatives à la force de leurs garnisons, furent ou éludées ou violées ouvertement : des détachemens de nouvelles troupes y arrivaient en masse, sous prétexte de relever les anciennes qui restaient encore avec elles. On trouva enfin à propos de se défaire de Milosh ; et le firman d'usage fut aussitôt envoyé au pacha de Belgrade, qui l'invita à une conférence, lui et les chefs de districts. Mais le rusé Servien ayant su par des rapports secrets le sort qui l'attendait, évita le piège. Afin de conjurer l'orage, sans en venir aussitôt aux dernières extrémités, il envoya des députés à Constantinople, et commença à travailler à sa propre défense ; mais l'insurrection grecque prit naissance alors, et donna depuis tant d'occupation aux Turcs qu'ils oublièrent Milosh et ses trahisons.

Le nouvel hospodar de Valachie, nommé Caradja, quoique timide et artificieux, possédait certainement une grande habileté dans l'art du gouvernement ; il s'était toujours conduit comme un vassal aveuglément dévoué aux intérêts de la Porte et toujours prêt à une entière obéissance aux désirs du sultan. Ses intrigues avaient contribué puissamment à la ruine des affaires de Czerni George et à la soumission

du pacha de Widdin, qui se rendit sur la foi d'une capitulation simulée qui lui accordait une paisible retraite pour y passer le reste de sa vie ; mais il fut assassiné sur le chemin de Constantinople. Une autre mort aussi atroce, et qui montre sous un jour odieux le caractère du sultan régnant, eut lieu peu de temps après dans la Valachie. On sait que Mahmoud doit la vie à la vigueur et à l'intrépidité de Mustapha Bayractor et du capitain-pacha Seid Ali, qui forcèrent le sérail et firent descendre du trône son prédécesseur. Après la terrible révolution du 14 novembre 1808 et la mort de Bayractor, Seid Ali se sauva en Russie et mena une vie retirée à Odessa. Mais Mahmoud était, sans qu'on s'en puisse rendre raison, comme tous les despotes mahométans, tourmenté de la soif du sang de celui qui l'avait fait monter sur le trône. Pour arriver à ce but, on offrit à Seid Ali de rentrer en Turquie, et on lui proposa un des premiers emplois de l'empire pour prix de son retour.

Sans soupçonner la fraude, le pacha quitte sa retraite, est partout reçu avec enthousiasme sur son passage, jusqu'à Bucharest, où un détachement des gardes-du-corps de Caradja, qui était allé au-devant de lui comme escorte d'honneur, se jeta sur lui et le mit en pièces. Sa

tête fut, peu de jours après, placée sur la porte du sérail.

Ces services valurent à Caradja plusieurs marques de la faveur de son maître : à la vérité, le seul objet du gouvernement lui paraissait être d'amasser des richesses par toute espèce d'exaction. Personne ne le soupçonnait de vouloir conspirer contre la Porte, et on ne doutait pas qu'à l'expiration de son gouvernement, il ne fût rappelé à Constantinople. Les deux circonstances qui suivent et sa conduite ultérieure sembleraient pourtant prouver qu'il n'était pas étranger à ce qui se machinait. Quoique averti par le prince Callimachi, qui commandait en Moldavie, du caractère et des projets de Galatti, il permit pourtant à celui-ci de demeurer tranquille à Bucharest, où il avait de fréquentes et secrètes entrevues avec un certain Poliopulo, natif de Janina, qui faisait souvent des voyages en Russie. Cet individu passait pour un homme lettré, et quelques personnes le regardaient comme un visionnaire ; il était néanmoins enthousiaste de l'émancipation de la Grèce, et dévoua entièrement son activité, son zèle et ses talents au service des hétéristes.

Rien ne transpirait alors qui pût compromettre Caradja. Il se tenait sur ses gardes, depuis que sa vie et son gouvernement avaient

couru des dangers de la part de quelques aventuriers désespérés, Serviens et autres, qui avaient sans doute connaissance de ce qui se tramait, et qui voulurent commencer immédiatement les opérations; mais ils furent découverts et punis de leur témérité. Ceci se passait en 1815. L'hospodar ne jugea cependant pas prudent d'attendre son rappel; il quitta brusquement Bucharest en octobre 1818, et chercha un refuge sur le territoire autrichien, donnant pour motif à sa fuite que le Capidgi Baschi avait demandé sa tête au sultan. Caradja avait déjà pris le soin de faire passer ses immenses richesses en Europe, et se retira d'abord à Genève, d'où il partit pour l'Italie, qu'il habite encore aujourd'hui, sans avoir jamais manifesté le plus léger intérêt pour la cause héroïque de l'insurrection de sa patrie.

Après le départ du prince, les boyards (c'est-à-dire la noblesse), fatigués de voir leur pays en proie à des hommes qui, à peu d'exceptions près, avaient tous agi comme Caradja, s'adressèrent au sultan pour qu'il changeât la forme du gouvernement et remit toute l'autorité à un divan ou assemblée des principaux officiers et notables de la province.

Quoique irrité au dernier degré de la fuite de Caradja, le sultan rejeta leur demande et nomma

un successeur à leur dernier gouverneur dans la personne d'Alexandre Suzzo, homme âgé, qui, comme on va le voir, n'était pas destiné à jouir long-temps de sa nouvelle dignité.

Depuis la paix de Bucharest, la Moldavie a été gouvernée l'espace de sept ans par Charles Callimachi, qui avait donné de grandes preuves de son sincère attachement aux Infidèles, puisqu'il avait été blessé et conduit prisonnier en Russie pendant la dernière guerre contre la Porte. Ce prince jouissait de la plus haute faveur près du sérail; c'est le même qui ayant été revêtu de l'importante dignité de premier drogman à son retour dans la capitale, fut chargé en cette qualité de traîner en longueur les négociations qui s'étaient ouvertes avec le baron de Strogonoff. En effet, sous sa direction, elles n'avancèrent pas d'un seul pas, et parurent même plus éloignées que jamais d'arriver à une conclusion.

La principauté vacante de Moldavie fut confiée à Michel Suzzo, gendre de Caradja, jeune homme d'excellentes manières et d'un esprit fort insinuant : naturellement ardent et ambitieux, il prêta l'oreille aux suggestions des Grecs et entra chaudement dans leurs projets. Il est vrai que ceux-ci avaient déjà acquis de la consistance ; ils avaient organisé un corps régulier

d'émissaires, qu'ils dirigeaient en tout sens pour préparer l'esprit public et assurer les communications entre les hétéristes de toutes les parties de l'Europe.

Jusqu'ici, je n'ai voulu qu'esquisser les progrès de l'insurrection chez les Grecs et des idées de liberté dont elle est la source; j'ai indiqué le nouvel esprit qui commence à se développer chez eux; je vais montrer quel enchaînement de causes a conduit à l'explosion actuelle.

---

---

## CHAPITRE III.

Époque assignée à la révolte. — Rupture entre Ali-Pacha et la Porte. — Conduite de plusieurs chefs grecs. — Intrigues d'Ali. — Traitement qu'il fait éprouver aux Souliotes. — Alexandre Ipsilanti. — Insurrection en Valachie et en Moldavie. — Complot à Constantinople. — Statistique des principautés. — Système du gouvernement, et misère des peuples. — Les boyards ou la noblesse. — Plan de campagne, et projet d'Ipsilanti. — Opinion du peuple. — Arnauts et pandours. — Alexandre Suzzo. — Révolte de Théodore Vladimiresco. — Mesures prises par le divan.

L'HISTOIRE de l'Europe pendant les trente dernières années, et la tendance irrésistible et générale des peuples à améliorer leurs institutions politiques, prouvent la vérité de cette assertion, que dans les temps ordinaires les hommes influent sur les événemens, mais qu'aujourd'hui ils sont entraînés ou poussés en avant par des causes qui les dominent à leur insu.

La Société des Hétéristes avait fixé l'année 1825 pour l'exécution de sa grande entreprise, se donnant ainsi tout le temps nécessaire pour les dispositions que réclamait une pareille conception. Plusieurs circonstances imprévues obligèrent cependant à anticiper sur l'époque convenue, en poussant en quelque sorte aveuglé-

ment les acteurs principaux à travers leur conjuration. Les négociations interminables entre la Porte et la Russie que la guerre semblait devoir suivre infailliblement, les hostilités déjà commencées sur la frontière de Perse, auront eu sans doute une grande influence sur la détermination des patriotes; mais le premier et le plus important de ces événemens fut la rupture ouverte entre la Porte et Ali-Pacha, qui eut lieu au commencement de l'année 1820. Les conséquences immédiates de cette guerre civile produisaient un tel changement dans l'état des choses, et jetaient de si grandes chances dans la main des Grecs, que, malgré leur manque de ressources et l'insuffisance de leurs préparatifs, ils agirent sagement en saisissant cette occasion introuvable que la fortune semblait leur offrir. C'était en effet par la terreur qu'inspirait le tyran de l'Albanie que l'Épire et la Grèce étaient contenues dans le respect: mais, par un de ces coups qui semblent plus particulièrement démontrer l'intervention divine dans les desseins des hommes, tout ce qui lui restait d'autorité ou d'influence, fruit de la terreur qu'il inspirait, de sa profonde habileté, de ses immenses richesses, tout fut à la fois appliqué au succès de la cause des Chrétiens. C'était en effet dans leurs armemens et



dans leur coopération qu'il devait placer son dernier espoir de salut.

Si les leçons manquaient un jour aux tyrans de l'humanité, les derniers momens d'Ali-Pacha pourront leur en tenir lieu. Lorsqu'une attaque lui parut inévitable, il publia des proclamations qui appelaient les Grecs aux armes pour sa défense; mais les généraux de la Porte ayant fait le même appel, la haine qu'il s'était attirée se manifesta non seulement dans la défection de son armée et de ses sujets, mais aussi dans celle des instrumens de ses crimes et même des membres de sa propre famille. Presque tous les corps chrétiens qu'il avait à sa solde avec leurs principaux officiers, Odysseus, Alexis Noutzas, Mantho et plusieurs autres, passèrent au camp des Turcs. Les montagnards du Pinde prirent le même parti, tandis que les Souliotes, ses anciens et irréconciliables ennemis, accoururent des îles Ioniennes pour combattre leur féroce persécuteur. Ces dispositions, néanmoins, changèrent bientôt. Les paysans grecs opprimés par les hordes ottomanes, oublièrent le joug de fer de leur ancien tyran. Ismaël-Pacha, commandant en chef, ne remplit pas les promesses contractées avec les chefs, et éluda la demande que lui firent les Souliotes d'être remis en possession de leur rocher natal, condition

expresse pour laquelle ils avaient repris le service militaire.

Retiré dans la citadelle de Janina, Ali reçut d'exactes informations de ce qui se passait, et avec son habileté ordinaire, il sut profiter des dissensions de ses ennemis. Ses trésors, ses intrigues habilement ménagées ramenèrent les capitaines des corps indépendans dans le parti de leur ancien maître. Quoique l'expulsion des Souliotes de l'Épire eût été constamment la grande affaire du tyran, il n'hésita pas dans cette occurrence à acheter leurs services en leur abandonnant les forts de Souli avec les trésors et tout l'attirail de guerre qu'ils contenaient et qui leur avaient appartenu; de sorte qu'avant la fin de la première campagne, les Souliotes, les montagnards et les klephtis avaient tourné leurs armes contre les Turcs, sans cesse harcelant leurs flancs et leurs derrières, et interceptant leurs communications.

Tandis qu'une armée chrétienne était ainsi levée et mise en campagne, la fleur de la milice ottomane appelée de la Livadie et du Péloponèse au camp devant Janina, diminuait d'autant les moyens de résistance dans ces contrées. Cette combinaison de circonstances favorables ne permit pas aux amis de l'émancipation de la Grèce, de différer plus long-temps d'arborer

le signal de la révolte. Une souscription fut ouverte chez les hétéristes de Russie et des autres pays de l'Europe, pour parer aux premières dépenses de la guerre, et un généralissime fut nommé pour prendre la direction des opérations.

Le nom d'Ipsilanti a déjà été prononcé : un prince de cette famille avait pris le gouvernement de Valachie, en 1802, et il avait été expressément stipulé entre la Russie et la Porte que plein effet serait donné au traité de Iassy, par lequel les hospodars devaient être continués dans leur poste pendant sept années consécutives, à moins que leur remplacement n'eût été consenti par le cabinet russe. Ce fut, cependant, contre la teneur de ce traité, que le sultan, gagné par les intrigues de l'ambassadeur français et de ses agens à Constantinople, rappela Ipsilanti et Morousi qui gouvernaient la Moldavie vers 1805. Morousi obéit ; mais le premier, qui avait de plus à redouter un examen sérieux sur ses relations avec Czerni George, se rendit directement à Saint-Petersbourg, d'où il partit bientôt pour l'armée russe. L'empereur ayant réuni les principautés à ses états après la conférence d'Erfurth, Ipsilanti se retira avec sa suite et sa famille à Kiew, où il mourut laissant une fortune considérable à ses enfans. L'un

d'eux, Alexandre, embrassa la profession militaire dès son jeune âge, et servit avec distinction dans la campagne de 1812 et les deux années suivantes. Il perdit la main droite à la bataille de Culm, et quoique âgé seulement de trente ans, il était major-général dans l'armée russe, et aide-de-camp de l'empereur lors de la naissance de l'insurrection grecque.

Le choix des hétéristes nationaux, pour le commandement en chef, tomba donc naturellement sur Alexandre Ipsilanti, comme étant l'un des plus braves et des plus nobles de leurs compatriotes. Un autre général russe, le prince Cantacuzène, descendu aussi d'une illustre famille grecque, s'offrit, quoique plus ancien en grade, pour servir volontairement sous le généralissime. Michel Suzzo, encore hospodar de Moldavie, s'engagea, à leur arrivée à Iassy, à se déclarer ouvertement et à coopérer avec eux. Le plan de campagne des hétéristes et les calculs sur lesquels ils l'avaient basé furent les suivans : la prompte réduction des principautés ne pouvant être douteuse, leur possession devait procurer les moyens d'organiser une force considérable, conserver une communication avec l'Europe, et détourner l'attention des Turcs ; on devait profiter de la première chance favorable pour les compromettre vis-à-vis du grand

potentat du Nord sur l'assistance duquel les patriotes comptaient avec confiance. On formait en même temps, dans le sein même de la capitale, une conspiration formidable dont l'explosion ne pouvait manquer d'ébranler l'empire ottoman jusque dans ses fondemens, et de donner à Ipsilanti la faculté de prendre l'offensive sur le Danube, tandis qu'une proclamation vigoureuse appellerait aux armes toute la population de la Grèce, depuis l'Ossa jusqu'au Tanarus. On s'attendait qu'aux premiers bruits du soulèvement, les Serviens, au lieu de rester spectateurs de la lutte, uniraient leurs efforts à ceux des Grecs. Le plan était assurément bien concerté, et s'il eût été aussi bien exécuté dans toutes ses parties, le succès en devenait infaillible.

Avant d'entrer dans le détail des difficultés et des obstacles qui firent échouer complètement le projet des hétéristes, il paraît convenable de tracer une légère esquisse des provinces destinées à devenir le théâtre des hostilités. Un écrivain a observé, avec raison, que la Valachie et la Moldavie sont peut-être les plus fertiles et à la fois les plus misérables contrées de l'Europe; la première en particulier possède en elle-même des ressources incalculables. La vaste plaine formée d'un sol d'alluvion, qui s'étend depuis la base des monts Car-

pathiens jusqu'au Danube, est également propre à la culture et au pâturage : les moissons en blé, en maïs et en millet y sont d'une extrême abondance, comme le bétail d'une beauté remarquable ; la race des chevaux y est naturellement excellente quoique fort négligée ; les brebis y sont si nombreuses qu'on en exporte annuellement 250,000 têtes pour Constantinople, qui reçoit de ces deux provinces la plus grande partie de ses consommations. Les porcs, la volaille, le fruit, le bois de charpente, la cire, le miel, le fromage, le beurre et le vin y abondent. Les forêts sont pleines de gibier ; les rivières et les lacs qui coupent le pays en tout sens sont remplis de poissons. La nature a enfin doué cette région de toutes ses faveurs ; tandis que l'homme, au contraire, paraît avoir fait tous ses efforts pour y rendre tant de bienfaits inutiles. L'or est entraîné des montagnes dans les torrens ; on sait, d'ailleurs, que des veines de ce métal existent dans la chaîne des monts Carpathiens.

Dans la Valachie, les mines de sel procurent au prince un revenu annuel de 600,000 piastres turques. Les productions de la Moldavie sont presque les mêmes ; mais elle est moins fertile et par le dernier traité avec la Russie, la plus belle partie, celle qui est au-delà du Pruth,

a été cédée à cette puissance. Les habitans de ces principautés portent des marques évidentes d'origine romaine, ou au moins d'un mélange de Daces avec les colons italiens transplantés là par les empereurs. Leur langage est un dialecte corrompu du latin approchant du jargon provincial de l'Italie, et mêlé de mots grecs et slavons. L'habillement des paysans est celui des Daces représentés sur la colonne trajane à Rome. Sous ces deux rapports, du langage et du vêtement, ces peuples diffèrent entièrement de leurs voisins. Sous le gouvernement de leurs hospodars, ils passaient pour braves et belliqueux ; mais tout vestige de courage a disparu à la longue par la tyrannie des gouverneurs que leur ont envoyé les despotes musulmans : ceux dont la cruauté n'a pas souillé la mémoire, sont au moins flétris par les concussions les plus basses, et par les exactions les plus désordonnées. Leurs extorsions et celles des avides suppôts que les hospodars avaient l'habitude d'amener de Constantinople, passent toute croyance et sont d'autant plus odieuses que la classe des laboureurs en était la seule victime.

En effet, les propriétaires ne payaient rien et même avaient part au pillage, par les sinécures dont ils jouissaient, sinécures que le prince avait jugé convenable de créer pour augmenter

et affermir son influence. Le fatal effet d'un pareil système fut bientôt mis en évidence par la pauvreté et la misère des habitans, par l'apparence désolée d'un si riche pays, couvert partout de bruyères et de ruines. A peine y trouvait-on quelques indices de manufactures, de commerce ou d'industrie; partout le silence de la tristesse et de la mort, excepté à Bucharest, à Iassy, et à Galatz. Les nobles qui, en général, ne méritent d'autre qualification que celle de barbares efféminés, abandonnaient leurs domaines pour passer tout leur temps dans la capitale, comme s'ils n'eussent eu d'autre souci que de se rassembler pour la curée des places, et de s'abandonner ensuite à toute leur indolente apathie ou à leurs grossières sensualités. Il est vrai que depuis la présence des Russes, ils avaient perdu quelque chose de leur ancienne rudesse : quelques usages européens, l'étude de quelques langues modernes avaient pénétré parmi eux; mais ce vernis de politesse, loin d'avoir diminué la corruption dans les mœurs et les manières, l'avait encore peut-être augmentée.

Il faut rendre aux Moldaves la justice de convenir qu'à bien des égards ils l'emportent sur les Valaques, leurs voisins. Leur noblesse a plus d'influence dans le gouvernement; eux-



mêmes ont plus d'instruction et de patriotisme. On peut raisonnablement supposer que les Grecs ne s'attendaient pas à rencontrer un grand appui chez des peuples si long-temps avilis par l'insolence et la cupidité des hospodars et de leurs créatures. Les boyards, voluptueux et lâches, entièrement façonnés à l'esclavage, satisfaits d'un état de choses qui les affranchissait de soins et de dangers, montraient, à peu d'exceptions près, un invincible éloignement pour les projets des hétéristes. Mais la classe simple et courageuse des paysans manifestait des dispositions différentes : dans leur condition désespérée tout changement devenait avantageux ; ils n'ignoraient pas que la Porte était la source de l'oppression sous laquelle ils gémissaient, et que les hospodars grecs n'étaient que ses instrumens. Quelle que fût leur haine pour ceux-ci, l'animosité contre les Turcs était bien plus profonde ; ils auraient volontiers marché avec une puissance européenne contre leurs princes et leurs boyards ; mais ils étaient tout prêts à s'unir à ceux-ci, s'il se fût agi de renverser ensemble le joug des Musulmans. Leur zèle pour la cause d'Ipsilanti aurait pu produire de sérieux résultats, s'il n'eût été refroidi par les menaces des agens étrangers et la mauvaise conduite de quelques chefs. Il est probable aussi que le sou-

venir du gouvernement doux et juste de son père avait contribué à leur dévouement pour sa famille.

Avant de passer la frontière, le prince Alexandre avait déjà mis dans ses intérêts une partie de la force militaire appartenant aux principautés. Cette force était en partie composée de milice du pays appelée pandours, qui, d'après une loi ancienne, devaient être exempts de toutes taxes à cause du service militaire. Sous leurs hospodars nationaux, ils avaient acquis quelque réputation; mais dans les derniers temps, les princes ayant plus besoin d'argent que de soldats, leur retirèrent leur privilège, et leur firent éprouver bien d'autres humiliations. Il y avait dans la seule Valachie environ 10,000 pandours, mais dénués de courage, et dont les armes et l'équipement étaient dans un état également misérable. Outre cette milice, il existait un autre corps connu sous le nom d'Arnauts ou Albanais, qui ne se composait, en effet, que d'aventuriers venus de toutes les parties de la Turquie d'Europe, principalement de la Serbie et de la Bulgarie. Ceux-ci formaient la garde du prince, et servaient à la police. Tous les boyards les plus considérés avaient chacun un certain nombre d'Arnauts à leur solde, mesure devenue nécessaire à cause du peu de sûreté

des routes infestées de voleurs qui recrutèrent souvent parmi ces mêmes Arnauts.

Les hétéristes avaient négocié avec quelques chefs qui s'engagèrent à organiser un corps pour le mettre aux ordres d'Ipsilanti. Tandis que celui-ci prenait les derniers arrangemens et se préparait à donner le signal de la révolte, un autre personnage, dans des vues intéressées et toutes particulières, mais qui ne paraît pas avoir eu connaissance du projet, avait déjà, par une coïncidence malheureuse, pris les devants sur ses desseins, et levé l'étendard en Valachie.

La mort d'Alexandre Suzzo qui eut lieu soudainement à Bucharest, en février 1821, avait été suivie d'une confusion universelle. Le divan ou assemblée des boyards prit les rênes du gouvernement, mais ne tarda pas à donner des signes de faiblesse et d'embarras. Dans cette crise, un aventurier nommé Théodore Vladimiresco, autrefois au service de Russie, crut l'occasion favorable pour réclamer du divan, contre le trésor, quelques sommes qu'il prétendait avoir avancées en 1811 pour les besoins de l'état; il savait bien qu'un hospodar grec n'eût jamais prêté l'oreille à de pareilles réclamations. Malgré les sollicitations et les intrigues qui avaient déjà réussi à mettre quelques boyards dans ses intérêts, sa demande fut re-

jetée, le divan ayant refusé de prendre connaissance de l'affaire jusqu'à l'arrivée du nouveau gouverneur; furieux de cette résolution, Vladimiresco se retira immédiatement dans la Petite-Valachie où il avait de l'influence sur quelques Arnauts, et en attira à lui par l'espoir du pillage un certain nombre qu'il organisa en croisade politique contre la noblesse de Bucharest. Alors, Théodore se mit en campagne à la tête de 300 hommes bien armés, et lança un manifeste où il déclarait que tous les malheurs de la Valachie venaient de l'apathie, de la corruption et de l'arrogance des boyards; que sa seule intention était d'opérer une réforme dans le gouvernement, qu'il n'en voulait qu'expulser les autorités locales, et déposer les plaintes du peuple aux pieds de la sublime Porte. Ce manifeste finissait par inviter tous les mécontents à se réunir à lui pour marcher sous ses enseignes. A Bucharest, l'entreprise fut d'abord traitée avec mépris; le spathar ou commandant militaire Brancovano, envoya 250 Arnauts et pandours avec des ordres précis d'apporter la tête de tous les rebelles, et de prendre leur chef mort ou vif. Cette troupe, au lieu d'exécuter ses ordres, passa du côté de Vladimiresco. Les choses ayant pris alors un aspect plus sérieux, le divan, après mûre délibération, résolut

de s'adresser aux pachas du Danube, pour en obtenir du secours contre l'insurrection; mais le consul de Russie s'opposa à l'entrée des troupes turques, sans avis préalable de sa cour, comme étant contraire aux traités existans. Se voyant entravés de ce côté, les boyards obligés d'avoir recours à une force armée nationale, formèrent un corps de 1000 hommes, composé de cavalerie arnaute, de Serviens; de Valaques et autres, dont ils confièrent le commandement à l'aga ou chef de police Nicolas Vacarisco, qui, après avoir fait ses préparatifs se mit en route pour soumettre les rebelles. Cependant à peine cet aga se trouvait-il à un jour de marche de Bucharest, que ses soldats lui signifièrent de ne pas aller plus loin, et comme toute obstination de sa part eût été inutile à la fois et dangereuse, il prit le parti de retourner à la capitale, suivi seulement de 200 cavaliers.

Alors le divan se rassembla tous les jours, et la nécessité d'appeler les Turcs devint plus impérieuse que jamais; mais, comme précédemment, le consul de Russie y mettait toujours opposition. Au milieu de ces alarmes, Vladimiresco marchait contre la ville; on craignait à chaque instant que les pachas voisins n'entrassent, de leur propre mouvement, dans le

pays, et ne le livrassent à la dévastation. Dans ces entrefaites, quelques rumeurs venant du Nord achevèrent de porter le dernier coup à ce gouvernement chancelant.

---

---

 CHAPITRE IV.

But de la révolte de Vladimiresco. — Alexandre Ipsilanti passe le Pruth. — Déclaration du prince Suzzo. — Proclamation au peuple de la Grèce. — Trouble à Iassy et à Galatz. — Confusion à Bucharest. — Arrivée de Théodore et d'Ipsilanti. — Espoir de secours de la part de la Russie. — Détruit par le manifeste de l'empereur. — État général des affaires. — Troupe sacrée. — Les Turcs entrent en campagne. — Leurs effroyables atrocités. — Trahison de Vladimiresco. — Retraite des Hellènes sur Tergovitz. — Arrestation et exécution de Théodore. — Marche sur Rimnik. — Bataille de Dragachan. — Lâcheté de Karavia, etc. — Résistance héroïque du bataillon sacré. — Arrestation et emprisonnement d'Ipsilanti par ordre du cabinet autrichien. — Soumission des principautés. — Intrépidité de Giorgaki et d'Anastasius. — Effets du mouvement d'Ipsilanti. — Réflexions sur le traitement cruel fait à ce prince.

VLADIMIRESCO a pu, à la rigueur, avoir quelque connaissance du projet des hétéristes; mais il y a toute raison de penser que le sien n'avait aucune connexion avec celui de la société; d'ailleurs ni le caractère, ni les talents militaires de cet aventurier n'étaient faits pour inspirer la confiance. Son seul but, en prenant les armes de bonne heure, était d'appuyer par la force ses réclamations au divan, tandis qu'il pouvait encore les faire valoir.

La conséquence naturelle de la proclamation

qu'il publia, fut de hâter le mouvement d'Ipsilanti qui passa le Pruth le 6 mars, et entra à Iassy à la tête de 200 de ses partisans, dont la plupart étaient des Grecs qui avaient servi dans l'armée russe. Comme les esprits des Moldaves n'avaient été encore nullement préparés à cette apparition soudaine, des symptômes de résistance se manifestèrent d'abord, mais le prince Suzzo les fit aussitôt cesser, par une déclaration publique de sa participation aux mesures prises par Ipsilanti, à la suite de laquelle il foula aux pieds tous les liens qui l'attachaient à la Porte. Un petit nombre de Turcs trouvés dans la ville furent pris et envoyés prisonniers dans un couvent, où le lendemain ils perdirent la vie en voulant forcer leurs gardes. Le 7, le prince Alexandre publia une proclamation énergique adressée à ses compatriotes; il les appelait à secouer le joug des Turcs, à suivre l'étendard de la croix, et à se réunir à lui dans le grand et glorieux dessein de délivrer la Grèce. Cette pièce contenait en même temps l'assurance qu'une grande puissance était disposée à punir les Infidèles de leur continuel manque de foi, de leurs cruautés et de leur insolence. L'uniforme des hétéristes était entièrement noir pour signifier le deuil de la patrie en pleurs; sur leur bannière était peint un



phénix s'élevant de ses cendres, comme emblème de régénération.

L'enthousiasme fut grand en Moldavie : quelques jeunes boyards même offrirent leurs services personnels et leurs fortunes ; des recrues arrivaient de tous côtés. Deux jours avant l'arrivée du prince à Iassy, un soulèvement avait eu lieu à Galatz parmi la populace et les Arnauts ; ils avaient attaqué les équipages des vaisseaux marchands turcs, qui étaient mouillés dans le Pruth, et fait périr un grand nombre de matelots : une grande partie de la ville avait été réduite en cendres pendant ce combat.

Lorsque ces nouvelles parvinrent à Bucharest, la terreur et la consternation y furent à leur comble : tous les yeux se tournèrent sur Brancovano, le boyard le plus capable de défendre et de diriger ses compatriotes. Néanmoins, il était plus inquiet pour lui-même que pour le divan, et l'on découvrit un matin que ce commandant s'était enfui pendant la nuit, prenant la direction de Cronstadt en Transylvanie, avec toute sa famille, et emportant ce qu'il avait de plus précieux. L'exemple de Brancovano fut suivi par les consuls de Russie et d'Autriche, et quelques jours après, Bucharest devint presque semblable à un désert. Pour comble de disgrâce, quelques coureurs de la troupe de Vladimiresco

se jetèrent sur la trace des fuyards qu'ils pillèrent et maltraitèrent sans aucun égard ni pour l'âge ni pour le sexe ; parmi les femmes insultées étaient deux sœurs nommées Galisko, distinguées par leur noblesse et leur beauté, et qui furent livrées aux derniers outrages. Quant au chef lui-même, il entra dans la ville suivi d'une multitude en désordre, montant à quelques milliers d'hommes, Serviens, Bulgares, pandours et paysans. Son premier soin fut d'organiser la ville militairement. Le quartier-général fut établi au monastère de Cotrocheni, tout auprès des portes, et un Bulgare nommé Savo, qui avait été laquais du consul de France, fut nommé commandant de place.

Vladimiresco n'était à Bucharest que depuis quelques jours, lorsqu'arriva le prince Alexandre à la tête de cinq cents hommes, amenant avec eux trois pièces de canon de fer montées sur des affûts de marine. Suzzo et lui avaient déjà fait faire des ouvertures à Théodore pour combiner leurs opérations et réunir leurs forces ; mais celui-ci, peu soucieux des grandes idées des hétéristes, et désirant faire la guerre pour son propre compte, fit d'abord des difficultés, ne montra aucune disposition à agir ; néanmoins, il finit par céder aux propositions de son lieutenant Douka, qui exerçait une grande in-

fluence sur cette horde indisciplinée, et qui était déjà entré dans toutes les vues d'Ipsilanti. Par suite des arrangemens pris entre eux, il fut convenu que chacun des deux chefs commanderait sa troupe, indépendamment de l'autre, mais qu'ils seraient unis contre l'ennemi commun.

Ce fut alors que le prince commença à sentir toutes les difficultés de sa position. Il était à la vérité maître des deux provinces; mais bien loin de pouvoir marcher en avant, il vit clairement qu'il lui restait peu d'espoir de se maintenir à Bucharest. Pour comble de malheur, le coup le plus fatal pour ses espérances lui fut porté par une puissance de laquelle il attendait protection, et même assistance directe. Ipsilanti ne doutait pas, ainsi qu'il l'avait ouvertement fait entendre dans sa proclamation, que son mouvement n'eût été suivi d'une déclaration de la Russie. Le bon accueil fait aux hétéristes en Moldavie, était dû en grande partie à cette persuasion; ainsi que le reste de l'Europe, le peuple regardait comme impossible qu'Ipsilanti se fût embarqué dans une entreprise si périlleuse avec le peu de moyens qu'il avait en son pouvoir, et sans l'assurance d'un secours étranger. Mais l'illusion fut bientôt dissipée, et ce fut pendant que l'ambassadeur russe éprouvait des insultes journalières dans la

capitale des Turcs, que son empereur fit paraître un manifeste, où le général grec était traité comme un rebelle et un incendiaire, et où sa conduite était formellement désavouée.

Cette déclaration qui, pour me servir de l'expression des Grecs, assassinait leur cause, tomba comme un coup de foudre sur les habitans des principautés. Après un songe si beau, mais si court, ils étaient tout à coup réveillés par le sentiment affreux du danger qui les menaçait; l'enthousiasme se refroidit aussitôt; ceux qui jusque là avaient hésité, condamnaient hautement l'entreprise des hétéristes. Chez les patriotes leurs partisans, il n'y avait qu'un sentiment, c'était la rage mêlée au désespoir. Le consul russe en quittant Bucharest avait laissé un secrétaire nommé Spiritoff, chargé de faire connaître la déclaration de l'empereur de la manière la plus formelle et la plus authentique. Spiritoff exécuta sa hasardeuse et délicate commission avec courage; mais il fut immédiatement après obligé de fuir de la ville pour éviter d'y être tué. Pagès, le consul français, qui avait voulu rester jusqu'à ce moment, fut aussi exposé à de grands dangers; mais Sava, qui l'avait long-temps servi comme son Arnaute, le prit sous sa protection et l'escorta lui-même jusque sur la frontière.

Les sentimens de l'autocrate ne se furent pas plus tôt manifestés, que l'autorité du prince Suzzo fut entièrement méconnue en Moldavie. On a dit qu'il avait eu le dessein d'en faire une principauté indépendante, et de conserver le titre d'hospodar; mais les boyards vinrent le trouver, et lui représentèrent la nécessité de quitter le pays. Suzzo obéit, abandonnant d'une manière peu honorable les rênes du gouvernement, et se retira avec sa famille au-delà du Pruth.

Au midi du Danube, l'aspect des affaires n'était pas plus encourageant. Le projet d'opérer une révolution à Constantinople était avorté<sup>1</sup>, et les Serviens restaient parfaitement calmes. Un émissaire grec, nommé Aristide, que les hétéristes y avaient envoyé pour soulever le

<sup>1</sup> Ce complot vaste et profondément combiné consistait à armer les Grecs, qui formaient une portion nombreuse de la population ouvrière et active de la capitale, à incendier l'arsenal, et à s'emparer de la personne du sultan, lorsqu'il irait à la mosquée. Tout était prêt, et le plan eût réussi, sans une de ces petites causes qui exercent quelquefois une si haute influence sur les plus grands événemens. Un marchand, des principaux conjurés, avait quelques marchandises qu'il ne put placer avant le moment fixé pour l'explosion; ne voulant pas les perdre, il trouva moyen de faire retarder le jour convenu, et dans l'intervalle tout fut découvert.

peuple, avait été saisi par les Turcs et pendu à l'instant. Dans cette situation désespérée, obligé de passer d'un système offensif à un autre plan d'opérations défensives contre une armée supérieure en forces, la position d'Ipsilanti s'embarassait de plus en plus. Accoutumé à une guerre régulière, il travaillait à introduire de la discipline et de la tactique dans ses troupes, en les armant à l'européenne; mais ses intentions furent traversées par l'envie et les intrigues de ses lieutenans, Douka, Manos, Scouffa et autres; ses soldats, réunion incohérente de différentes nations, ardens seulement au pillage, et étrangers à toute subordination, ne se montrèrent pas plus traitables que leurs chefs. Il n'y avait qu'un seul corps sur lequel on pût avoir confiance, c'était un bataillon de jeunes Grecs élevés en Europe, et pour la plupart étudiants ou commis de négocians qui, de la Russie et de l'Allemagne, s'étaient réunis sous le drapeau national. Ils portaient un uniforme régulier, et étaient formés à la discipline. Le zèle et le patriotisme de ces jeunes gens engagea le prince à leur conférer le nom de *bataillon sacré*, distinction que leur héroïsme justifia bien dans la suite. Mais avec des troupes généralement assez mal disposées, et qui n'excédaient pas 9000 hommes, même en y comprenant celles de

Vladimiresco, sans une seule place fortifiée, sans artillerie de campagne, et presque dépourvu de munitions de guerre, Ipsilanti se voyait chargé de la défense d'une vaste étendue de pays, dont les plaines n'étaient que trop favorables aux manœuvres de la cavalerie ottomane.

Les Turcs ouvrirent la campagne en avril. Après quelques escarmouches d'avant-postes, ils prirent Galatz, que le pacha d'Ibraïl attaqua avec un corps de troupes du pays et une flottille canonnière. La garnison grecque surprise, et très inférieure en nombre, fit une vigoureuse mais inutile résistance. Une partie fut taillée en pièces, et le reste forcé de chercher son salut dans la fuite. Les Turcs vengèrent la mort de leurs compatriotes le 4 mars, en détruisant entièrement la ville, et passant au fil de l'épée sans distinction d'âge et de sexe tous les habitans et ceux des districts voisins. Dans le même temps Kara Mehemed, seraskier de Silistrie, s'avancait par la rive septentrionale du Danube, à la tête de dix mille hommes, et le 10 avril, entra à Bucharest sans tirer un coup de fusil. Des mesures furent aussitôt concertées entre lui et quelques officiers du consulat autrichien pour maintenir l'ordre dans la ville; mais le pays d'alentour fut exposé à toute espèce de violences : les soldats turcs portèrent la barbarie au point de pendre

par les pieds un grand nombre d'enfans aux arbres des grandes routes, et d'empaler tous les hétéristes qui leur tombaient entre les mains<sup>1</sup>. La trahison et les divisions qui se mirent malheureusement dans l'armée chrétienne, se joignant à cette terreur, ôtèrent tout espoir d'arrêter les progrès de l'ennemi.

Quoique Vladimiresco eût consenti à unir ses forces à celles d'Ipsilanti et à coopérer avec lui, il n'y avait point entre eux de véritable accord.

<sup>1</sup> Plusieurs monastères, où les habitans s'étaient réfugiés, furent forcés, et ceux-ci assassinés. Pour donner une idée des scènes qui signalèrent la marche des Turcs, on dit que dans un seul monastère on immola trois cents femmes et enfans. Parmi ces malheureuses victimes était la femme du major Rhoté, Grec; au service de Russie, et ses sept enfans. On assure que les Juifs servaient d'espions aux Infidèles, et leur découvraient la retraite des Chrétiens fugitifs.

Un nommé Udricky ou Vorieky, attaché au consulat autrichien, passe pour avoir été la principale cause de ces malheurs, en assurant constamment aux habitans paisibles qu'ils n'avaient rien à craindre, et que les Turcs n'avaient pas le projet d'entrer à Bucharest. Plusieurs centaines d'entre les premiers, qui se seraient facilement échappés, se laissant abuser par une fausse sécurité, en furent victimes; il ne faut donc pas s'étonner si un agent, à qui l'on reproche une conduite aussi odieuse, est accusé d'avoir envoyé à la fois des émissaires en Servie pour y empêcher le peuple de se soulever, et des avis aux pachas de Silistrie et de Rustchuck pour les engager à s'avancer en hâte, afin d'écraser les rebelles.



Les motifs du Valaque étaient purement personnels, et l'on assure qu'il en convint dans une conférence particulière avec le prince : il prétendait néanmoins à une entière égalité avec lui, et sa vanité était offensée du commandement en chef et du titre de généralissime donnés à Ipsilanti. Les Ottomans, dont l'arme favorite est la perfidie, profitèrent avec une extrême adresse de ces dispositions de Vladimiresco, et le gagnèrent par la promesse d'être élevé à la dignité d'hospodar s'il voulait trahir les confédérés. Le résultat de ces offres fut de tenir Théodore éloigné et de lui faire refuser de seconder le prince, au moment où Ipsilanti voulait risquer une bataille pour la défense de Bucharest. Cette ville fut donc abandonnée, et on battit en retraite sur Tergovitz, mais avec précipitation et en désordre. Ce fut là que Vladimiresco trouva la punition due à sa perfidie et à ses crimes. Le prince, résolu de débarrasser l'armée d'un chef dont la trahison était palpable, le fit arrêter et traduire devant un conseil de guerre ; il y fut condamné à mort, et immédiatement après exécuté. Toutes les troupes qui servaient sous Théodore<sup>1</sup> furent incorporées dans celles d'Ipsilanti.

<sup>1</sup> Le traître fut arrêté par le brave Giorgaki, qui l'envoya au quartier-général à Tergovitz, où il resta deux jours en prison avant la décision de son sort. Il fut prouvé

Cet acte de vigueur n'arrêta cependant pas les progrès de la défection et de la trahison : les désertions devinrent fréquentes, en même temps que Douka, Sava, et beaucoup d'autres officiers principaux continuaient leurs intrigues et leurs négociations secrètes avec les Turcs. Afin de donner à ces perfides le temps d'exécuter leurs projets, le pacha resta tranquillement à Bucharest, et ne sortit point de son inaction pendant six semaines, dans l'intervalle desquelles le pacha d'Ibraïl parcourut toute la Moldavie, et s'empara d'Iassy sans la moindre opposition.

Sans ces obstacles et le départ précipité de Cantacuzène<sup>1</sup>, qui disait vouloir s'opposer aux progrès de ce pacha, la position forte et dominante

jusqu'à l'évidence que Vladimiresco était parti de Bucharest à la tête d'un corps nombreux de pandours, dans l'intention de surprendre Ipsilanti, de lui couper la retraite sur la Transylvanie, et de l'attaquer à force ouverte en présence des Turcs.

<sup>1</sup> On doit craindre qu'il ne se soit élevé de la mésintelligence entre Ipsilanti et Cantacuzène. En effet, au lieu de marcher pour attaquer le pacha, celui-ci s'avança vers le Pruth, divisant son corps en plusieurs petits détachemens, et retenant seulement quelques centaines d'hommes sous le commandement d'Anastasius. A l'approche des Turcs, on dit que Cantacuzène et plusieurs de ses officiers traversèrent le fleuve, laissant à Anastasius le soin de repousser l'ennemi du mieux qu'il pourrait.

de Tergowitz aurait pu donner à Ipsilanti les moyens d'organiser un poste de résistance formidable ; mais convaincu qu'il ne possédait pas de moyens suffisans de défense, le prince se déterminà à marcher sur Rimnick, petite ville sur l'Oltau, et à se maintenir sur la frontière de Transylvanie. Pendant cette marche, il apprit qu'une division turque s'avavançait sur la rive gauche de la rivière, et en conséquence, qu'il n'avait pas de temps à perdre pour se préparer au combat. On tint conseil de guerre, et il fut décidé qu'on donnerait bataille. Suivant son dessein, Ipsilanti passa l'Oltau le 17 juin, et prit position au monastère de Dragachan à quelques milles de Rimnick. Les Turcs pendant ce temps s'étaient tellement approchés, que les deux armées se trouvèrent en vue le matin du 19. Dans un second conseil de guerre, Karavià, l'un des chefs, appuyait sur la nécessité d'attaquer immédiatement; Giorgaki, au contraire, pensait qu'il fallait attendre au lendemain, lorsque les renforts seraient arrivés. On aurait pendant ce temps amusé les Turcs par quelques escarmouches, et placé des postes dans les bois voisins pour attaquer l'arrière-garde ennemie, lorsque l'action serait devenue générale. Mais malheureusement l'avis de Karavia prévalut.

Ipsilanti ayant fait les dispositions nécessaires,

commença l'attaque à dix heures du matin. Après quelques décharges d'artillerie faites par les cinq petites pièces que défendait le bataillon sacré, l'infanterie turque fit une charge précipitée accompagnée de grands cris; mais elle fut repoussée à la pointe des baïonnettes. Une seconde charge fut reçue avec la même intrépidité par ce bataillon, et si la cavalerie eût fait alors son devoir, le sort de cette journée eût été décidé promptement. La lâcheté et la trahison furent alors mises en œuvre. La cavalerie ennemie n'eût pas plus tôt aperçu la retraite de son infanterie, qu'elle s'avança sur les flancs du bataillon sacré; elle l'avait presque enveloppé, lorsque l'infâme Karavia qui avait été placé sur la gauche avec la cavalerie arnaute, au lieu d'avancer pour le soutenir, tourna bride aussitôt et prit la fuite, jetant le corps de Nicolas Ipsilanti, frère du prince, dans un tel désordre, qu'il fut enfin obligé de le suivre. Ce fut en vain qu'il voulut rallier son monde. L'effet de cette lâcheté fut de répandre une terreur panique dans presque toute l'armée<sup>1</sup>, et Alexandre ne put malgré tous

<sup>1</sup> Giorgaki fait exception aux autres chefs. Il maintint sa position de la droite, attendit le moment favorable, et tomba à l'improviste sur un corps turc; il en tua un grand nombre, et dispersa le reste; il ramena à Rinnick deux pièces de canon qu'il avait reprises.

ses efforts l'empêcher de repasser l'Oltau, abandonnant le bataillon sacré en holocauste à l'ennemi. Avec le même dévouement qui animait leurs pères aux Thermopyles, ces jeunes héros préférèrent une mort glorieuse à la fuite et au déshonneur. Le résultat du combat soutenu par une troupe de jeunes gens nouveaux au métier des armes, mal armés et exposés en rase campagne devant 1500 hommes de cavalerie, peut être facilement prévu. Il se termina par la mort d'environ 400 jeunes Grecs, la fleur et l'espoir de la patrie; mais un beaucoup plus grand nombre d'Infidèles fut couché sur le même champ de bataille. L'héroïsme déployé dans cette journée supporte avantageusement la comparaison avec les plus beaux temps historiques des Grecs; c'est le trait le plus brillant de cette guerre. Comme exemple de patriotisme, il a eu l'effet le plus salutaire sur le peuple grec; la colonne qui porte les noms de ceux qui succombèrent à Dragachan, ne donnera pas une vaine leçon à la postérité.

Ayant perdu tout espoir, Ipsilanti prit sa route vers la Transylvanie; il avait auparavant publié une adresse où il remerciait tous ceux qui étaient demeurés fidèles à leurs sermens, et payait aux mânes des héros du bataillon sacré le tribut de louanges qui leur était si bien dû; mais il y

vouait à la vengeance des lois et à l'exécration de la Grèce les perfides Karavia, Sava, Douka, Varlo et Mano.

Ipsilanti se rendait à Trieste dans l'intention de se réunir à ses compatriotes qui avaient déjà levé l'étendard en Morée; mais un ordre du cabinet autrichien commanda son arrestation. Il fut conduit sous forte escorte au château de Mongatz en Hongrie, où il est depuis ce temps retenu prisonnier.

L'entière soumission des provinces suivit le désastre de Dragachan. Deux chefs arnautes, dont l'un était Giorgaki, de qui le nom a déjà été cité si honorablement, ne voulant ni fuir ni se rendre, se jetèrent dans un couvent sur les bords du Pruth, et se défendirent avec une valeur désespérée jusqu'à ce qu'enfin tous leurs compagnons étant tués et eux-mêmes couverts de blessures, ils tombèrent dans les mains de leurs ennemis. L'un de ces héros mourut d'épuisement sur la route de Constantinople; l'autre fut décapité à Péra.

La conduite d'Anastasius ne fut pas moins honorable dans le commandement du détachement que le prince Cantacuzène avait mis sous ses ordres, et à la tête duquel il opposa une belle résistance à une nombreuse division turque. Il avait commencé à construire des retranchemens

autour de la position qu'il occupait près du Pruth, mais dont une partie seulement se trouvait achevée, lorsque les Turcs vinrent fondre sur lui, au nombre de 12,000 hommes. Quoique sa troupe fût à peine de 500 hommes, Anastasius continua de se défendre trois jours, pendant lesquels l'ennemi fit tous les efforts possibles pour le déloger. Ce ne fut qu'après avoir vu la moitié de ses soldats succomber, le reste sans munitions, et lui-même blessé, qu'il put se décider à la retraite. Lorsqu'elle fut arrêtée, Anastasius et ses braves se lancèrent dans le fleuve et gagnèrent en nageant l'autre rive, où ils furent reçus à bras ouverts par les avant-postes russes qui avaient été témoins de leur intrépidité. Il est certain qu'outre leurs blessés, les Turcs eurent 4,000 morts devant cette bicoque.

Ainsi finit la courte mais mémorable campagne de Valachie et de Moldavie ; la non réussite en peut être attribuée également au manque d'argent et de munitions de guerre, aux basses trahisons, aux cabales des égoïstes lieutenans d'Ipsilanti, et à l'indiscipline des troupes ramassées d'ailleurs au hasard et sans choix. Comme diversion, néanmoins, cette campagne eut tous les résultats qu'on s'en promettait, en attirant vers le Nord toute l'attention et les forces des Turcs. Ce ne fut

pas encore à cela seul que l'effet de ce mouvement fut borné ; l'occupation des principautés, avec toutes les horreurs qu'elle amena à sa suite, éleva, entre la Russie et la Porte, des discussions dont le caractère devint de jour en jour plus sérieux : ce qui engagea le sultan à diriger ses principaux armemens vers les forteresses du Danube, et à faire cantonner ses meilleures troupes auprès de ce fleuve. Cette circonstance, la guerre des Persans et le siège de Janina furent les causes qui, pendant quinze mois, empêchèrent d'envoyer des forces suffisantes contre les Grecs de la Morée. Sans ce concours d'événemens, il est très probable qu'ils eussent été comprimés avant que d'avoir pu organiser une force qui les a pu faire résister avec succès.

Le principe du mouvement tenté par le prince Ipsilanti reste encore enveloppé dans un profond mystère. Quelle que soit la part qu'aient pu avoir les agens du cabinet russe à l'insurrection du prince, personne, parmi ceux qui connaissent la politique constante de ce cabinet, ne sera étonné du désaveu de l'empereur. Si le prince a ouvert la campagne sans autre espoir de secours que celui des 4 ou 500 hommes qui l'ont suivi et contre lesquels il était toujours facile d'en-



voyer des forces capables de les écraser, Ipsilanti était un fou furieux, et nous ne savons rien de relatif à son caractère public ou privé qui puisse justifier cette imputation. Du reste, il n'y a qu'un sentiment sur la cruauté et l'injustice de sa détention par une puissance dont il n'est pas le sujet et qui n'avait pas contre lui l'ombre d'un reproche. On a dit que son arrestation était due à une influence étrangère, et que c'était pour plaire à cette cour que le prince a été privé de sa liberté pendant près de trois ans. Si, comme d'autres l'assurent, Ipsilanti est dépositaire de certains secrets d'état, dont la découverte pourrait compromettre ceux qu'ils concernent, il ne faut plus alors s'étonner ni de son arrestation ni de sa détention.

---

## CHAPITRE V.

Comment on étouffe les révoltes en Turquie. — Massacres à Constantinople et dans d'autres parties de l'empire. — Mort du patriarche Grégoire. — Effets de ces barbaries. — Topographie militaire de la Grèce; sa configuration, ses montagnes, ses plaines, ses rivières, ses défilés, ses places fortes. — Fleuves; difficultés qu'y trouve une armée d'invasion. — Description du Péloponèse; ses moyens de défense. — Conclusion.

La nouvelle du soulèvement en Moldavie ne fut pas plus tôt parvenue à Constantinople qu'on y recourut aussitôt, pour l'apaiser, à la méthode invariablement pratiquée en Turquie, et qui consiste à massacrer tous ceux qui tiennent aux révoltés par quelques liens que ce soit de consanguinité ou de religion. On a même osé dire que l'extermination totale de la population grecque avait été résolue dans un conseil secret du divan, assertion pleinement justifiée par la conduite de la soldatesque.

Tandis que les janissaires et les hordes venues de l'Asie-Mineure pour la guerre qui se préparait contre la Russie, étaient arrêtés dans la capitale pour y égorger les Grecs de tout âge et de tout sexe, les pachas et les gouverneurs recevaient partout l'ordre de désarmer

la population grecque. Pour apprécier la manière dont ces ordres furent exécutés, il suffit de se rappeler les massacres de Salonique, Andrinople, Smyrne, Aivali, Rhodes, Chypre, Candie, de toutes les villes enfin où les Infidèles purent joindre le pillage au meurtre<sup>1</sup>. Les horreurs inouïes commises à Constantinople par le fer et les noyades furent le digne prélude de la décapitation du prince Morousi, l'un des hommes les plus bienfaisans et les plus éclairés qu'ait enfantés la Grèce moderne, et de l'assassinat politique du patriarche Grégoire. Les circonstances de cette dernière mort ont été tellement aggravées par toutes les raffineries de la barbarie la plus atroce, que tous ceux qui ont quelque connaissance de la vénération des Grecs pour le chef de leur Église n'éprouvent aucun étonnement de la guerre d'extermination qui l'a suivie, et y trouvent facilement la raison des excès qui ont fourni si souvent des armes aux ennemis de cette belle cause.<sup>2</sup>

Mais quittons ces scènes d'horreur qui n'ont presque point d'exemple dans l'histoire, et qui

<sup>1</sup> Le nombre des Grecs sacrifiés pendant ces trois mois est estimé à 30,000.

<sup>2</sup> Les massacres qui suivirent le soulèvement des principautés commencèrent aussitôt après les nouvelles reçues à

eurent pour effet d'exalter le courage des Grecs du Sud et de l'Ouest, que les revers de Moldavie et de Valachie auraient pu éteindre. Ainsi, ni la défaite des hétéristes près du Danubè, ni l'échec de la conspiration découverte à Constantinople n'empêchèrent la guerre de s'allumer dans la Grèce proprement dite. Et en effet, la noblesse, le clergé, les commerçans et le peuple étant voués à une proscription

Constantinople : ce ne fut que le 19 avril ; ce jour-là on égorga indistinctement tous les Grecs que l'on put rencontrer.

Comme le seul motif pour sacrifier le patriarche et le clergé était la terreur par laquelle on voulait faire rentrer les Grecs dans le devoir, il ne faut point s'étonner que cet assassinat ait été commis avec toutes les circonstances possibles de publicité ; mais rien de plus effrayant en effet que la barbarie qui y présida.

On peut encore facilement se rappeler que ce fut après avoir achevé les cérémonies ordinaires du dimanche dans l'Orient, un jour de fête solennelle dans l'Église grecque, que le patriarche et trois archevêques furent saisis et pendus sur le seuil du temple. Tous ceux qui avaient eu l'imprudence d'assister à la solennité devinrent autant de victimes : c'était une conséquence toute simple. Après être restés exposés pendant trois jours, les corps furent descendus et livrés aux Juifs, qui, dit-on, manifestèrent une joie féroce, en traitant celui du patriarche avec toutes sortes d'indignités. La tragédie se termina par les lancer dans l'Hellespont.

Quoique l'histoire l'atteste, la postérité aura sans doute

générale ; dans cette alternative, la résistance ou la mort, quel parti restait-il à prendre ?

Cependant, avant que d'entrer dans le détail des événemens qui suivirent ceux des principautés, il sera convenable de les faire précéder de quelques observations sur la topographie militaire de la Grèce, et sur ses moyens de communication et de défense, afin de mettre le lecteur plus à portée d'apprécier l'impor-

peine à croire que cet épouvantable sacrilège et cette cruelle insulte au monde chrétien aient été commis sous les yeux de plusieurs ambassadeurs de la chrétienté, sans qu'à peine ils en aient témoigné de la désapprobation, ni encore moins fait une seule des démarches que la religion et l'humanité commandaient en une pareille occasion. Quant au patriarche lui-même, soit qu'on le considère sous le rapport de sa capacité, comme chef de l'Église, soit que l'on voie en lui un homme de la vertu la plus exemplaire et de la plus sincère piété, il serait peut-être impossible de citer une victime plus digne du nom honorable de saint martyr, depuis l'établissement du christianisme. Qu'il est douloureux de penser que c'est toujours par de tels sacrifices que le genre humain a jusqu'ici acheté sa liberté religieuse et politique !

Grégoire était né à Calavrita, et avait souvent tenté de se retirer au lieu de sa naissance ; mais il était toujours rappelé par le sultan, à qui il avait rendu d'éminens services. Il avait passé sa soixante-dixième année lorsqu'il mourut, et aucun patriarche n'avait joui d'une plus haute estime parmi les Grecs.

tance des opérations qui ont été récemment exécutées, ou qui pourront l'être par la suite sur ce théâtre.

La Turquie d'Europe, sans y comprendre les principautés, représente un immense triangle dont le Danube, la Save et l'Unna forment la base et la limite septentrionale. Tous ses côtés sont baignés par l'Euxin, la mer Égée et la mer Adriatique, excepté vers le nord-ouest, où une pointe avancée de la Dalmatie entame le côté du triangle. Partout le pays est coupé par des chaînes de montagnes hautes et escarpées, dont les principales courent parallèlement à la base de l'est à l'ouest, et servent de point de départ à d'autres chaînes moins élevées qui s'étendent généralement du nord au sud. La première grande chaîne est composée des monts Hémus, Arbélius, Sconius, Scardus et de plusieurs autres de la Thrace et de l'Illyrie. Elle tient d'un côté au promontoire de Emineh Boroun; qui s'avance assez loin dans la mer Noire, et de là elle s'étend selon une ligne onduleuse jusqu'auprès de l'Adriatique, d'où elle fléchit pour se perdre dans les Alpes Carniennes, après avoir séparé les provinces du Danube des autres provinces centrales, la Romélie et l'Albanie. Du milieu de cette chaîne d'où sortent les sources qui alimentent les eaux du

Drin blanc, du Danube et de l'Axius, partent les monts Candaviens et le Pinde qui en est la continuation, lesquels s'étendent vers le sud jusqu'au golfe d'Ambracie, en formant la démarcation entre l'Albanie à l'ouest et la Thessalie et la Macédoine à l'est. Cette chaîne est croisée par une autre, parallèle à la grande, et qui sépare les deux provinces que nous venons de nommer l'une de l'autre, comme elle sépare la Haute-Albanie de l'Épire. Les monts Camburniens, l'Olympe, l'Ossa et le Pélion forment cette chaîne à l'est du Pinde; à l'ouest, c'est le Stymphius ou Zagira qui communique avec la Chimère et se termine à Valona. Ici commence la troisième portion qui renferme la pointe du triangle et la contrée qui, jusqu'ici, a été le théâtre principal de la guerre. Le Pinde, à son extrémité et avant d'arriver au golfe de Corinthe, se divise en plusieurs branches; l'une d'elles, l'Othrys, traverse la Thessalie méridionale, et finit par environner la tête du golfe ou grande baie de Démétrius ou de Volo; tandis que, parallèlement à elle et séparé seulement par la vallée étroite du Sperchius, le mont OËta enferme la division orientale de la Grèce centrale, et s'étend jusqu'au golfe de Mallé, qu'il entoure ainsi que tous les détroits de l'Eubée. A la partie occidentale,

l'Acarnanie et l'Étolie, enfermées entre le Pinde et la mer d'Ionie, n'offrent partout qu'une masse immense de rochers escarpés, de formes irrégulières.

La simple inspection de la carte suffit pour apprécier les difficultés qu'éprouverait de toutes parts une armée d'invasion dans la Grèce. Dans l'intérieur, les montagnes y sont si hautes, si escarpées, si impénétrables et tellement coupées à chaque instant par d'autres chaînes, que les opérations militaires s'y trouveraient entravées. Pour espérer quelque chance de succès, il faudrait diriger une attaque sur les côtes orientales et occidentales. Ce plan est aussi le seul qu'aient jusqu'ici tenté les Turcs. Comme le pays qui borde la mer Égée est celui qui offre le plus de facilité pour la marche d'une armée, par l'abondance des moyens de subsistance et une communication sûre et facile avec la mer, les invasions dans la Grèce ont toujours porté de tout temps et continueront probablement à l'avenir de porter tous leurs efforts vers ce côté. Le pays plat et ouvert de la Macédoine, aux environs de Salonique, est la base de laquelle l'ennemi doit partir pour ses opérations. Cette grande ville, si elle était bien fortifiée, serait une place d'armes excellente.

Le premier obstacle sérieux qui s'offre dans



cette direction est le Vardas ou Axius, large, profond, et coulant au milieu de marais étendus, ce qui en rend le passage difficile à exécuter et ses rives faciles à défendre. De pareilles causes rendent seules en effet le passage d'un fleuve impossible dans la saison favorable.

Les Grecs de l'Olympe ont reconnu de bonne heure ces avantages; mais ils n'ont jamais été assez forts pour en tirer parti. Après avoir franchi l'Axius, la route passe à travers la riche et abondante vallée Piéride, entre la mer et les hauteurs escarpées et boisées qui forment le pied de l'Olympe; elle est traversée par plusieurs torrens impétueux et rapides, à bords élevés, à la vérité, mais guéables pendant l'été. Mais aussi en s'avancant dans cette direction, les Turcs présentent le flanc et toute leur ligne de communication aux attaques des montagnards, dans un espace qui comprend deux ou trois journées de marche, tandis que le cours profond du Pénée se trouve en front, avec son pont long et étroit, qui n'aboutit qu'à un seul défilé tortueux et presque inaccessible, celui de Tempé, où l'Olympe et l'Ossa, tous deux habités par des Chrétiens, se trouvent si resserrés, qu'ils paraissent près de se toucher. Ce passage est regardé justement comme plus fort et mieux situé pour garantir la Grèce que celui

des Thermopyles. Il est fort étonnant néanmoins que cette circonstance ait échappé à la sagacité des anciens et des modernes, et qu'on ait à peine songé à la mettre jamais à profit. Ce que dit Hérodote, qu'il y a des passages dans la Haute-Macédoine qui peuvent servir à tourner le défilé de Tempé, n'est pas vrai, dans le moment actuel, où les vallées occidentales de l'Olympe sont en état d'insurrection. Jusqu'ici les troupes ottomanes, n'ayant pas trouvé d'obstacles réels dans les montagnards, ont pu commencer leurs opérations de la position avancée de Larisse, qui n'est pas fortifiée, mais qui renferme une population de Musulmans nombreuse et guerrière. Aussi est-ce là que les Infidèles ont établi leur quartier-général et leur place d'armes. Ils sont ainsi maîtres des plaines de la Thessalie, qui les approvisionnent abondamment en vivres et en fourrages ; au reste ce pays n'est pas pour eux entièrement ennemi, attendu que la fertilité du sol y attire beaucoup de cultivateurs turcs, et que l'absence de cavalerie chez les Grecs les empêche de se montrer en force dans ces plaines. Larisse est le point d'où les deux attaques simultanées que l'on dirigerait sur la Grèce orientale et occidentale (entièrement séparées l'une de l'autre) se trouveraient toujours éloignées par un intervalle

plus étendu à chaque pas fait en avant. En effet la seule communication possible entre les deux lignes se trouve en arrière de toutes deux ; c'est la route par les hauteurs qui conduisent vers la source du Pénée, route qui, traversant le Pinde, à travers les défilés rocailleux et terribles de Mezzova, descend ensuite à Janina ; et là même les habitans d'Agapha, pourvus d'armes et de munitions, auraient pu depuis long-temps couper la route entre l'Épire et les provinces de l'est, opération qui, au surplus, a été mise à exécution, et couronnée d'un plein succès pendant la dernière campagne.

Au sud de Larisse, la plaine de Pharsale est bornée par la chaîne escarpée d'Othrys, dont les passages étroits et difficiles sont commandés par la ville turque de Thaumaci, importante position, qui surveille toute la contrée. Plus loin, et au-delà de la vallée du Sperchius, est Zétouné, l'ancienne *Lamia*, bâtie au pied d'un rocher élevé, et couronnée par une citadelle qui n'a pour toute fortification qu'une muraille où l'on a pratiqué des meurtrières ; mais, comme elle est d'un accès très difficile, elle a jusqu'ici résisté à tous les efforts des Grecs.

Le Sperchius est étroit, mais profond ; il traverse des terres basses et marécageuses ; quoiqu'il ait un pont de pierre, il est guéable en

plusieurs endroits et à certaines époques de l'année; mais ce n'est pas sans quelque danger qu'on s'y hasarderait. De l'autre côté s'élève l'OËta comme une muraille; il s'unit avec les montagnes de l'OËtolie, et forme une barrière qui s'étend d'une mer à l'autre; il est rocailleux et couvert de bois, mais nullement impénétrable. Selon Procope, on y a pratiqué plusieurs routes sous le règne de l'empereur Justinien, deux desquelles, construites pour des chariots, existent encore aujourd'hui. En conséquence, le célèbre pas des Thermopyles et l'ancien défilé qui borde la rive du golfe de Malée, et qui, après avoir tourné la pointe du Callidrome, conduit à travers un pays plus ouvert le long des détroits de l'Eubée, vers Talanta, l'ancienne Opunte, ont donc beaucoup perdu de leur importance. Une des routes dont nous venons de parler conduit directement du pont du Sperchius à Salone, l'ancienne Amphyssa, tandis qu'une autre va de Mola à Livadie : la distance de ces villes entre elles est égale; elle est environ de huit heures de marche. Ces deux routes traversent l'OËta, en passant à travers des défilés continuels, où chaque pouce de terrain peut être disputé avec avantage. On ne peut nier, en effet, que la configuration des montagnes ne soit extrêmement favorable à la dé-

fense de la Grèce; car elles n'offrent que des escarpemens élevés et de profonds précipices du côté de la Thessalie, tandis que leur pente s'adoucit du côté de la Phocide et de la vallée du Céphise. La première route, après avoir traversé le pays des OËniens, franchit le Céphise près de sa source, et tourne entre la masse gigantesque du Parnasse et les rochers des Locriens-Ozoles. Il y a un passage, près de Salone, où un seul homme à cheval aurait bien de la difficulté à se frayer le chemin.

La ville elle-même, qui commande les vallées du Phistus, et est peu éloignée de la baie d'Orissia, devient aujourd'hui un poste de quelque importance. La citadelle de Salone, quoiqu'en ruines, est, par sa position, facile à conserver, à moins qu'on ne l'attaquât avec de la grosse artillerie; mais la nature des approches ne permettrait pas d'en amener contre la place. Delphes est à trois heures de marche de Salone; la route appelée autrefois Scisto, est frayée le long du côté méridional du Parnasse, à travers un pays plein d'accidens, qui sont autant de défenses naturelles, et se dirige par les plaines de la Béotie, vers la ville de Livadie, où elle s'embranché avec la communication de Mola aux Thermopyles. Ce dernier chemin croise l'extrémité orientale de l'OËta, au moyen d'une chaus-

sée romaine, et suit, en descendant, le cours du Céphise; ce chemin est le plus commode comme le plus court des deux. La marche des troupes serait facile par la plaine égale et fertile de la Béotie. Il n'y aurait pas un seul obstacle naturel sur la route de Livadie à Thèbes, laquelle passe entre l'Hélicon et les grands marais de Copais et de Topolias. Une chaîne de hauteurs, prolongées vers l'orient, sépare ces fondrières de la mer.

Thèbes est un point central dans la Grèce orientale; de là partent diverses routes praticables pour l'artillerie, et qui conduisent, dans diverses directions, à Négrepont, à Athènes, à travers le mont Parnès et à l'isthme de Corinthe par les défilés du Cythéron. Près de Mégare, la dernière route se réunit à celle qui mène d'Athènes à Corinthe, en suivant le bord de la mer, et passant par Éleusis. Les hauteurs de Kirata et de Macriplai, en face de Mégare, offrent des positions très avantageuses pour empêcher l'ennemi de pénétrer dans la Morée: aussi les Grecs les ont-ils sagement occupées dans cette guerre, au lieu de chercher à défendre la partie étroite, mais plate de l'isthme.

Quelque graves que soient les obstacles qui s'opposent à une armée d'invasion de ce côté, l'Étolie et l'Acarnanie en présentent encore de

plus formidables, et qui peuvent même être regardés comme presque insurmontables. Ces deux provinces ne sont, pour ainsi dire, qu'une vaste forteresse, défendue de tous côtés, soit par la mer, soit par la chaîne du Pinde, et sont peuplées d'une race chrétienne hardie, courageuse, et faite au maniement des armes. C'est de l'Épire que les Turcs appuient leurs opérations contre l'Acarnanie et l'Étolie; Arta et Prévésa sont leurs places d'armes, au nord du golfe d'Ambracie. Missolunghi, du côté opposé, est le quartier-général et le lieu de dépôt des Grecs. Cette destination est très convenablement adoptée, en ce que cette ville est protégée d'un côté par les défilés, et du côté de la mer par les hauts fonds, qui ne permettent pas aux vaisseaux de guerre d'en approcher. Les Turcs, maîtres de la petite forteresse de Vonitza, au sud du golfe d'Arta, font de là des sorties fréquentes; mais, perdus bientôt au milieu des labyrinthes que forment tous ces défilés, et obligés de tirer de la ville toutes leurs munitions, ils sont exposés à de continuelles attaques de flanc ou d'arrière-garde, dans lesquelles le moindre échec leur devient funeste. Jusqu'ici tous leurs efforts pour pénétrer dans cette contrée ont été des plus désastreux.

La péninsule célèbre du Péloponèse est l'objet

de l'intérêt le plus vif pour ceux qui veulent connaître la véritable force militaire de la Grèce. Cette presque île est formée d'un assemblage prodigieux de montagnes, entourées d'une ceinture riche et productive de plaines, où le blé, le vin, l'huile et les fruits de toutes sortes se récoltent en abondance. La largeur de cette ceinture varie considérablement. Sur la côte d'Achaïe, les hauteurs touchent fréquemment à la mer, tandis que dans la Laconie elles s'élèvent de l'intérieur des terres. Les côtes de l'Élide sont plates et ouvertes; Argos est à l'extrémité d'une plaine étendue; d'autres plus petites en dimensions, mais également fertiles, règnent autour de Patras, Gastouni, Pyrgos, et Calamata en Messénie. Dans l'intérieur, l'Alphée et le Ladon coulent à travers des vallées délicieuses, et au centre de la Morée s'étend le long et haut plateau de Tripolizza, flanqué de tous côtés par les hauteurs de l'Arcadie et de l'Argolide.

Les routes qui font communiquer les différentes parties de la péninsule les unes avec les autres, ainsi qu'avec la capitale, sont extrêmement difficiles et peu praticables aux naturels mêmes, célèbres pourtant par leur vitesse et leur agilité : une armée turque n'y saurait manœuvrer. Il est vrai que la cavalerie



et l'artillerie peuvent arriver jusqu'à Argos, et opérer facilement autour de cette place; mais un peu au-delà, elles ne sont que des causes d'embarras, et la seule infanterie légère peut se hasarder dans ces montagnes rocailleuses et escarpées qui offrent de toutes parts des refuges aux Grecs qui les habitent. Il y a tel endroit de la route élevée qui va de Corinthe à Argos, où quelques hommes déterminés arrêteraient la marche d'une armée : le reste du pays est encore plus difficile à pratiquer. Les plaines du côté occidental sont fréquemment marécageuses ou couvertes d'épaisses forêts. Ces obstacles nombreux et formidables pour toute entreprise d'envahissement, lorsque les habitans sont décidés à la résistance, le sont encore plus relativement aux Turcs, nation qui, de toutes, est la moins propre à la guerre de montagnes. Un autre point important, c'est l'impossibilité de se procurer des vivres et des fourrages, sans parler de la difficulté des transports par de telles routes et de pareils défilés. D'ailleurs les Grecs peuvent toujours détruire leurs moyens de subsistance, ou les transporter avec leurs troupeaux dans leurs montagnes en un court espace de temps.

A ces causes peut être attribuée jusqu'à un certain point la destruction de l'armée nom-

breuse qui pénétra presque sans résistance dans ce pays en 1822. Arrêtée dans ses progrès par une barrière de montagnes, la famine détruisit le reste sous les murs de Napoli de Romanie, et dans la plaine abandonnée d'Argos. On pourrait, il est vrai, objecter que beaucoup de ces inconvéniens disparaîtraient avec la coopération d'une flotte. Les baies sûres et profondes que nous retracent les cartes de la Grèce, donneraient, à cet effet, une extrême facilité à l'ennemi, et une armée navale forte et nombreuse, bien équipée et bien commandée, conserverait aisément des communications avec les armées répandues dans le pays; mais l'incapacité des amiraux turcs, leur ignorance de la tactique navale et la mésintelligence constante entre eux et les généraux de terre, empêcheront toujours les Grecs de rien craindre des efforts maritimes de la Porte.

Dans les plaines, comme en Béotie et en Thessalie, les Infidèles ont un avantage décidé, par leur cavalerie et leur artillerie de campagne, qui n'est pas tout-à-fait à mépriser, et les Grecs ne pourront faire de progrès en avant, jusqu'à ce que l'organisation déjà améliorée de leurs troupes soit plus complètement perfectionnée. Les nombreuses forteresses qui bordent la côte n'ont pas eu, à beaucoup près, toute l'influence

qu'on en attendait sur le sort de la guerre. Dans les mains des Musulmans, c'étaient des points isolés dans lesquels les garnisons renfermées et n'osant sortir de leurs remparts, mais recevant de temps en temps quelques secours par la mer, peuvent être considérées à peu près comme prisonnières. Quant aux Grecs, outre leur répugnance naturelle à se renfermer, ils n'ont pu que très tard trouver les moyens de réunir les vivres et les munitions nécessaires à la défense d'une place.

Tel est le pays où le joug mahométan a été brisé, et qui combat pour une régénération sociale et politique. Mais les réflexions précédentes, nécessaires pour l'instruction de ceux qui veulent avoir une exacte connaissance des événemens militaires de la guerre actuelle, nous ont insensiblement entraînés dans de plus grands détails que nous ne pensions : les événemens de la Morée formeront donc le sujet du Chapitre qui suit.

---

---

## CHAPITRE VI.

Émissaires envoyés par la Russie ; leurs succès. — Soulèvement à Sudena. — Mesures prises par les Turcs. — L'insurrection devient générale. — Combat à Lala. — Système de représailles. — Événement de Caritena. — Mainotes ; leur origine. — Petros-Bey. — Caractère des Lacédémoniens modernes. — Premier gouvernement des Grecs. — Renforts envoyés par Chourshid-Pacha. — Retraite sur Valdezza. — Nicétas, surnommé le moderne Aristide. — Colocotroni et Auagnostaras. — Défaite des Infidèles à Valdezza. — Plan de campagne. — Siéges. — Auxiliaires Ioniens. — Progrès des événemens dans la Phocide, l'Attique et la Béotie. — Omer-Vrione marche au secours d'Athènes. — Odysseus s'empare des défilés des Thermopyles. — Événemens en Macédoine. — Triomphe naval des Grecs.

AVANT le soulèvement de la Moldavie, un certain nombre d'ecclésiastiques et de magistrats des villes, appelés *primats*, comme aussi plusieurs chefs parmi les Klepthis, avaient été initiés, dans la Morée et sur les autres points de la confédération, au plan secret des hétéristes. Une nouvelle députation d'émissaires y était parvenue presque au moment de l'insurrection : désignés sous le nom d'apôtres par ceux qui les employaient, et connus des classes inférieures du peuple sous le nom de philosophes, ils étaient envoyés de Russie pour exciter le mouvement populaire ; enthousiastes

au plus haut degré, ces hommes, dont l'apparition dans cette partie de la Grèce coïncida avec les premières nouvelles des mouvemens d'Ipsilanti, s'efforcèrent de répandre et d'accréditer le bruit que le sultan avait déclaré publiquement sa résolution de transporter tous les Grecs dans l'Asie-Mineure, et d'établir en leur place des colonies de Turcs tirés de toutes les parties de son empire; que le prince Alexandre était envoyé et soutenu par la Russie, et qu'il marchait sur Constantinople à la tête d'une forte armée. Quelques uns d'entre eux affectaient d'imiter le langage et les gestes des anciens orateurs de la Grèce, et il y en eut un particulièrement qui donna lieu à une scène assez ridicule à Spezzia. Il avait pris, à ce qu'il paraît, Démosthène pour son modèle; il construisit une tribune, et de là adressa de vifs et hardis reproches à son auditoire, dans le même genre que le prince des orateurs en adressait aux Athéniens. Mais les Spezziotes, moins accoutumés que ceux-ci à de telles harangues, et surtout bien moins patients, arrachèrent l'orateur de son piédestal, et récompensèrent sa franchise à coups de bâton. Presque partout, néanmoins, ces orateurs eurent un grand succès; les nouvelles semées par eux furent accueillies avidement et sans examen, et les Grecs, em-

portés par cette ardeur qui les caractérise, sans perdre de temps à délibérer, ni à s'informer de ce qu'on pouvait faire ailleurs, se jetèrent tous à la fois et avec une extrême chaleur dans l'entreprise qui leur était suggérée.

Les premiers qui parurent dans l'arène furent les habitans de Sudena, gros bourg près de Calavrita, dans le nord de l'Achaïe. Pour cacher leur projet pendant quelque temps, ils eurent recours à un stratagème qui, depuis, s'est renouvelé ailleurs ; ce fut de paraître ne s'armer que pour piller les voyageurs, sachant bien que les Turcs mettaient peu d'empressement à réprimer cette sorte de désordre. Mais les autorités ottomanes avaient déjà pris l'alarme, et délibéraient à Tripolizza sur ce qu'il y avait à faire. On résolut, entre autres moyens, d'inviter les évêques et primats grecs à venir dans la ville sous le prétexte des affaires publiques, et de les détenir en ôtages ; cette mesure devait être suivie d'une seconde, qui consistait à faire désarmer toute la population.

La première ne réussit qu'en partie : un petit nombre de notables se rendirent à la capitale, où ils furent, à leur arrivée, saisis, puis renfermés dans la citadelle : mais la seconde ne put recevoir son exécution. Le gouverneur de Patras ayant sommé les habitans chrétiens de remettre

leurs armes, en reçut un refus formel. Il fit alors tourner contre la ville le canon de la citadelle, et s'en rendit facilement maître; mais l'archevêque Germanos, descendant le lendemain des montagnes à la tête de quatre mille paysans, reprit la ville et obligea les Turcs à se retirer dans la citadelle. Cet événement fut suivi d'une insurrection générale et simultanée dans toutes les villes et les villages de la péninsule : au même instant les peuples d'Hydra, Spezzia et Ipsara déployèrent l'étendard de la révolte, et se hâtèrent d'armer leur nombreuse marine en course sur les vaisseaux de commerce turcs. Au commencement de ces troubles et avant que la nouvelle s'en fût répandue en Syrie, en Égypte, et sur d'autres points reculés de l'empire, un grand nombre de chargemens tombèrent d'abord entre leurs mains; mais cette source de richesses ne tarda pas à s'épuiser : les négocians ayant connaissance de l'insurrection, n'osèrent plus se risquer dans la Méditerranée. Samos et un grand nombre d'autres îles de l'Archipel suivirent l'exemple d'Hydra, et se déclarèrent libres. Des renforts que les garnisons ottomanes reçurent des côtes de l'Asie-Mineure, continrent Lesbos, Rhodes et Scio dans la soumission; 10,000 hommes de troupes syriennes furent transportés à cette époque en Chypre,

pour y faire avorter le projet de liberté générale. Les horreurs commises dans cette île, où périrent 10,000 Chrétiens qui n'avaient manifesté aucune intention de se révolter, ne rappelaient que trop celles qui eurent lieu dans la capitale de l'empire.

Le caractère général de l'insurrection dans le Péloponèse remplit les Infidèles d'une terreur panique telle, qu'après quelques légers efforts pour arrêter l'insurrection dans leur voisinage, ils ne virent d'autre parti à prendre que de se jeter dans les places fortifiées les plus proches. Mais comme les villes habitées en tout ou en partie par les Mahométans étaient à quelque distance les unes des autres, et séparées par de nombreuses populations chrétiennes, ils ne purent pas tous effectuer leur retraite. A Calavrita et Calamata, les agas turcs capitulèrent et se rendirent aux insurgés : au lieu qu'en Elide, les Musulmans résidant à Gastouni et Lala, continuèrent à se battre vigoureusement contre les Grecs. Lala, située au sommet d'une montagne au nord de l'Alphée, était une colonie guerrière gouvernée par ses propres beys, et qui maintenait le pays sous un régime militaire ; aussi les Laliotes jouissaient-ils d'une haute réputation de bravoure dans les environs, et donnèrent-ils aux Grecs de grandes inquiétudes dans cette cir-



constance; il n'eût pas été facile à ceux-ci de s'en débarrasser, sans le secours des Céphaloniens et des Zantiotes, qui, sous le commandement du comte Metaxa, vinrent à leur aide avec quelques pièces d'artillerie de campagne. Ayant pris position sur une éminence voisine, Metaxa attendit l'attaque des Laliotes, qui, renforcés par une partie de la garnison de Patras, sortirent pour livrer combat, et il en résulta l'une des actions les plus chaudement disputées qui aient été engagées dans le cours de cette guerre.

Les Turcs, très supérieurs en nombre, firent de fréquentes charges de cavalerie sur les retranchemens des Ioniens; mais, constamment repoussés par un feu nourri de mitraille et de mousqueterie, ils furent forcés de se retirer avec perte de 300 hommes; celle des Ioniens fut considérable aussi, et Metaxa leur commandant fut grièvement blessé. A la suite de cette affaire les Laliotes mirent le feu à leur ville, et se retirèrent avec leurs familles à Patras. Les fréquentes escarmouches qui furent livrées dans la Morée à cette époque causèrent la destruction de plusieurs villes et villages, dont les deux partis se rendaient successivement maîtres: les Turcs brûlaient les habitations des Grecs contraints à la retraite; ceux-ci, revenant en force, faisaient subir le même sort aux habitations des

Turcs. D'après un pareil système de guerre, il ne faut pas que les voyageurs qui parcourent la Grèce soient étonnés de trouver maintenant entièrement rasées des cités populeuses avant l'époque de l'insurrection : à peine y en a-t-il une seule de celles qui sont encore debout que le feu n'ait quatre ou cinq fois ravagée.

Le défaut de subsistances pensa d'abord faire tomber la citadelle de Patras entre les mains des Grecs, et si le blocus eût pu être maintenu un ou deux jours de plus, la garnison se serait certainement soumise; mais elle fut secourue à temps par Ussuf, pacha de Négrepont, qui avait traversé le golfe de Lépante à la tête d'un corps de Roméliens, et forcé les Grecs, qui ne firent presque aucune résistance, à se réfugier dans les montagnes de Calavrita. Ce fut après leur retraite qu'Ussuf marcha au secours de Lala, ramenant la belliqueuse population qui avait contribué puissamment à la défense de Patras. Le pacha put conserver encore quelques mois cette ville à moitié ruinée.

A Caritène, environ une centaine de Turcs s'étaient réfugiés dans un vieux château vénitien bâti au-dessus de la ville, sur un rocher qui domine l'Alphée. Comme ils se trouvaient sans moyens de subsistance dans ce lieu isolé, 2,000 hommes furent envoyés de Tripolizza pour les

délivrer; aussitôt Colocotroni, à la tête de 3,000 Grecs récemment arrivés des îles Ioniennes, résolut de s'opposer à leur passage. En cette occasion fut donnée une preuve de cette frayeur innée que la tyrannie et la violence turques ont imprimée aux Chrétiens leurs vassaux. Les Ioniens, qui s'étaient rassemblés d'eux-mêmes pour marcher au combat, voyant l'ennemi s'approcher, commencèrent à sentir que le courage les abandonnait; cette hésitation fut bientôt suivie d'une fuite partielle d'abord, puis générale, tant qu'à la fin Colocotroni, resté presque seul, fut obligé de fuir lui-même à travers les rochers, la rage dans le cœur et exposé aux balles des Mahométans. Ceux-ci dégagèrent leurs compatriotes sans le moindre embarras.

Il se passa quelque temps avant que les paysans grecs pussent s'accoutumer à supporter le regard de ces tyrans, en la présence desquels ils avaient toujours été courbés dans l'humiliation la plus abjecte; mais peu à peu ces impressions s'évanouirent pour faire place au dernier mépris. Une race plus vaillante, habituée aux armes, parut aussi sur le champ de bataille, et vint secourir la cause chrétienne: c'étaient les Mainotes, fiers habitans des montagnes de la Laconie, qui, aux premiers symptômes d'insurrection, se portèrent sur la scène avec une sorte

d'allégresse. Les opinions varient sur l'origine de cette tribu. Quoiqu'il soit constant qu'une colonie de Slavons ait été établie en Laconie sous le Bas-Empire, quelques écrivains affirment expressément que les habitans de Mistra n'en font point partie et descendent directement des anciens Grecs. Que cela soit ou non, les Mainotes se sont maintenus pendant plusieurs siècles dans une sorte d'indépendance sauvage. Perchés en quelque sorte sur les roches stériles du Taygète, ils ont quelquefois été contraints de payer le tribut; mais ils vivaient dans un état d'hostilités permanentes contre les Turcs, et toujours engagés dans les partis en révolte, ou livrés à la piraterie, leur penchant favori.

Depuis quelques années, cependant, les Mainotes paraissaient assez tranquilles; ils avaient même consenti à ce que la Porte leur nommât un bey, pris parmi leur noblesse. Ce bey était chargé de lever le tribut et de fournir 100 hommes de mer pour le service du sultan. Lorsque l'insurrection éclata, le contingent était à bord de la flotte ottomane devant Prévesa, et commandé par un des fils de Petros-Bey, prince régnant de Maina. Ce chef était populaire parmi les Grecs; on résolut de le continuer dans les fonctions qu'il tenait de la Porte; en conséquence, il publia une proclamation, et s'avança

dans l'intérieur de la péninsule, tandis que des détachemens de Mainotes, joints à quelques paysans de la Laconie et de la Messénie, formaient le blocus de Malvasie, de Coron et de Modon.

Les Mainotes sont aussi braves qu'adroits au maniement des armes, et dans mille occasions ils ont donné des exemples d'intrépidité que les autres soldats grecs osaient rarement imiter. Mais on peut leur reprocher quelques vices, dont le principal est ce penchant déjà signalé au vol et au pillage, auquel ils se livrent trop volontiers, sans s'inquiéter d'ami ni d'ennemi. En voici un exemple : le lendemain de la prise de Tripolizza, trois Crétois, hommes de considération, arrivèrent au quartier de Démétrius Ipsilanti presque nus. Ils avaient été dépouillés sur la route près de Mistra par une troupe de Mainotes qui retournaient chez eux chargés du butin de la ville. De tels faits n'étaient pas rares, et les paysans du Péloponèse n'auraient pu supporter leur rapacité, si on ne l'eût pardonnée à cause de la frayeur qu'ils inspiraient aux Turcs. Les Mainotes n'étaient pas néanmoins des auxiliaires peu coûteux ; car, outre le pillage du pays et les vivres à discrétion, quelques uns d'entre eux, qui étaient employés à la garde de l'isthme de Corinthe, recevaient de 30 à 50 piastres turques par mois, et l'heure du service commun n'avait

pas plus tôt sonné qu'ils abandonnaient le poste confié à leurs soins pour ne le reprendre qu'à de nouvelles conditions. Il ne faut pas nier, d'un autre côté, que leur secours n'ait puissamment contribué au succès de la campagne. Avant la mi-mai le Péloponèse était entièrement en possession des Grecs, excepté quelques points fortifiés et très mal approvisionnés de munitions et de vivres.

Un gouvernement nouveau, composé des évêques et des archontes, fut d'abord établi à Calamata, puis transféré dans le centre du pays, lorsque les Turcs se furent renfermés dans leurs prisons fortifiées, et qu'une armée arcadienne eut mis le siège devant Tripolizza. Les assiégeans n'osaient cependant pas s'approcher de la ville; ils restaient cantonnés sur les sommets les plus élevés de Tricopha, montagne rocailleuse et escarpée au nord de la place; ils s'en tenaient à distance, et escarmouchaient dans l'occasion avec les troupes de la garnison : voilà en quoi consistait cette opération du premier siège de Tripolizza.

Dans ces entrefaites, le séraskier Chourschid-Pacha, quoique occupé à surveiller le blocus devant la citadelle de Janina, dans laquelle Ali s'était retiré, et à maintenir ses communications attaquées par les bandes souliotes, ré-

solut néanmoins d'envoyer en Grèce ce qu'il pourrait de troupes disponibles. Dans ce dessein, le kiaya ou lieutenant du pacha débarqua à Patras, avec environ 2,000 hommes de cavalerie albanaise, et marcha aussitôt sur Tripolizza. Pour ne pas s'engager dans les montagnes qui séparent l'Achaïe de l'Arcadie, il suivit la côte du golfe de Corinthe. A l'approche de Kiaya-Bey, la consternation devint générale parmi les Grecs. Le blocus de l'Acro-Corinthe fut levé, et la garnison turque profita de ce répit pour faire la moisson, qui alors était mûre, et la rentrer dans la forteresse.

De Corinthe, le général musulman se dirigea sur Argos, traversant sans la moindre opposition les défilés, et passant au fil de l'épée tout Chrétien qui tombait entre ses mains. Argos fut livré aux flammes; mais une partie des habitans s'étant armée et retirée dans un château en ruines bâti sur un rocher qui domine la ville, le kiaya ne voulut pas se hasarder à faire une attaque sérieuse sur ce point, et, après avoir échangé quelques coups de fusil avec la garnison, il prit sa route vers Napolé de Romanie, ouvrit une communication avec cette place, et marcha droit à Tripolizza. Les Grecs, qui s'étaient alors approchés et avaient même campé devant la ville, effrayés des

chances d'une bataille, se retirèrent à Valdezza, sur la route de Calamata, où, selon leur coutume, ils se retranchèrent avec des pierres et des rochers détachés qu'ils amoncelèrent à cet effet.

Le kiaya ayant pris le commandement en chef à son arrivée à Tripolizza, envoya d'abord des colonnes mobiles de tous côtés pour piller et rapporter des provisions, et détruisit même plusieurs villages chrétiens. Ce fut dans une de ces expéditions de maraudage que Nicétas ou Nikitas, selon les gens du pays, le plus brave et le plus désintéressé des capitaines grecs, acquit cette haute réputation de valeur qu'il a depuis toujours conservée chez ses compatriotes. Ayant fait halte dans un hameau avec seulement une cinquantaine d'hommes, il y fut attaqué à l'improviste par 3,000 Turcs et trois pièces de canon. Nicétas, rendu intrépide par son effrayante inégalité même, prit si bien ses mesures et fit un feu si bien nourri, que, quelque merveilleux que ceci puisse paraître, il repoussa l'ennemi avec grande perte. Ali-Bey, commandant en second de la division turque, fut tué d'une balle dans cette rencontre.

A Valdezza, différens avis s'ouvrirent entre les officiers grecs Colocotroni, Anagnostaras



et le bey de Maina, pour décider s'il fallait attendre l'armée ottomane ou se retirer dans les montagnes. Colocotroni proposait ce dernier avis; mais il céda aux observations d'Anagnostaras, qui représenta que leur retraite exposait le pays à la dévastation. Le 6 juin, ils furent attaqués par le kiaya en personne, à la tête de toutes ses troupes disponibles. Il comptait sur une victoire facile, et, la nuit qui avait précédé le départ de Tripolizza, les Albanais avaient exécuté des danses dans les rues, en jurant l'extermination des rebelles. Le résultat fut néanmoins fort différent de celui qu'on se promettait.

En plaine, la cavalerie ottomane aurait eu sans doute bientôt écrasé ses ennemis; mais, sur un terrain étroit et montagneux, elle fut mise en désordre par le feu de l'infanterie légère grecque. Les Mainotes, par une vigoureuse attaque de flanc, complétèrent leur défaite, et la déroute devint générale. Deux cents Infidèles furent tués; le reste réussit à rentrer dans la ville, mais dans la dernière confusion, un grand nombre d'entre eux ayant perdu leurs armes et leurs équipemens. Il est remarquable que cette affaire, qui a complètement décidé du sort du Péloponèse, ait coïncidé de très près avec la défaite d'Ipsilanti à Dragachan.

Les Turcs n'osant plus défendre la campagne après cette déroute, il ne resta plus aux Grecs qu'à surveiller les forteresses. Le quartier-général des Mainotes et celui des Arcadiens sous Colocotroni furent en conséquence encore une fois établi devant Tripolizza. Modon, Coron et Malvasie furent investis du côté de terre par les paysans de la Laconie, de la Messénie et quelques partis de Mainotes. Deux mille Péloponésiens ou corps d'Ioniens formèrent le siège de Navarin, pendant qu'un corps plus nombreux d'Achéens, renforcé par des auxiliaires de Céphalonie et de Zante, alla prendre poste devant Patras.

Napoli de Romanie fut également bloquée par la milice de l'Argolide, et l'Acro-Corinthe par les Corinthiens réunis aux Sycioniens. Les Hydriotes et les Spezziotes croisaient sur les côtes avec des bâtimens légers, pour empêcher l'arrivée des secours par mer. Ce fut alors que l'héroïque Bobolina de Spezia entreprit de diriger le blocus maritime de Napolie de Romanie avec sept vaisseaux de diverses grandeurs qui lui appartenaient, et qu'elle avait armés et équipés à ses propres dépens.

Il est véritablement heureux pour la cause de la liberté grecque qu'une longue paix eût

fait négliger aux Infidèles l'approvisionnement de leurs places fortes, et que la confusion et la précipitation avec lesquelles ils se réfugièrent derrière leurs remparts ne leur aient pas permis de réparer cette faute; car les Grecs, sans artillerie et dénués de tactique et de discipline, n'avaient d'autre parti à prendre que de les réduire par la famine. Voici comme ils s'y prenaient : le corps principal prenait position sur les hauteurs à une distance assez considérable, généralement hors de la portée du canon, tandis que quelques corps avancés, profitant des accidens du terrain, se rapprochaient des murs, demeurant avec une patience incroyable derrière des écueils ou de grosses pierres, en attendant l'occasion de faire feu sur les embrasures et d'autres endroits favorables. Dans l'espoir de se procurer quelques fourrages et des vivres, ou seulement par l'ennui de leur position, les Turcs faisaient quelquefois une sortie et repoussaient les premiers postes, auxquels le corps principal se hâtait d'envoyer du secours. Après avoir échangé plusieurs coups de fusil, les Turcs, satisfaits d'avoir pris un peu d'exercice, se retiraient dans leurs murs, poursuivis souvent de près par les Grecs. Aucun des partis ne visait à une opération militaire régulière; ils ne songaient

qu'à s'exercer comme bons tireurs. Dans les escarmouches, les Mainotes et les Ioniens étaient ceux qui, parmi les Chrétiens, se montraient les plus zélés ou les plus intrépides. Il faut dire aussi que les derniers, en prenant part à la guerre, s'exposaient à de sévères châtimens et même à la confiscation de leurs biens, décrétée par le parlement des sept îles ; mais ces braves gens, noblement enflammés de l'amour de la patrie et de la religion, auront leur récompense dans l'estime de la postérité, tandis que ces législateurs, si faciles à adopter des mesures dictées par le préjugé ou la passion, sont dès aujourd'hui flétris par l'opinion publique. Rarement les deux partis consentaient-ils à de courtes suspensions d'hostilités. Quand cela arrivait, on voyait des groupes de soldats des deux nations fumant, conversant et mangeant ensemble jusqu'au moment convenu où chacun reprenait ses armes, et la guerre recommençait avec autant de haine qu'auparavant.

Pendant les événemens dont le Péloponèse était le théâtre, l'insurrection continuait à gagner du terrain dans les parties plus septentrionales de la Grèce, mais avec moins de vigueur et de moins rapides résultats. Les Roméliotes se croient meilleurs soldats que les naturels de la

Morée; mais leur conduite pendant cette guerre ne saurait à coup sûr être citée en preuve de leurs prétentions. Dans l'Acarnanie et l'Étolie, la révolution se fit presque sans opposition, à cause de l'absence des Turcs, dont seulement quelques détachemens se trouvaient à Lépante. Dans la Phocide, dans l'Attique et la Béotie, les paysans se réunirent en armes sur les montagnes, mais ne portèrent aucun coup digne d'être mentionné; les Athéniens et les Béotiens étaient en effet regardés comme les plus mauvaises troupes de la Grèce.

Vers l'époque où le kiaya-bey entra dans le Péloponèse, un autre détachement de l'armée de Chourschid-Pacha s'avança à travers les défilés de l'OEta, dans la Béotie, brûla Livadie et prit Thèbes. Omer Vrione, chef albanais de quelque réputation, qui eut l'honneur de battre un détachement anglais, auprès de Rosette en Égypte, dans l'expédition mal conçue de 1807, marcha sur Athènes à la tête de 700 chevaux. La ville était au pouvoir des paysans de l'Attique, et le petit nombre de Turcs qu'elle renfermait, retirés dans l'Acropolis, se trouvaient dans une grande détresse par le manque absolu de vivres. Pour en hâter la reddition, les Hydriotes avaient débarqué au Pirée un corps de troupes avec des canons de marine.

Mais aux premières nouvelles de l'approche d'Omer Vrione, tout fut mis en fuite. Les Hydriotes prirent le large; les Athéniens cherchèrent leur salut, les uns dans les montagnes, d'autres dans l'île de Salamine, où 500 furent se cacher, imitant ainsi la conduite de leurs ancêtres, mais, il faut l'avouer, avec moins d'honneur et de succès.

Cependant Odysseus et quelques autres capitaines grecs qui avaient fait partie de l'ancienne armée d'Ali-Pacha, quittèrent aussitôt après l'Épire, pour venir s'embusquer dans les défilés des Thermopyles, et empêcher tout autre renfort d'arriver dans cette direction.

Les hostilités avaient déjà commencé en Macédoine, et les Chrétiens de cette province, animés par quelques succès, poussèrent jusqu'aux portes de Salonique, et causèrent même de grandes alarmes dans cette riche et populeuse cité. Mais, au lieu de suivre un plan arrêté, ils se mirent à parcourir tout le pays en bandes séparées, sans s'arrêter à rien d'important. Battus quelque temps après dans plusieurs escarmouches, leur courage refroidi ne tarda pas à s'éteindre; une terreur panique qui succéda, leur fit abandonner soixante ou soixante et dix villages, dont les habitans s'enfuirent dans les péninsules de Cassendra, Torone et du mont Athos.

Au début de ces mouvemens, les Grecs habitans du Pélion en Thessalie avaient été entraînés à la révolte par les éloquents exhortations d'Anthimos Gazi, littérateur distingué, et qui avait été long-temps résident à Vienne; mais cette insurrection fut bientôt étouffée par les Turcs, et Anthimos, obligé d'abord de se cacher, ne tarda pas à quitter le pays<sup>1</sup>.

Sur mer, les Grecs avaient partout des succès, et restèrent long-temps maîtres absolus de la mer Égée, tenant les îles et les ports turcs en état complet de blocus. Néanmoins, à l'exception des navires de commerce, leurs prises de guerre se réduisaient alors à une corvette mal équipée, prise dans le port de Milo, et à un ou deux bricks armés. Mais ils eurent lieu de remporter un triomphe plus glorieux, lors des premières tentatives des Turcs pour reconquérir leurs possessions maritimes, et rétablir leurs communications entre Constantinople, Smyrne et

<sup>1</sup> Les persécutions et les cruautés furent à peu de chose près à Salonique ce qu'elles avaient été à Constantinople; moins nombreuses, les victimes du poignard musulman s'y élevèrent encore au nombre de plusieurs milliers. Il faut remarquer aussi que les Juifs, qui sont en nombre considérable dans cette partie de la Grèce, reçurent des armes de la main des Turcs, et participèrent à toutes leurs odieuses vengeances.

l'Égypte, communications dont l'interruption était fort préjudiciable aux habitans de la capitale, privés par là de leurs provisions en riz et en fruits. Pour remplir cet important objet, deux vaisseaux de ligne et plusieurs autres bâtimens de moindre grandeur étaient sortis de l'Hellespont, vers la fin de mai, et s'étaient avancés à la hauteur de Lesbos. L'escadre grecque tomba sur un des deux vaisseaux de 74 canons qui avait été séparé de la flotte vers la côte méridionale de l'île. Voici ce que la relation de Tombasi, amiral hydriote, rapporte de cette action : « Au lieu de manœuvrer en mer et de faire usage de sa formidable artillerie, le capitaine turc ne pensa d'abord qu'à prendre la fuite; mais hors d'état de s'échapper sans combat, il jeta l'ancre à l'entrée du golfe d'Adramète. Alors les Grecs préparèrent des brûlots pour les attacher à son bord; la première tentative échoua; mais la seconde réussit complètement. Deux de ces masses destructives unies ensemble, arrivèrent en travers du vaisseau ottoman, tandis que l'équipage se tenait sotte-ment en armes sur le pont, pensant que c'était une tentative d'abordage, et trompé par des mannequins que les Grecs avaient ajustés sur leurs brûlots. Ceux-ci furent attachés : au bout de quelques minutes, le vaisseau turc se trouva



de tous côtés enveloppé par les flammes. Le capitaine, alors, coupa ses câbles et s'efforça de gagner le rivage; mais il échoua bien avant d'y toucher. L'équipage voulut se sauver en nageant; mais les Hydriotes les poursuivirent avec leurs chaloupes; de 800 hommes qui le formaient à peine un seul put-il se sauver. Le vaisseau brûla sur la mer. » En apprenant ce désastre, la flotte musulmane fit force de voiles pour se réfugier dans les Dardanelles.

---

---

## CHAPITRE VII.

Démétrius Ipsilanti prend le commandement. — Cantacuzène. — Accueil qu'ils reçoivent. — Condiotti. — Affendouli. — État des partis en 1821. — Hétéristes et Éphores; leurs vues. — Germanos. — Klepthis. — Caractères des Éphores et des hétéristes; confiance de ceux-ci dans la Russie. — Ipsilanti. — Cantacuzène. — Le prince Mavrocordato. — Caradja. — Mavromichalis, prince de Maina. — Kyriacouli. — Colocotroni; son caractère et ses vues. — Anagnostaras de Léondari. — Plans d'Ipsilanti. — Opposition des éphores. — Siège de Malvasie et de Navarin. — Prise de ces villes. — Excès des patriotes. — Tipoldo. — Démission et rappel du prince Démétrius.

L'ARRIVÉE de Démétrius Ipsilanti à Hydra donna une nouvelle impulsion à l'enthousiasme des patriotes. Ce jeune officier, pour éviter le sort de son frère, avait traversé, caché sous un déguisement, les états de l'empereur d'Autriche; il s'était embarqué à Trieste. Arrivé dans les premiers jours de juin à Hydra, il montra un brevet de son frère, le prince Alexandre, qui le nommait général en chef de toutes les armées de la Grèce; il était accompagné d'un jeune frère du prince Cantacuzène, et de plusieurs autres Grecs appartenant à des familles établies dans le nord de l'Europe. Les Hydriotes reçurent Ipsilanti au bruit des salves d'artillerie, et avec d'autres démonstrations de joie. Après

être demeuré quelques jours à Hydra, pendant lesquels l'on publia une proclamation relative à l'objet de son arrivée, il fit quelques changemens dans les autorités locales, et se rendit dans la Morée, où il prit le commandement de l'armée devant Tripolizza. L'issue malheureuse de l'expédition de son frère n'était point encore connue, et on croyait généralement que Démétrius avait apporté beaucoup d'argent et des munitions de guerre : mais l'illusion ne tarda pas à s'évanouir ; car on reconnut qu'il n'avait en caisse que 200,000 piastres turques, dont la plus grande partie fut absorbée par Pétrous-Bey pour ses Mainotes, et pour l'armement d'environ 200 hommes. Lorsque ensuite le fatal résultat de la campagne du Nord fut connu, l'ardeur excitée par l'arrivée d'Ipsilanti fut promptement refroidie, et les éphores le lui prouvèrent en n'adhérant à aucune de ses propositions pour organiser l'armée et établir un système régulier d'administration. Ils furent également impassibles aux menaces d'un personnage de sa suite nommé Condiotti, autrefois valet de chambre du comte Capo d'Istria, qui ne parlait sans cesse que de la vengeance du prince Alexandre, et de celle de l'autocrate lui-même, quoiqu'on sût déjà que l'un était fugitif et prisonnier, et que l'Empereur eût désavoué hautement toute parti-

cipation à l'entreprise des Grecs. Voyant qu'on ne tenait aucun compte de ses paroles, Condiotti quitta la Morée, mais violemment soupçonné d'avoir détourné à son profit une partie des sommes qu'avait produites la souscription des hétéristes. Affendouli, autre partisan déclaré des Russes et qui portait constamment l'uniforme de cette nation, était allé en Crète, où on lui confia le commandement des troupes insurgées; mais bientôt reconnu pour un imposteur il eut beaucoup de peine à s'échapper la vie sauve. Après avoir parlé des premiers symptômes de dissension entre Ipsilanti et les éphores, je crois qu'il est convenable d'ajouter quelques observations sur l'état des partis en Grèce, à cette époque : ce n'est que par l'exactitude des dates que l'on peut mettre de l'ordre dans les évènements qui ont marqué les progrès de la révolution.

L'entreprise de régénérer un peuple longtemps avili par la tyrannie et façonné à toutes les basses menées d'un gouvernement corrompu et démoralisateur, est une tâche d'une immense difficulté et qui ne peut manquer de rencontrer parfois des obstacles presque insurmontables. Dès l'aurore de la liberté dans la Grèce moderne, on voit avec peine l'esprit de dissension se manifester avec autant de vivacité que

dans les anciennes républiques; cette disposition si bien caractérisée par un écrivain de l'antiquité, qui l'appelait la maladie incurable des villes grecques, a survécu en effet au gouvernement du Bas-Empire et à la tyrannie même des Ottomans. Lorsque l'on considère et les systèmes de gouvernement que les derniers conquérans ont imposés au peuple grec, et les abus que les dogmes religieux enfantent parmi eux, on ne doit pas s'étonner de voir les chefs qui se sont mis en avant, se montrer plus jaloux des intérêts privés de leur ville, ou même de leur village natal, que des intérêts généraux de la confédération. Le défaut d'ensemble et de concert entre des opérations poursuivies à la fois sur tant de points différens, ne doit être attribué qu'à cette cause. Ajoutez en outre que la totalité de la nation se partagea en deux bannières, celle des hétéristes et celle des éphores ou primats; et qu'on eut à peine trouvé un seul homme dans l'un ou l'autre parti, qui fût, par expérience, capable de diriger une administration publique, ou de conduire les affaires de l'état sur une grande échelle. Dès que les magistrats turcs eurent perdu leur pouvoir, toute l'autorité en matière civile tomba naturellement dans les mains des évêques et des primats qui, sous le joug des Ottomans, avaient été employés à percevoir les impôts et à régler

tous les menus détails de police domestique ou municipale dans les communautés chrétiennes. Mais ces hommes, accoutumés à toutes sortes de basses intrigues, de fraudes, d'exactions même, pour s'enrichir aux dépens des classes pauvres, ne se trouvèrent capables, ni d'abandonner les errements qu'ils avaient long-temps suivis, ni de se dépouiller de leurs ignobles habitudes; encore moins se sentaient-ils de force à s'élever d'eux-mêmes au niveau des événemens. Le caractère de tels hommes ne pouvait en aucune manière inspirer du respect; leur influence ne se maintenait qu'au moyen de cabales ourdies entre eux, et en retenant à leur solde des satellites indisciplinés. Un des individus les plus remarquables de cette classe était Germanos, archevêque de Patras, prêtre vain, ambitieux, égoïste et intrigant. La population guerrière était commandée par des officiers portant le titre de capitaines, titre dont le sens était très vague, puisque quelques uns d'entre eux se trouvaient à la tête de 2,000 hommes, tandis que d'autres en commandaient à peine 20 ou 30. Dans les conseils de guerre, la plus grande partie de l'influence et de l'autorité était dévolue aux Klepthis, soit par l'assemblée, soit qu'eux-mêmes s'en emparassent; ils étaient en effet les seuls capables de conduire les troupes. Quant

aux officiers inférieurs, ils étaient élus par le choix volontaire de la milice provinciale qui servait sous leurs ordres. Ainsi chaque village avait son petit chef qui n'avait droit de commander qu'aussi long-temps qu'il plaisait à ses soldats. Quelquefois il arrivait que ces officiers, quoique engagés dans la même entreprise, agissaient tout-à-fait indépendamment les uns des autres; mais il est vrai que plus souvent ils se choisissaient entre eux un commandant de réputation supérieure et s'engageaient à suivre ses ordres. La meilleure intelligence n'existait pas toujours entre les capitaines et les primats, quoiqu'ils fussent dans une dépendance réciproque les uns des autres, les premiers pour les distributions régulières de vivres que les éphores rassemblaient et envoyaient aux armées, ceux-ci pour l'exécution de leurs décrets et de leurs arrêtés, qui nécessitait le secours de la force militaire. On peut aisément se faire une idée de la confusion qui résultait de cette organisation à la fois civile et militaire, et à laquelle un certain parti tenait avec l'entêtement le plus obstiné. Ce parti, *celui des campagnes*, formé au système turc, et profitant de ses abus, paraissait n'avoir d'autre règle de conduite, et ne connaître d'autre magnificence que l'imitation de la pompe barbare déployée par

les Musulmans élevés en dignité. Mais les vues des hétéristes étaient bien différentes; élevés en Europe pour la plupart, et plus accoutumés que leurs compatriotes aux usages de la vie civilisée, tout leur désir était de les introduire parmi les Grecs. Malheureusement ce parti ne consistait presque que dans une jeunesse sans expérience des affaires publiques. Récemment sortis des collèges ou des maisons de commerce, souvent entraînés par la passion et l'enthousiasme, ils prenaient trop peu de soin de cacher la haute opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes et le mépris qu'ils ressentaient pour les autres Grecs leurs coopérateurs, qui n'étaient pas doués des mêmes avantages. Ils avaient mis tout leur espoir dans la Russie, et quelque étrange que cela puisse paraître, ils auraient voulu gouverner la Grèce régénérée sous la haute protection de cette puissance. A leur tête était Démétrius Ipsilanti, dont le nom, malgré les erreurs des hétéristes, ne peut être prononcé sans un sentiment de respect et d'estime. Ce jeune homme qui n'avait encore que vingt-deux ans, avait déjà obtenu le grade de lieutenant-colonel dans l'armée russe, mais sans avoir pu acquérir l'expérience d'une seule campagne. Son extérieur est loin de prévenir en sa faveur; d'une petite stature, il est presque chauve, et son



abord froid paraît propre à repousser ceux qui l'approchent pour la première fois. Mais lorsqu'on le connaît mieux, cette réserve disparaît, et ses excellentes qualités se montrent dans tout leur jour. Intrépide, persévérant, tout-à-fait indifférent à l'attrait des plaisirs, Ipsilanti n'a d'autre pensée, d'autre désir que la gloire et le bonheur de la Grèce. S'il a désiré se voir à la tête du gouvernement, c'était dans l'intention seule de lui rendre des services plus essentiels. Différent en ceci de beaucoup d'autres, il était fort scrupuleux sur le choix des moyens qu'il eût fallu employer pour parvenir à ses fins les plus ardemment désirées, et était tout-à-fait désintéressé au milieu d'un système de pillage et d'exactions qui, au reste, eût été inévitable à la suite d'une pareille révolution, même dans les pays les plus éclairés de l'Europe. Quoiqu'il n'y ait pas d'hommes qui aient plus que lui sujet de haïr les Turcs, il a constamment interposé son autorité pour leur éviter toute insulte et tout mauvais traitement après la victoire; par son exemple comme par ses exhortations il s'est constamment efforcé de s'opposer aux excès inséparables d'une pareille guerre. Si ses efforts n'ont pas toujours été suivis de succès, on n'en doit pas moins rendre hommage à son caractère et à ses principes. Son plus grand défaut peut-

être, est d'avoir manqué d'une certaine énergie nécessaire dans les circonstances où il s'est vu placé et parmi les hommes à qui il avait à faire. La position du prince était difficile et délicate au milieu du conflit des intérêts et des passions ; il se voyait l'objet de la jalousie des primats, et ne trouvait que de l'opposition à ses projets, quand il voulait détruire des vices nuisibles à la chose publique.

Le prince Cantacuzène, collègue d'Ipsilanti, quoique issu d'une famille grecque, était tout Russe d'affection : plein d'esprit et d'activité, il paraissait doué de beaucoup de talents militaires ; mais il se retira promptement d'un service où son ambition trouvait trop difficilement à se satisfaire. Après la prise de Malvasie, où il commandait les troupes du siège, Cantacuzène refusa tout emploi ; il eût voulu de plus grands moyens à sa disposition, et exigeait encore qu'on lui garantît de prompts secours ; mais ses prétentions ne pouvaient être satisfaites dans l'état actuel des choses. Il quitta la Grèce en octobre, et se retira en Italie, d'où il n'est pas revenu depuis lors.

Dans les premiers jours d'août, le prince Mavrocordato et Caradja, le premier, l'un des Fanariotes les plus distingués, le second, fils de l'hospodar fugitif, arrivèrent de Marseille

sur un vaisseau grec, avec un chargement d'armes et de munitions, acquis des deniers de Mavrocordato. Après avoir longé le camp devant Patras, ils débarquèrent leur matériel à Missolonghi. Les talens et le noble caractère de Mavrocordato lui acquirent bientôt une haute considération et une grande autorité dans toutes les classes de citoyens, tandis que la nullité absolue de Caradja le réduisit à une assez profonde obscurité. Quant au bey de Maina, Mavromichalis, malgré son vif désir de voir son pays rendu à la liberté, son activité personnelle était alors évanouie, et les ressources de son esprit l'avaient également abandonné; il ne pouvait plus prendre une grande part aux destinées d'une pareille révolution. Son frère Kyriacouli, à qui le commandement des Mainotes devait un jour échoir, a donné des preuves d'un courage entreprenant; son fils aîné était un jeune homme de la plus haute espérance, ayant un extérieur très séduisant, des manières aimables, et un patriotisme ardent. Tous deux trouvèrent une mort glorieuse dans la campagne de 1822. Le premier fut tué sur la côte de l'Épire, et le second ayant été enveloppé près de Carystus, dans l'Eubée, par un corps ennemi très supérieur, après avoir vu tomber tous ses compagnons, aima mieux se plonger un poignard dans

le cœur que de tomber vivant entre les mains des Infidèles.

Parmi tous ceux qui soutinrent de leur personne la cause grecque, Colocotroni mérite une mention particulière. Ce chef n'a jamais été soumis aux Ottomans; dès le berceau, à l'exemple de ses ancêtres, il leur faisait la guerre, répandant l'alarme dans toute sa province natale, à la tête d'une bande de partisans fidèles et déterminés; il établissait sa demeure sur les plus inaccessibles montagnes de l'Arcadie, et de là pillait tous ceux qu'il rencontrait sur sa route. Il n'est pas étonnant que le caractère d'un tel homme, ferme pendant sa jeunesse, ait conservé l'âpreté des habitudes sauvages de toute sa vie; vif et impétueux comme Ajax, hardi et entreprenant en campagne, il semble défier le danger; ardent au butin, fertile en stratagèmes, il serait presque impossible de trouver un partisan plus actif, plus infatigable. Déjà chassé de la Morée par Vély-Pacha, il avait d'abord pris du service en Russie, puis en Angleterre, et enfin avait été nommé capitaine des guides dans l'un des bataillons grecs, levés dans les îles Ioniennes. L'expérience de la guerre n'avait donné à Colocotroni aucun goût pour la tactique et la discipline; il ne paraît pas qu'il attachât la moindre importance

à aucun de ces deux objets. Lorsqu'on le pressait sur ce point, il répondait que si les Grecs ignoraient l'art de la guerre, leurs ennemis les Turcs n'en savaient pas davantage. Se bornant à pratiquer ce qu'il avait appris à faire dès ses jeunes années, la première ressource qui s'offrait à lui dans un pressant danger était de fuir dans les montagnes : c'étaient ses forts, ses citadelles ; une fois là, il se regardait comme invincible. En politique il paraissait plus hésitant, plus irrésolu. Colocotroni n'aimait ni n'estimait Ipsilanti, qu'il accusait de lenteur et de défaut de vigueur ; cependant il affecta long-temps de donner au prince des encouragemens, et de lui fournir des secours dans l'occasion. Il se laissait cependant influencer jusqu'à un certain point par quelques éphores. Colocotroni paraît au fond du cœur partisan de la Russie, quoiqu'on doive ajouter qu'il ne se soit jamais montré bien disposé en faveur des hétéristes ; d'un autre côté il paraîtrait assez probable qu'il a désiré de voir se perpétuer l'anarchie pour en profiter, et tenir le gouvernail pendant la tempête.

Anagnostaras de Léontaré avait mené la même vie que Colocotroni, auquel il était attaché par les liens d'une longue amitié. Il avait été capitaine de grenadiers dans le même corps, et jouissait comme lui d'une verte et vigoureuse

vieillesse; c'était un brave soldat, doué de prudence et de discernement. Le nom du brave et modeste Nikitas a déjà été prononcé : nous n'y ajouterons rien. Peu d'autres capitaines de cette époque jouissaient ou paraissaient dignes de quelque réputation.

Ipsilanti avait deux objets importans en vue; le premier était d'établir un gouvernement général et central pour toute la Grèce; l'autre de mettre l'armée sur un pied régulier, et semblable à celui des autres armées de l'Europe; mais ces deux desseins rencontrèrent de nombreux obstacles. Le premier aurait détruit l'influence d'un assez grand nombre d'intéressés qui se trouvaient à la tête des différens états de la confédération, et le second aurait diminué le pouvoir des chefs militaires. Aussi les éphores et les capitaines se réunirent-ils pour s'y opposer, et ne s'occupèrent qu'à créer toutes sortes de difficultés, qui rendirent la situation du prince extrêmement désagréable. Dans ces entrefaites survinrent deux événemens qui, bien que favorables à la cause de l'indépendance, eurent pour effet, relativement à Ipsilanti, d'ajouter encore aux désagréemens de sa position.

Les fortes places de Malvasie et de Navarin se rendirent, en août, aux patriotes. La première, située sur la côte de Laconie, est d'une réduc-

tion fort difficile, étant bâtie sur un rocher baigné de tous côtés par les eaux de la mer Égée, et ne communiquant avec la terre ferme que par un pont. Défendue de ce côté par une triple muraille, elle est inaccessible partout ailleurs; elle renferme des sources d'eau excellente, et dans son enceinte est un petit coin de terre cultivable, suffisant pour alimenter une garnison de 50 ou 60 hommes. Au-dessous de cette citadelle imprenable est un port et un faubourg, où demeurent la plupart des habitans. Les Grecs la tenaient étroitement bloquée par terre et par mer, depuis le mois d'avril. Cantacuzène arriva au camp vers la mi-juillet, et prit le commandement. La famine avait déjà fait de grands ravages parmi les Mahométans qui, après avoir cherché à prolonger leur existence par les alimens les plus immondes, furent réduits enfin à se nourrir de chair humaine, mangeant leurs prisonniers et jusqu'à leurs propres enfans. Cet exemple n'est pas le seul de cette guerre; il s'est reproduit souvent dans les forts du Péloponèse. Les hommes peuvent être réduits à de telles extrémités pour obéir à la grande et irrésistible loi de leur conservation.

Mais tandis que la plus grande partie de la population éprouvait ces horribles souffrances, le gouverneur, retiré sur la citadelle avec 200 sol-

142 dats, nageait dans l'abondance, sans prendre aucun souci de ce qui se passait dans la ville. Les habitans paraissaient disposés à se laisser mourir de faim plutôt que de se livrer à la merci des paysans et des Mainotes, qui investissaient la place; mais l'arrivée du prince Cantacuzène leur ayant donné quelque confiance, ils se hasardèrent à ouvrir une négociation. Pleine sûreté fut accordée pour leur vie, leurs propriétés mobilières et l'honneur de leurs familles, et il fut convenu qu'ils seraient transportés par des vaisseaux grecs sur la côte d'Anatolie. Sur la foi de ces promesses, les habitans s'introduisirent dans la citadelle au moyen d'un stratagème, saisirent et désarmèrent le gouverneur et ses soldats, et ouvrirent les portes aux assiégeans le 3 août.

Emportés par le sentiment de la colère et de la vengeance et par le souvenir des fréquentes trahisons qui avaient suivi de pareils traités, les soldats grecs, étrangers à toute discipline, et sachant que la capitulation n'avait été stipulée que pour les habitans, se jetèrent sur les troupes de la garnison, et en massacrèrent un grand nombre. Il faut dire, à l'honneur du prince Cantacuzène, qu'il déploya en cette occasion autant de prudence que de fermeté; il interposa son autorité avec assez de succès



pour sauver beaucoup de victimes, et parvint heureusement à arrêter le cours de ces excès, non sans courir de grands risques de la part de ses propres soldats qui ne voyaient dans leur action que des représailles pour les meurtres commis antérieurement par les Infidèles. En considérant la situation respective des deux nations ennemies et la nature de cette guerre, on croira difficilement que les moindres articles de cette capitulation aient été scrupuleusement observés. C'est cependant ce qui eut lieu; les Turcs furent embarqués sur trois vaisseaux ipsariotes et transportés sur une petite île, d'où ils gagnèrent facilement la côte d'Asie qui en était tout proche. Quoique on ait reproché aux Grecs de s'en être tenus là, on ne peut les blâmer de n'être pas entrés dans un port ottoman; ils savaient bien qu'en risquant cette démarche, ils allaient à une mort certaine.

Navarin, qui ouvrit également ses portes peu de temps après, fut le théâtre d'une autre tragédie. Cette ville, bien fortifiée et possédant un des plus beaux ports de l'Europe, est bâtie tout auprès de l'ancienne Pylos. Elle fut bien défendue par les Turcs, qui firent plusieurs sorties vigoureuses; mais, à la fin, tous leurs moyens de subsistance étant épuisés, et ayant

dévoré jusqu'aux cuirs de leurs souliers, ils furent forcés de capituler. Ipsilanti avait envoyé pour conduire le siège, un de ses amis les plus intimes et les plus distingués, Tipaldo, de Céphalonie. Tipaldo, homme vertueux et de talent, après avoir pratiqué la médecine en Bessarabie avec un grand succès, avait abandonné la carrière opulente qui s'ouvrait à lui, pour prendre part à la guerre nationale; il montra un grand courage, à la tête de quelques Ioniens, dans plusieurs combats qui se livrèrent sous les murs de la place, et c'était sa présence qui avait surtout engagé les Turcs à traiter de leur reddition; car ils avaient placé des barils de poudre dans leurs maisons, dans la résolution désespérée de se faire sauter et la ville avec eux, lorsqu'une plus longue résistance serait devenue impossible: la capitulation de Malvasie fut accordée aux assiégés. C'est pendant les opérations du siège de ces deux places que s'étaient répandues par toute la Grèce les nouvelles de la mort du patriarche, du massacre du clergé grec à Andrinople, et de la profanation de toutes les églises chrétiennes de l'empire. La fureur des soldats, portée jusqu'à la rage, se déchargea sur la garnison, dont la plus grande partie fut sacrifiée. Tipaldo s'efforça en vain de faire cesser ces

déchirantes scènes ; les soldats furieux répondaient à ses exhortations en lui citant des exemples de leurs souffrances et de la tyrannie qu'ils avaient endurée, et lui rappelaient les massacres récents de la capitale et d'autres villes.

Ces désordres, joints à l'opposition que nous avons déjà signalée, soulevèrent l'indignation d'Ipsilanti, qui se détermina à quitter ses fonctions jusqu'à ce qu'il fût possible de mieux s'entendre. En conséquence, il publia une proclamation dans laquelle il reprochait amèrement aux Péloponésiens leurs barbaries et leur indiscipline, et, abandonnant le commandement, il se retira à Leontaré. Les primats et les capitaines, alarmés de cette démarche, lui envoyèrent une députation dans le lieu de sa retraite : elle réussit à lui faire reprendre ses fonctions de généralissime.

---

---

## CHAPITRE VIII.

**Siège de Tripolizza. — Situation et fortifications de cette ville. — Infériorité des moyens d'attaque de la part des Grecs. — Arrivée du prince Mavrocordato. — M. Gordon de Cairness vient au camp chrétien. — Plans d'Ipsilanti. — Conduite des Éphores. — Difficultés d'un siège régulier. — Des batteries sont établies. — Les mines manquent leur effet. — Privations et souffrances des assiégés. — Vues des primats et des capitaines. — Négociations avec les Albanais. — Affaire du 23 septembre. — Marche d'Ipsilanti vers le golfe de Lépante. — Mavromichalis commande en son absence. — Les conférences continuent. — Un parti des Grecs pénètre dans la ville. — Assaut général. — Catastrophe qui en est la suite. — Observations et conclusion.**

QUELQUE désirable que fût la réduction des autres places du Péloponèse, celle de Tripolizza était d'une tout autre importance aux yeux des patriotes. Aussi envoyèrent-ils aussitôt coopérer à un siège de cette ville les troupes devenues disponibles après la prise de Navarin et de Malvasie.

Tripolizza, ville d'origine moderne, est bâtie à l'extrémité méridionale d'une plaine longue et élevée, entourée de montagnes escarpées et blanchâtres et presque dépouillées d'arbres. Elle se trouve à peu près à égale distance des anciennes villes de Mantinée et de Tégée. Elle

est bâtie presque toute en pierres, mais sans régularité; ses rues sont partout étroites, sales et tortueuses. Ses fortifications se composent d'un mur en maçonnerie de neuf pieds de hauteur, ayant six pieds d'épaisseur à la base et trois au sommet, et dans lequel on a pratiqué une double rangée de mauvaises meurtrières. Aux deux tiers de la hauteur de ce mur, et tout autour, règne un petit trottoir assez mal construit, et sur lequel on ne peut monter que par des escaliers placés à des distances inégales. Au lieu de bastions, ce sont des demi-tours garnies de canons qui appuient et défendent en quelques endroits la muraille : partout ailleurs elle ne peut être protégée que par le feu de la mousqueterie. A l'occident de la ville, on a construit une citadelle sur un plan plus régulier, avec des casemates voûtées à l'épreuve de la bombe; mais elle est incapable de soutenir une attaque régulière, étant ouverte sur ses flancs et trop étroite à l'intérieur. L'artillerie était composée de trente pièces de bronze et de quelques vieux canons en fer, dont la plupart étaient montés sur des billots de bois en guise d'affût, et très mal approvisionnés de poudre et de boulets. A tous ces désavantages, il faut ajouter qu'une montagne rocailluse, dominant la ville et la citadelle

dans une étendue de plus de deux cents verges, dérobe et protège entièrement les approches d'une armée assiégeante.

La population ordinaire est d'environ 15,000 âmes; mais alors elle était bien augmentée par l'affluence des Turcs de toutes les parties de la Morée. Les Bardouniotes, tribu mahométane, dans le voisinage de Maïna en Laconie, et tout-à-fait semblables aux Mainotes par leurs habitudes sauvages et guerrières et leur ardeur pour le pillage, étaient aussi venus chercher refuge à Tripolizza. En leur adjoignant les Albanais du Kiayah, la garnison formait environ 8,000 hommes, ce qui, tout compris, donnait un total de 20,000 âmes, renfermées dans les murs, qui se laissèrent assiéger par 5,000 Grecs mal armés, sans expérience de la guerre, sans cavalerie, sans artillerie, et campés sur les sommets du Tricopha. Aussi long-temps que les chevaux turcs furent frais et propres au service, les Chrétiens n'osèrent pas occuper la plaine; mais la cavalerie musulmane fut bientôt ruinée par la disette de fourrages, et ne put se montrer en nombre suffisant dans la campagne. Comme le terrain est entièrement desséché en automne, les assiégés ne pouvaient donner pour toute nourriture à leurs chevaux, que du sarment de vigne. Alors les Grecs purent resserrer davan-

tage le blocus, en prenant position dans les hameaux et villages qui avoisinaient la ville. De fréquentes escarmouches s'engageaient lorsque les Turcs voulaient pénétrer dans les vignes. Un jour ils firent une sortie et s'avancèrent en grand nombre dans l'intérieur du pays; mais, à leur retour, ils tombèrent dans une embuscade que leur avait tendue Colocotroni, et ne rentrèrent en ville qu'avec peine, et après avoir perdu plus de cent hommes tués, sans les blessés; cette leçon les rendit plus prudents. Mais les provisions commencèrent bientôt à s'épuiser; la disette d'eau surtout devint insupportable, les Grecs ayant coupé les tuyaux qui la conduisaient dans la ville.

Ipsilanti ne voulait cependant pas s'en tenir aux lentes opérations du blocus, et il montra un vif désir de commencer un siège régulier. Pour mettre ce dessein à exécution, deux choses étaient nécessaires; des bouches à feu pour battre les murailles, et des hommes qui eussent au moins quelques connaissances des principes de l'artillerie et du génie. Après la prise de Malvoisie et de Navarin, on transporta à l'armée quelques pièces de siège, et quelques mortiers pris dans ces places. Leur direction fut confiée à un aventurier italien qui s'était vanté de connaître parfaitement cette partie; mais ayant,

dès le premier essai, fait crever un mortier, il fut chassé avec ignominie.

Le prince Mavrocordato, après avoir communiqué avec Marco Bozzaris et les autres chefs épirotes, et laissé une partie de ses chargemens pour pourvoir aux besoins de Missolonghi, arriva au camp devant Tripolizza vers la fin d'août, amenant avec lui quelques officiers français et italiens qui, à Marseille, s'étaient présentés à lui pour l'accompagner comme volontaires. L'arrivée de M. Gordon de Cairness, dans les derniers jours de septembre, donna une grande impulsion aux opérations du siège. Cet officier, qui avait déjà voyagé dans l'est de l'Europe, avait une connaissance parfaite du système tyrannique sous lequel les communions chrétiennes avaient gémi pendant si long-temps. Il s'était aussi beaucoup distingué par ses talens militaires pendant la dernière guerre, et, quoique comblé de tous les dons de la fortune, il avait tout fait céder au sentiment impérieux qui l'appelait au milieu des peuples insurgés de la Grèce. Accouru en hâte à Marseille aussitôt après la nouvelle du soulèvement du Péloponèse, il chargea un navire avec du canon, des armes et des munitions; et, ayant choisi quelques compagnons qui lui parurent utiles à cette expédition, il cingla vers Hydra, d'où il s'était



rendu à Tripolizza. L'arrivée d'un tel auxiliaire, aussi brave et humain que généreux et affable, fut un sujet de joie pour les Grecs; et il faut leur rendre la justice de dire qu'ils n'ont jamais oublié la grandeur des services qu'ils en ont reçus, et à une époque qui en doublait le prix, lorsque leur cause paraissait abandonnée de tout l'univers chrétien.

A l'arrivée de ces renforts, on tint plusieurs conseils de guerre, et l'on fit des préparatifs pour pousser le siège avec toute la vigueur possible. Ipsilanti n'avait point renoncé à son projet d'organiser régulièrement l'armée; il voulut le mettre à exécution en la voyant si nombreuse. Un brave officier français nommé Balisto, qui était venu de Trieste avec le prince, était alors à Calamata, occupé à former et instruire un bataillon portant l'uniforme noir, couleur des hétéristes, et armé de fusils et de baïonnettes. Plusieurs des officiers de ce bataillon étaient européens, et la plupart des soldats, étaient des insulaires des côtes de l'Asie-Mineure. Parmi eux se trouvaient beaucoup de ces infortunés Cydoniens dont la cité florissante avait été livrée aux flammes lors des dernières persécutions qui étaient tombées sur cette contrée. M. Gordon, reçu à bras ouverts par les chefs et le prince, et reconnu aussitôt comme chef

d'état-major général, entreprit de former quelques compagnies au camp de Tricopha. Les recrues se présentèrent avec joie, dans l'espoir de porter un bon fusil et un meilleur habillement; presque tous montraient une grande ardeur pour apprendre les évolutions; mais la jalousie des Éphores fit tomber ce projet : ils forcèrent ce corps à se dissoudre, en refusant des vivres, ce qui amena la désertion parmi les soldats. Ils en eussent fait volontiers autant à Calamata, non seulement en obligeant Ipsilanti à payer le bataillon de son propre argent, mais en élevant les rations à un prix exorbitant : grâce à cette opposition des Éphores, il avait peine à se faire délivrer des fourrages pour les chevaux de quelques uns de ses officiers d'état-major, et en même temps sa table était servie avec une mesquinerie révoltante. Le prince supporta tout avec beaucoup de patience, n'ayant d'autre pensée que l'intérêt de l'état, et persuadé que le temps remédierait au reste.

Il y avait alors sur différens points de la Grèce environ 2,000 hommes qui avaient fait partie des régimens formés dans les îles Ioniennes par le général Church<sup>1</sup>, officier très connu parmi les chefs militaires. Aucun d'eux

<sup>1</sup> Cet officier est encore au service de Naples; c'est le même qui fut forcé d'éviter par la fuite la vengeance po-

ne voulut concourir à l'organisation des troupes régulières, préférant leurs propres bandes, où l'on n'était contenu par aucune discipline. Quant aux Grecs qui avaient servi en Russie et en France, il n'en était pas de même; c'étaient en général des officiers de mérite qui étaient accourus au secours de leur pays à l'heure du danger; ils favorisaient hautement ce projet. Mais que pouvait produire ce zèle isolé de quelques individus, regardés à peu de chose près comme des étrangers dans leur propre pays?

Quoique la résolution de former un siège régulier eût été prise au commencement de septembre, de nouvelles difficultés s'élevaient chaque jour. L'artillerie se composait d'une pièce de vingt-quatre, dans le plus mauvais état possible, d'une de dix-huit, et de deux de seize, d'un mortier de douze pouces, et d'un de dix, le tout en fer, et de trois ou quatre petites pièces de campagne de deux et de quatre livres, en bronze. Il n'y avait pas plus d'une cinquantaine de boulets pour le service des fortes pièces; et les bombes que les Vénitiens avaient autrefois laissées à Malvoisie y étaient presque englouties dans la boue. La poudre était d'une médiocre qualité, et pourtant il ne fallait tirer qu'à faible charge pour ne pas faire pulvaire en Sicile, lorsque cette île malheureuse et opprimée secoua le joug de Naples en 1821.

crever tous ces vieux échantillons. Pas un gabion, pas une fascine, quoiqu'il ne manquât point de matériaux aux environs ni de gens oisifs dans le camp. On y substitua quelques sacs à terre en si mauvais état qu'ils se rompaient à mesure qu'on les emplissait. Soit entêtement ou ignorance, les Grecs, qui exposaient tout aux chances de la guerre et restaient volontiers douze heures derrière une roche à attendre le moment de faire feu sur une sentinelle turque, ne voulaient mettre la main ni à la pelle ni à la pioche; ce n'était que par occasion et sur les plus grandes instances des chefs qu'on pouvait se procurer quelques travailleurs en petit nombre; car sans caisse militaire on ne pouvait leur assigner de solde. Une petite troupe d'artilleurs composée de Dalmates, d'Ioniens et d'Italiens, offrait un contraste bien consolant avec cette incompréhensible apathie. Presque nus et sans chaussure, ils servaient avec une ardeur infatigable et un courage persévérant; jamais ils ne quittaient leurs pièces.

Toutes ces difficultés n'accéléraient pas les progrès du siège : mais les Grecs semblaient attendre que le bruit du canon produisît le même effet que les trompettes de Josué sur les murs de Jéricho : ils ne cessaient de murmurer contre les officiers étrangers, et se plaignaient de leur

peu d'habileté, leur reprochant de n'avoir pas encore réduit la ville en poussière. On s'en approcha pourtant un peu avant la fin de septembre. On retrancha la colline qui dominait la citadelle, et on y établit une batterie de deux fortes pièces pour ouvrir une brèche au mur de la ville. Mais, après l'épreuve, on trouva qu'on n'avait entamé que la partie supérieure, et que les parties basses de la muraille étaient demeurées intactes. A droite du retranchement étaient les pièces de campagne, qui faisaient souvent de petites décharges de mitraille pour nettoyer les remparts; les deux mortiers, placés en batterie derrière une éminence à portée de fusil de la ville, lançaient de temps en temps des boîtes d'artifice et d'autres projectiles incendiaires, sans autre effet néanmoins que d'endommager quelques maisons, et de faire peur aux femmes et aux enfans. De l'autre côté, la terreur était extrême parmi les Infidèles, qui, au moyen d'une canonnade bien soutenue pendant deux heures, auraient pu éteindre le feu des batteries grecques et démonter leurs canons. Mais il ne paraît pas qu'ils aient seulement songé à cet expédient : ils se contentaient de tirer quelques coups des canons qu'ils avaient chargés pendant la nuit; car, à moins qu'ils n'eussent un assaut à craindre, ils n'auraient osé se hasarder

à charger leurs pièces pendant le jour, de peur d'être exposés aux coups des tireurs grecs; et quoique leur feu de mousqueterie ne fût jamais tout-à-fait suspendu, il était cependant faible et mal nourri.

Dans le camp des Grecs, on agitait divers projets pour hâter la reddition de la ville. Ipsilanti proposait de l'enlever de vive force, secondé dans cet avis par l'impatience des soldats, qui demandaient à être conduits à l'assaut. Mais les primats et les capitaines, dans la crainte de perdre par le pillage les grands trésors qu'ils y supposaient renfermés, éludaient cette proposition, et ne fournirent point les échelles d'escalade que demandait le prince. Celui-ci se décida alors à agir par la mine, et, en conséquence, fit sommer les habitans d'un village voisin, qui étaient tous mineurs de profession, de venir au camp. Ce projet était tout-à-fait désapprouvé par les officiers étrangers; d'abord à cause de la nature du terrain, qui n'était partout que de roche dure, puis, parce que si la mine eût été pratiquée, on eût manqué de poudre pour la charger. Cependant les Grecs commencèrent à travailler pendant deux jours avec beaucoup d'ardeur, et presque au pied de la muraille; mais il fallut bien s'arrêter à cause de la grande dureté du terrain. Cependant la détresse des assiégés était

à son comble; il ne leur restait plus qu'un peu de biscuit; les troupes du Kiayah, comme les personnages du plus haut rang, ne mangeaient que de la viande de cheval, tandis que la classe malheureuse se répandait dans les rues pour y dévorer les os à moitié brûlés des animaux qu'on avait tués. Un grand nombre de ces infortunés, plus semblables à des spectres qu'à des êtres humains, sortirent de la ville avec leurs familles pour se rendre; mais le plus ordinairement on les forçait de retourner; quelques uns tâchèrent de gagner les montagnes; mais ils furent pris et mis à mort. Une maladie épidémique, engendrée par la famine et la privation de bonne eau, fit également de grands ravages parmi ces Turcs si fiers, si arrogans quelques jours auparavant envers les Chrétiens leurs vassaux. La mésintelligence des chefs ajoutait encore à l'horreur de cette situation; le Kiayah, qui commandait en chef, était toujours prêt à en venir aux mains avec Khamil-Bey, gouverneur de Corinthe, le plus riche Turc de la Morée, et peut-être de l'empire. Ces dissensions augmentaient le découragement de la garnison, et les Albanais commençaient déjà à se mutiner, lorsque les Turcs firent indirectement quelques ouvertures pour capituler. Les chefs péloponésiens avaient consenti à leurs propositions en pro-

mettant avec la vie sauve, des moyens de transport pour l'Asie et l'Égypte. Mais les Turcs, selon leur constante habitude, traînèrent la négociation en longueur; car ayant appris que leur flotte était près des côtes, ils en espéraient encore du secours : à ce même moment, les Albanais, objet d'une moindre animosité pour les Grecs, et qui, en conséquence, redoutaient moins leur vengeance, prirent des arrangemens pour leur propre compte, et promirent d'abandonner la cause des Turcs si leur ancien maître Ali-Pacha existait encore : comme ils voulaient en être certains, on leur envoya d'Albanie un Grec désigné par eux, et en qui ils avaient toute confiance; ce fut lui qui se chargea de la négociation.

Le 23 septembre, pendant les pourparlers, une affaire imprévue fournit à la garnison l'occasion de donner les dernières preuves de sa vigueur expirante. Il faut dire d'abord que le prince Ipsilanti avait en vain donné les ordres les plus stricts pour empêcher que les deux partis ne communiquassent auprès des murailles, soit pour converser ou pour faire des échanges; mais il ne put empêcher cette pratique de s'établir. Une espèce de foire s'était formée en face du poste des Mainotes; leurs anciens voisins les Bardouniotes sortirent de la ville



pour échanger leurs pistolets garnis d'argent contre des corbeilles de figes sèches. Kyriacouli s'avança du côté de la place en faisant feu de son mousquet dans la direction des Turcs, comme pour les avertir de se retirer ; ceux-ci ne comprenant pas le signal et soupçonnant de la trahison, sautent sur leurs armes, attaquent vivement les Grecs et les repoussent. En voyant le succès des leurs, les Musulmans firent une sortie pour les appuyer, et toute l'armée grecque s'avança de son côté pour prendre part à l'action. La fusillade fut très vive pendant deux heures, tandis que le canon des batteries chrétiennes ne cessait de tirer sur la ville ; car l'action se passait du côté opposé. Le terrain fut tour à tour gagné et perdu, jusqu'à ce que Colocotroni, ayant fait le tour des murailles, tomba sur les derrières des Turcs, pendant qu'un officier français, M. de La Villasse, les chargeait de front à la tête de 80 Ioniens ; alors les Ottomans furent mis en déroute et repoussés avec une grande perte. De leur côté, les Grecs regrettèrent quelques hommes tués et blessés dans cette affaire.

Ipsilanti quitta le siège, à la tête d'un corps nombreux, pour marcher vers le nord, sur l'annonce d'une nouvelle fâcheuse venue de Patras. Maurocordato et Cantacuzène étant partis une

quinzaine de jours auparavant pour prendre le gouvernement de la Grèce occidentale à Missolonghi, ce fut le bey de Maina qui commanda en chef le camp de Tricopha. L'armée montait encore à 7,000 hommes, et recevait tous les jours des renforts, amenés soit par l'espoir d'obtenir des armes, soit par l'impatience de chasser l'ennemi d'une place qui avait été la source de tant de malheurs pour la Grèce. En effet, sa chute était évidemment prochaine. Les conférences devenaient fréquentes; le Kiayah-Bey traitait avec un officier de l'état-major du prince, resté au camp pour cet objet, les Bardouniotes avec le bey de Maina, et les Albanais avec Colocotroni. Ces derniers ne tardèrent pas à s'arranger; il fut convenu qu'ils retourneraient au service d'Ali-Pacha, et qu'ils seraient payés de leur arriéré sur le butin de la ville; mais il ne paraît pas qu'on eût une véritable intention d'exécuter cette dernière clause. Le 1<sup>er</sup> octobre, 2,500 Bardouniotes sortirent et se rendirent aux Mainotes, en prenant leurs quartiers dans le camp des Grecs. Les chefs turcs commencèrent dès lors à traiter sérieusement. Dans ce temps-là même, les hostilités ne cessèrent pas entièrement : les mortiers, bien servis, tiraient de temps en temps sur la ville; mais il était impossible de maintenir un feu soutenu, parce que les plates-formes, construites

en mauvais madriers , rompaient à chaque instant. On dit que le vendredi 5 octobre , la capitulation était arrêtée verbalement ; mais à peine était-elle conclue qu'une circonstance fortuite la rendit inutile , en amenant une catastrophe terrible. Quelques Grecs s'étant approchés de la porte d'Argos , entrèrent en pourparler avec les sentinelles turques , et leur offrirent des fruits à acheter. Les Turcs furent assez imprudens pour les aider à monter sur la muraille , avec un fort panier de raisins à échanger contre leurs armes ; mais les Grecs ne furent pas plus tôt parvenus sur le rempart qu'ils jetèrent en bas les Musulmans sans défiance , ouvrirent la porte à leurs camarades , et plantèrent sur le mur l'étendard de la croix.

Lorsque ce signal fut aperçu du camp , il produisit l'effet d'un coup électrique sur l'armée chrétienne , qui courut aussitôt à l'assaut. Ce combat ou plutôt cette mêlée ne put être arrêtée ; car les Turcs ouvrirent immédiatement un feu vif d'artillerie et de mousqueterie du haut de la citadelle et des remparts ; de leur côté les principaux officiers grecs , qui , à la vérité , n'avaient pas retenu l'élan de leurs soldats , cédèrent au torrent. Colocotroni fut un des derniers à apprendre ce qui se passait , et comme il n'était pas homme à suivre les traces d'un autre , il

se décida à forcer le passage devant lui, quoi qu'il en pût coûter à sa troupe, qui en effet souffrit quelque perte. Lorsque les portes furent enfoncées et les murs escaladés, un combat furieux continua dans les rues et dans les maisons; mais les Péloponésiens, animés par la victoire, ivres de vengeance, renversaient tout, et avant le coucher du soleil, ils avaient noyé tous leurs ennemis dans leur sang. La citadelle, où un corps nombreux de Musulmans avait trouvé un refuge, ayant tenu jusqu'au lendemain au soir, se rendit à discrétion.

On connaît assez l'histoire de l'Europe, les récits de villes prises d'assaut et les scènes affreuses qui suivent ces événemens. Nous ne retracerons donc pas l'inutile et pénible tableau de Tripolizza depuis le soir du 5 octobre 1821 jusqu'au matin du 7. Qui donc ignore que dans ces circonstances, les nations les plus sauvages comme les plus civilisées s'abandonnent à l'affreux débordement des passions les plus dégradantes? Ici la rage ordinaire du vainqueur était accrue de tous les ressentimens nourris pendant des siècles d'oppression, et rendus plus terribles par les atrocités récentes des Infidèles, meurtriers d'un peuple dévoué à leurs rapines et à leurs sanguinaires fureurs. Les paysans arcadiens, naturellement féroces et indisciplinables,

et qui, de longue main, avaient souffert toutes sortes d'outrages et d'infamies de la part des fiers Musulmans de Tripolizza, déployèrent toute leur barbarie et toute leur férocité contre leurs anciens tyrans. Les Mainotes, moins sanguinaires que pillards, recueillirent la meilleure partie du butin.

On dit que 6,000 Turcs perdirent la vie, que plusieurs milliers furent faits prisonniers, et qu'un grand nombre put encore se sauver dans les montagnes. La perte des Grecs, qu'on n'a jamais bien connue, peut être évaluée à 500 hommes tués ou blessés. Dans une des nombreuses relations répandues en Europe, et qu'a copiée un écrivain français, historien de la révolution grecque, on a prétendu que plusieurs centaines de Grecs avaient perdu la vie en combattant entre eux pour le butin; mais cette imputation, ainsi que plusieurs autres, est tout-à-fait dénuée de fondement. Les Albanais, au nombre de 1,500 hommes, sortaient de la ville dans le même instant que les Grecs y pénétraient, sans qu'il se soit commis entre eux la moindre hostilité, et ce fait constant n'a pas empêché de dire qu'on avait massacré les Albanais après avoir pillé une somme d'argent qu'on leur avait avancée pour les décider à se retirer. Rien de tout cela n'eut lieu. Ils traversèrent toute la Morée tran-

quillement et dans le plus grand ordre, et arrivèrent à Vostizza escortés par 500 hommes des troupes de Colocotroni; de Vostizza ils passèrent la mer pour se rendre en Roinelie. Mais une fois hors de danger et livrés à eux-mêmes, leur marche fut marquée par les plus grands excès.

Quant à la catastrophe de Tripolizza, que n'a-t-on pas dit d'odieux sur la conduite des Grecs dans cette occasion, et dans la seule intention de décréditer partout la nation et la cause sacrée dans laquelle elle est engagée! Si l'on pouvait juger, d'après les règles ordinaires, les cruautés commises dans cette circonstance, ceux même qui, sans vouloir excuser les excès d'une soldatesque furieuse, sont jaloux de voir tout les détails portés au tribunal du public européen, pourraient admettre une grande partie des griefs accumulés à la charge des Grecs. Mais on devrait être plus avare de jugemens précipités, quand on n'est point compétent pour les rendre; et aujourd'hui que le temps a amorti les passions, ceux qui se sont hâtés de prononcer entre les Grecs et les Turcs doivent reconnaître leur incompétence.

Si l'on pouvait démontrer que depuis la naissance de cette guerre jusqu'à la prise de Tripolizza, les Turcs eussent fait grâce de la vie à un

seul des Grecs armés qui leur étaient tombés entre les mains, on pourrait en prendre prétexte pour appuyer en partie ce qu'on a dit contre ceux-ci; mais tout ce qu'on connaît des détails de cette cruelle guerre, prouve que les Turcs ne l'ont jamais considérée autrement que comme une guerre d'extermination, et ont toujours agi en conséquence, dès le principe.

On a vu sous quelles circonstances l'insurrection avait pris feu par toute la Grèce, et surtout dans la Morée. Ce ne fut pas autant par amour de la liberté que pour la conservation de leur existence que les Grecs coururent aux armes. Mais les motifs de vengeance étaient bien plus grands à Tripolizza qu'en toute autre ville de la Grèce : c'était le siège du gouvernement, et comme tel, le théâtre d'innombrables atrocités : on y suivait un système de violence et de spoliation plus insupportable encore que dans toute autre partie de l'empire du sultan. Il est de fait que les Turcs de cette ville étaient les plus renommés pour leur tyrannie et leur haine inextinguible contre le nom chrétien. Les habitans des villages voisins furent donc les premiers à accourir au camp pour prendre part au siège. Les exactions dont ces malheureux ainsi que leurs ancêtres avaient été victimes, étaient telles que ceux mêmes qui connaissent le mieux l'odieuse

politique du gouvernement ottoman à l'égard des Chrétiens, pourraient à peine y ajouter foi. Comment donc s'étonnerait-on de voir ces opprimés s'élançer les premiers dans la ville, lorsqu'ils aperçurent l'étendard de la croix arboré sur les murailles, et le paysan grossier et rude de la Morée, une fois en face des auteurs de ses longues souffrances, se livrant aux excès que les troupes les mieux disciplinées de l'Europe ont commis en mille circonstances? <sup>1</sup>

Mais laissons de côté ces motifs de ven-

<sup>1</sup> D'après le mode de gouvernement mis en usage dans les domaines du sultan, aussi-bien que chez les pirates de Barbarie, dont la présence souille encore les belles contrées septentrionales de l'Afrique, on envoyait de nombreux corps de troupes dans diverses directions, et à des époques fixes pour ramasser le tribut et la taxe de la capitation dans la Morée. Il serait difficile de retracer les excès commis pendant ces expéditions, qui ressemblaient tout-à-fait à celles d'un ennemi déclaré : car les Turcs, en arrivant dans un village grec, s'établissaient dans les maisons, et forçaient les malheureux locataires à leur fournir sans aucune rétribution tout ce qu'ils demandaient. Un grand nombre de pères de famille accouraient à Tripolizza pour demander vengeance des vols et des violences inouïes commises dans le cours de ces expéditions. Des femmes, indignement outragées, venaient aussi porter leurs plaintes, mais sans pouvoir obtenir le châtimement des coupables. Voici, pour exemple, ce qui arriva à l'une de ces infortunées : elle habitait un village voisin de Tripolizza, et vivait aussi heureuse que sa situation



geance si nombreux pour le peuple, et voyons la position du soldat. La défense des Turcs était parfois extrêmement opiniâtre. Ils fai-

le permettait, avec son mari, paysan honnête et laborieux. Dans ses fréquens voyages au marché de Tripolizza, elle avait excité les désirs d'un soldat turc, qui n'oublia rien pour se la rendre favorable; mais n'ayant pas eu de succès dans ses poursuites, l'Infidèle résolut au moins de satisfaire sa vengeance, passion favorite des Musulmans. Il surprit son mari dans un endroit écarté, le tua, et accomplit son exécrable projet, en plaçant sa tête mutilée dans un lieu tel qu'elle fut le premier objet qui frappa les yeux de cette malheureuse au moment où elle sortait, le jour suivant. Ce fut pour avoir justice de cet effroyable meurtre que cette infortunée se présenta à Colocotroni quelques jours après l'assaut.

Le palais du bey à Tripolizza était un des édifices qui pouvaient offrir aux Turcs la plus grande facilité pour se défendre. Au commencement de l'assaut, 700 hommes s'y renfermèrent, et continuèrent à faire feu sur les Grecs par les fenêtres, jusqu'à ce qu'enfin ceux-ci y mirent le feu pour déloger leurs ennemis. Telle était l'horreur qu'inspirait aux paysans cet édifice, qu'ils préférèrent de le raser plutôt que d'en souffrir la vue, qui leur rappelait les horribles scènes dont ses murs avaient été témoins.

En me promenant sur les ruines de ce majestueux édifice, un soir du printemps dernier, avec mon estimable ami, M. Alexis Lucopulo, il s'arrêta sur une petite plate-forme en face d'une portion du palais où avait existé autrefois un pavillon; c'est de là que le bey passait la revue des troupes, et assistait aux exécutions. Mon ami me dit: « C'est à cette place que le vertueux Lundo, primat de Vostizza,

saient souvent des sorties désespérées où nombre de soldats grecs succombaient. On leur offrit souvent des capitulations; ils les refusèrent toujours, tant qu'ils n'eurent pas perdu tout espoir d'être secourus. Pendant le siège de Malvoisie, il ne se passa pas un jour qu'on n'apprît au camp quelques nouvelles horreurs

« eut la tête coupée, dans l'automne de 1813; mort à la fois la plus cruelle et la moins méritée qu'aient jamais ordonnée nos affreux tyrans. » Je lui en demandai la cause, et j'appris que Lundo avait été un homme d'une haute capacité, généralement aimé de ses compatriotes, et même très bien vu parmi les Infidèles. Il avait rendu à la Porte les plus grands services, et était l'ami intime du bey Chély, qui ordonna son assassinat. Soupçonné de partialité pour ses compatriotes dans une discussion qui s'éleva entre le bey et les habitans d'une petite ville près de Tripolizza, Lundo fut un jour invité à prendre le café au palais, où on le consultait sur toutes sortes de matières. Il montait à cheval, car il lui était permis d'en avoir un, et, sans défiance, il se rendait à l'ordre qui lui avait été donné; en arrivant à cette plate-forme, il fut arraché de dessus la selle au signal que fit de la main Chély-Bey, qui fumait sa pipe sur son balcon; la tête du primat fut séparée de son corps, mise dans un sac, et envoyée à Constantinople.

La mort de cette illustre victime est encore déplorée aujourd'hui dans toute la Morée. De ses deux fils, l'un est un chef militaire d'un grade et d'un mérite éminent, l'autre est membre du corps législatif; tous deux sont cités parmi les citoyens les plus populaires de la confédération.

de la part des Infidèles, et c'était peu de temps avant l'assaut de Tripolizza, que la flotte du capitain-pacha, entrant dans le golfe de Lé-pante, avait débarqué à Vostizza, à Galaxidé, et sur d'autres points de la côte, des troupes qui mirent le feu partout et massacrèrent tous les habitans qui se trouvèrent sur leur route.

Lorsqu'on se rappelle les grandes privations qu'eurent à supporter devant Tripolizza les soldats et les paysans, sans armes, perchés sur les sommets des montagnes, où les tempêtes étaient si rudes et si fréquentes, sans vêtemens, sans abri d'aucune espèce, souvent sans nourriture pendant des jours entiers, on reconnaît que de pareilles souffrances étaient bien capables de pousser à bout leur patience<sup>1</sup>. Mais les chefs grecs, qui eux-mêmes éprouvent les plus vifs regrets de tant de barbaries, demandent quels pouvaient être les résultats d'une capitulation? La garde ou le transport des prisonniers n'offraient-ils pas d'immenses difficultés? La disette, et presque la famine, désolaient toute la contrée : Patras, Corinthe, Modon, Coron et Napoli

<sup>1</sup> Les paysans rassemblés dans les murs de Tripolizza n'avaient en général pour armes que des bâtons ferrés et de vieux sabres. Il n'eût pas été facile de remédier à cette pénurie, si le courage des assiégeans n'eût pas su en conquérir de meilleures sur l'ennemi, dans ses sorties.

de Romanie étaient encore dans les mains de l'ennemi. Enfin une flotte turque formidable était en mer, et une escadre algérienne croisait dans les îles de l'Archipel. Pour achever de se former une opinion sur cet événement, on devrait se rappeler qu'outre les difficultés qu'on avait trouvées à établir toute espèce de discipline, il n'y avait pas encore de gouvernement de formé, et que le peuple grec en était réduit à une telle situation qu'on ne pouvait exiger de lui ce que l'on a le droit d'attendre de la part des peuples civilisés.

On conviendra donc qu'aucun de ces publicistes qui se sont récriés avec tant de chaleur contre les excès commis après la chute de Tripolizza, n'avait assez de lumières pour examiner la question, encore moins pour la décider. Mais ces excès, tout affligeans qu'ils sont, peuvent-ils être comparés aux scènes qui, pour ne pas remonter plus haut, ont signalé les guerres du dernier siècle? Sans entrer trop avant dans le sujet, sans citer les faits sans nombre que fournit notre propre histoire, on peut demander si tous les excès réunis de la guerre des Grecs pourraient être comparés, sous le rapport de la licence et de la monstruosité, avec ceux qui précédèrent le partage de la Pologne, avec ceux de la révolution française, avec ceux des

guerres qui ont rempli dernièrement tout le globe. Dieu veuille que les scènes qui se passent journellement dans l'Irlande ne nous fournissent pas aussi des preuves de ces effrayans écarts, auxquels les hommes s'abandonnent, lorsqu'une fois ils sont convaincus que le lien social est brisé, et lorsque le sentiment du malheur a éteint en eux toute modération et toute vertu !<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Ceux qui jugent si sévèrement la conduite des Grecs à Tripolizza et autres lieux, devraient bien rappeler à leur mémoire la bataille d'Azincourt, le siège de Magdebourg, l'incendie du Palatinat sous Turenne, les persécutions en Écosse, après la bataille de Culloden, certains événemens de la guerre d'Amérique, les massacres d'Irlande, les assauts d'Ismail, de Prague et de Belgrade; sans parler de bien d'autres exemples de barbarie dont l'histoire est souillée à chaque page.

---

---

## CHAPITRE IX.

Progrès de la guerre en Thessalie et en Macédoine. — Bataille de Fontana. — Position des deux partis en Livadie. — Révolte dans l'Eubée. — Départ du capitain-bey de Constantinople. — Ses premières opérations. — Les vaisseaux grecs rentrent dans le port. — L'escadre turque paraît devant Calamata. — Elle se dirige sur Patras. — Expédition d'Ipsilanti. — Calavrita. — Descente des Infidèles à Vostizza. — Attaque et destruction de Galaxidi. — Héroïsme des habitans. — Intrépidité de deux soldats grecs. — Ipsilanti revient à Tripolizza. — Son entrée, sa réception. — Tableau de la ville. — Elle est abandonnée. — Congrès convoqué à Argos. — Projet pour prendre d'assaut Napoli de Romanie; il échoue. — Le congrès est transféré à Épidaure.

LAISSONS les vainqueurs irrités au milieu des ruines fumantes de Tripolizza; il est temps de revenir à l'expédition du prince Ipsilanti et aux événemens qui se passaient sur d'autres points de la confédération.

Au mois d'août, quatre pachas s'avancèrent des frontières de la Thessalie et de la Macédoine à la tête de 5,000 hommes sur Zeitouné, où l'un d'eux mourut subitement. Leur dessein était de forcer les défilés des Thermopyles, d'effectuer leur jonction avec les troupes ottomanes à Thèbes et à Athènes, et de marcher tous ensemble sur la Morée au secours de Tripolizza

et des autres places. Odysseus avait pris des postes au-dessus des défilés sur la route élevée qui conduit à Livadie, et dans un lieu appelé Fontana, près des rives de l'Asopus, sur l'emplacement de l'antique Héraclée. Les pachas envoyèrent d'abord une avant-garde de 300 chevaux pour reconnaître sa position ; mais elle tomba dans une embuscade, et fut taillée en pièces. Le lendemain, Odysseus fut attaqué à la fois par toute l'armée turque ; et l'on vit dans cette circonstance le peu de confiance qu'on doit placer dans des bandes irrégulières, et à combien peu tient le succès ou la défaite. Au premier choc les Chrétiens lâchèrent pied, et se seraient bientôt entièrement dispersés, sans un valeureux chef nommé Gouraz, qui fit halte avec 10 de ses compagnons, et les rappela au combat, en criant à haute voix, comme les guerriers du temps des patriarches : *Au pillage, Grecs!* Encouragés par ces cris et par son exemple, ils retournèrent à la charge, et, après un combat acharné, les Infidèles furent mis dans une déroute complète. Les vainqueurs assurèrent avoir couché 1,200 morts sur le champ de bataille ; les Ottomans n'avouent qu'une perte de 500 hommes. Un des pachas fut tué ; des étendards, plusieurs pièces de canon, beaucoup de chevaux et quantité de bagages tom-

bèrent entre les mains des Grecs. Cette victoire, remportée le 31 août, était de la plus grande importance pour la cause des patriotes. Cette bataille perdue aurait pu avoir les plus graves conséquences. Mais deux mois environ après, les positions des armées étaient fort différentes en Grèce. A Zeitouné, en face d'Odysseus, étaient les débris de l'armée battue le 31; derrière lui, à Thèbes, était une division turque de 3,000 hommes, et le corps d'Omer Vrione, à Athènes: ces deux derniers avaient de continuelles affaires d'avant-postes à Dolreni et Dorbeni, avec les Grecs qui défendaient l'isthme de Corinthe. Deux mille paysans béotiens occupaient le sommet des montagnes autour de Thèbes, tandis que 1,500 Athéniens occupaient en armes l'île de Salamine, et que d'autres bandes se formaient en partisans dans les montagnes de l'Attique.

Vers la fin d'août, une insurrection se manifesta dans l'Eubée; l'évêque de Caryste était à la tête; il entreprit de couper la communication entre Athènes et Negrepont, et d'enlever un détachement turc qui accompagnait un convoi important parti de la dernière de ces villes pour se rendre dans l'autre. Mais sa troupe prit la fuite au premier coup de fusil, et il fut forcé de se réfugier à Hydra.



Ce fut le 14 août que la grande flotte ottomane appareilla des Dardanelles, sous le commandement de Kara Ali, capitain-bey, le même que plus tard les Ipsariotes firent sauter à Scio. Cette flotte était de trente voiles, dont quatre vaisseaux de ligne et un à trois ponts. Après une tentative inutile sur l'île de Samos, l'amiral turc gouverna au sud, poursuivi par 109 bâtimens grecs. Les insulaires, dont les plus grands vaisseaux ne portaient pas plus de trente canons, ne voulaient cependant pas engager une bataille en pleine mer, mais cherchaient le moment favorable pour séparer la flotte ennemie, ou l'attaquer avec des brûlots. Les Turcs, instruits par l'expérience, évitaient de se compromettre avec des machines destructives, en se tenant toujours sous voiles et rassemblés en corps. Ils avaient alors à bord une assez grande quantité de matelots européens, surtout de Maltais et de Génois. Ces hommes, qui sont en grand nombre à Constantinople, et y vivent généralement dans l'oisiveté, avaient pris du service, attirés plutôt par l'appât du gain que par aucun intérêt dans la querelle, au fond de laquelle ils étaient parfaitement indifférens. Les matelots grecs, obéissant à cette impatience qui a souvent nui à leur cause, obligèrent leurs chefs à rentrer au port; de sorte

que tous leurs exploits durant cette croisière se bornèrent à brûler quelques transports sur la côte d'Anatolie. Un seul bon voilier, commandé par le frère de l'amiral hydriote Tombasie, resta pour observer les mouvemens de l'ennemi : mais il rentra à Hydra le 3 septembre, apportant la nouvelle que le capitanebey, renforcé par les escadres égyptienne et algérienne, avait dépassé l'île de Cos, se rendant à Candie. C'était une erreur : Kara Ali cinglait directement sur le Péloponèse, et ravitaillait les places de Coron et de Modon. Son apparition sur les côtes méridionales de la Morée causa une consternation générale. Quelques uns de ses vaisseaux légers s'étant approchés de Calamata, le commandant et la garnison se préparaient à fuir dans les montagnes; mais le brave Balisto les encouragea par son exemple à tenir ferme; il rangea sa petite troupe en bataille sur le rivage, abrité derrière quelques monticules de sable, et fit sonner la charge par ses tambours et ses trompettes, en même temps qu'un corps de 1,000 Mainotes, placés derrière les rochers, faisaient un feu roulant de mousqueterie. Les Turcs, effrayés de ces démonstrations de résistance, prirent la fuite sans oser débarquer. Pendant qu'il faisait ses dispositions, Balisto apprit que le peuple de Calamata était tout

près d'égorger les prisonniers musulmans renfermés dans la ville; il y vola aussitôt à la tête de quelques soldats, et arriva à temps pour empêcher cet acte de cruauté. Il ne retourna à son poste sur le rivage que lorsque le calme eut été rétabli. La perte de cet excellent officier, qui est mort glorieusement sur le champ de bataille en Crète, en 1822, fut un grand malheur pour la cause des Grecs. Né dans cette île de parens français, y ayant fait la guerre sous Napoléon, il parlait facilement la langue moderne, exerçait une grande influence sur le peuple, et aurait pu rendre les plus grands services. <sup>1</sup>

De Modon, le capitain-pacha se rendit à Patras. Trois mille Achéens et Ioniens bloquaient la place du côté de la terre, pendant que quelques vaisseaux légers empêchaient les secours d'entrer par mer. Dès que ces bâtimens aperçurent la flotte ottomane, ils prirent le large, et s'enfuirent, les uns à Galaxidi, les autres dans les hauts fonds de Missolunghi, où ils furent brûlés par les chaloupes turques. Kara Ali étant arrivé dans la rade, tira une bordée de toute son artillerie sur le camp des Grecs, et en même temps la garnison

<sup>1</sup> M. Gordon, qui, comme chef d'état-major, l'employa fréquemment, parle dans les termes les plus honorables de Balisto comme soldat et comme patriote.

fit une sortie. Un seul poste de 200 hommes fit quelque résistance; le reste des assiégeans se dispersa dans les montagnes, abandonnant aux Turcs le peu de canons qu'ils possédaient. Ce fut cet événement qui obligea Ipsilanti à quitter le siège de Tripolizza pour rétablir le blocus et obvier aux fâcheuses conséquences d'une telle défaite. Nous allons en parler plus en détail. Les troupes destinées à l'accompagner dans cette expédition, et montant à 700 hommes, se mirent en marche sur deux colonnes. L'une de 500 hommes de la milice de Cariténa, partit du camp le 24 septembre, sous les ordres des deux fils et d'un neveu de Colocotroni. Le prince lui-même, accompagné de M. Gordon et de son état-major, se mit à la tête de l'autre colonne, formée du bataillon de Balisto, qui arrivait de Calamata, et qui n'était que de 200 hommes, officiers et soldats. Quelques canoniers, avec une pièce de 4 en bronze, se mirent en route le lendemain. Le 28., les deux troupes firent jonction à Calavrita. Cette ville de quatre cents maisons est l'ancienne Cynéthuse, située au milieu des montagnes, dans un beau vallon, au milieu duquel se réunissent les routes de Patras, Corinthe et Tripolizza. Sa position avantageuse engagea le prince à suspendre sa marche sur Patras, et il envoya un aide-de-camp de ce côté

pour lui rapporter des nouvelles des mouvemens qu'aurait faits l'ennemi. Mais sa présence n'était plus nécessaire devant cette forteresse. Les Turcs n'avaient pas essayé de poursuivre leur victoire, et les Grecs commençaient à revenir de leur terreur panique; 700 hommes s'étaient ralliés dans les montagnes, et bientôt leur nombre s'était plus que doublé. Mais, dans la nuit du 29, arriva un courrier, hors d'haleine, annonçant la nouvelle que les Turcs avaient débarqué à Vostizza, à quelques lieues de Calavrita, qu'ils avaient brûlé la ville, et qu'ils s'avançaient dans le pays. Ipsilanti fait aussitôt les dispositions les plus judicieuses, et, le 30, au point du jour, marche à la rencontre de l'ennemi. Sa petite armée, renforcée de quelque milice de Calavrita, et montant alors à un millier d'hommes avec une pièce de campagne, était animée du meilleur esprit, et très bien disposée pour le combat. Mais un second courrier rencontra le prince sur la route, et lui annonça que l'ennemi s'était rembarqué, après avoir exercé de nouveaux ravages, et emmené de nombreux troupeaux de moutons, qu'il avait trouvés près de Vostizza. En approchant de la côte, Ipsilanti campa de nuit sur une montagne élevée entre la plaine et la mer, avec toutes les précautions usitées pour se mettre à l'abri d'une

surprise ; car l'escadre ottomane , composée d'une frégate et de trente bricks , était à l'ancre près du rivage , et on savait qu'elle portait 1,500 Albanais , qui passaient pour de bonnes troupes , et qu'avait envoyés le pacha d'Égypte. Le 1<sup>er</sup> octobre , le jour fut pluvieux et orageux ; mais vers midi le brouillard s'étant dissipé , on vit les vaisseaux turcs lever l'ancre et faire route vers le nord-est. Il n'y avait plus de doute que leur premier dessein n'eût été d'attaquer Galaxidi. Mais on conçut de grandes inquiétudes sur le résultat ultérieur de leurs opérations. Le vent soufflait constamment nord-ouest , et en peu d'heures aurait pu les porter à la tête du golfe de Corinthe. Il était presque certain que s'ils y débarquaient , les 1,500 hommes qui bloquaient l'Acropolis fuiraient dans les montagnes , et que , de cette manière , les troupes chargées de la défense de l'isthme seraient exposées à une double attaque , en front et par derrière , ou que la division turque à Thèbes pourrait dans une forte marche arriver au port de Livadostro , et de là , être transportée par leur flotte immédiatement dans la Morée , en évitant ainsi les défilés. Cependant Omer Vrione eût été prêt à marcher par Éleusis : il faut , en effet , que les Turcs aient été bien ignorans pour ne pas sentir les avantages d'un

pareil plan , ou bien timides pour n'en pas tenter l'exécution. Mais le prince, pensant avec raison qu'il ne devait pas compter sur les fautes ou sur l'ignorance de son ennemi, résolut de marcher en toute diligence sur Corinthe.

La petite ville commerçante de Galaxidi est située dans la baie de Cyrtha et près de son entrée. La principale richesse de ses industriels habitans consiste dans un certain nombre de petits vaisseaux marchands. Bien sûrs que leur vigilance dans le blocus de Lépante avait excité particulièrement contre eux l'animosité des barbares, ils avaient fait en conséquence des préparatifs pour se défendre, en construisant une batterie sur un îlot à l'entrée du port, et avaient embossé leur petite flottille en ligne devant la ville. Les femmes et les enfans ayant été envoyés à Salone, il n'y restait que les combattans. Le soir du 1<sup>er</sup> octobre, l'escadre ottomane prit position et somma les Galaxidiotes de se rendre. Mais, sans égard à la grande disproportion de leurs forces, ceux-ci ne répondirent qu'en faisant feu sur la chaloupe parlementaire. Les Turcs alors commencèrent l'attaque, et battirent la place pendant deux heures : la nuit fit suspendre le combat. Il fut repris le lendemain au point du jour, et continua encore pendant trois heures. Ipsilanti et son état-major étaient sur une hau-

teur du côté opposé du golfe, attendant avec anxiété le résultat du combat. Une langue de terre leur masquait la ville et la flotte; mais la canonnade était terrible, étant entretenue par des pièces de gros calibre; enfin elle cessa tout d'un coup, et un nuage de flamme et de fumée s'élevant au ciel, annonça le destin fatal de Galaxidi. Après avoir opposé la plus vigoureuse résistance à l'énorme supériorité que l'ennemi possédait dans le nombre et le calibre de son artillerie, les braves habitans, ayant détruit leurs vaisseaux et leurs batteries, s'étaient retirés dans les montagnes de Salone. Les Turcs hésitaient à débarquer; mais les Algériens, animés par l'espoir du pillage, se jetèrent dans les chaloupes et abordèrent.

La ville fut en effet pillée et incendiée; ses ruines en feu continuèrent pendant deux ou trois nuits de répandre sur les eaux du golfe de Lépante une triste et lugubre clarté.

La division d'Ipsilanti fut dans cette occasion témoin d'un trait d'héroïsme digne d'être rapporté. On avait au quartier-général du prince le plus vif désir d'ouvrir correspondance avec les chefs des districts opposés de la Romélie; mais on ne pouvait trouver de barque; aussitôt deux soldats du bataillon de Balisto, qui avaient été matelots, s'offrirent courageusement pour tra-



verser le golfe sur un radeau, s'exposant ainsi au double danger de la mer et des vaisseaux ennemis. On leur offrit une récompense; ils la refusèrent, en disant qu'ils n'en méritaient aucune, qu'ils avaient résolu d'accomplir leur dessein, non dans l'espoir du gain, mais pour le bien de la patrie. On prépara donc une lettre, et ils étaient sur le point de partir, lorsque le vent devint si violent et la mer si dangereuse, qu'on ne voulut point permettre à ces généreux soldats de tenter l'exécution de leur projet.

Après avoir assisté à la destruction de Galaxidi, Ipsilanti se dirigea à marches forcées sur l'isthme; le 2 il coucha à Aktata, et la nuit suivante à Hylocastro. Le vent ayant tourné à l'est, la flotte turque descendit de nouveau le golfe à force de voiles dans la direction de Patras. Toute crainte étant ainsi éloignée pour le moment, le prince continua sa route sur Basilicon, y arriva le 4, et y resta quelques jours, au milieu des ruines de l'ancienne Sicyone. Ce fut là qu'il reçut la nouvelle de la prise de Tripolizza. De l'ancienne Sicyone, il se dirigea sur Hexamilie et Kanchra, où il conféra avec les officiers chargés de la défense de l'isthme. En passant devant Corinthe, il envoya, par lettre, une sommation à la garnison de

l'Acropolis, où il leur annonçait ce qui s'était passé à Tripolizza, et les menaçait, en cas de refus de se rendre, de donner l'assaut et de les passer au fil de l'épée. Cette menace, adressée à une forteresse imprenable, ayant des provisions pour trois mois, ne pouvait produire un grand effet. Les Turcs ne firent point réponse le même jour; mais le lendemain ils la donnèrent à coups de canon qu'ils tirèrent sur la colonne d'Ipsilanti, lorsqu'elle était en marche sur la route de Saint-Basile, qui est commandée par l'Acropolis.

Ayant fait halte un ou deux jours à Argos, et visité les postes autour de Napoli de Romanie, Démétrius fit son entrée dans la capitale de la Morée le 15 octobre, au milieu des plus grandes démonstrations de joie, et à la tête d'un nombreux corps de troupes, qui était sorti au-devant de lui. Rien ne pourrait rendre l'état déplorable de la ville; on n'y eût pas trouvé une serrure, pas un clou; les Mainotes avaient tout emporté. Les femmes chargeaient le butin sur leur dos, et étaient accourues pour cela du haut de leurs montagnes. Ipsilanti eût voulu appliquer le plomb qui couvrait les mosquées au service public; mais il était déjà enlevé partout. Quant aux autres objets portatifs, on voyait de tous côtés les paysans

chasser devant eux leurs ânes chargés de portes et de volets de fenêtres, etc. De tout cet immense butin, rien ne fut réservé pour les besoins de l'état que l'artillerie; tout le reste ne fut que changer de maître. La plupart des chefs et des primats s'y enrichirent; le prince seul refusa sévèrement de rien détourner à son usage.

Les rues étaient encombrées de cadavres; les maisons étaient pleines des morts des deux partis, pendant que les montagnards et les pâtres, accoutumés à faire leurs demeures dans les bois et les rochers, bivouaquaient au milieu de tous les débris du luxe oriental. Le feu prenait dans la ville toutes les nuits, et le prince lui-même, peu de jours après son arrivée, fut chassé de sa demeure par l'incendie. La seule affaire des Grecs, et qui attirât leur attention, était le partage des dépouilles. On n'entendait que plaintes de tous côtés; les uns voulant cacher leurs prises, les autres murmurant à haute voix de ce qu'on détournait les plus riches parties du butin. Le premier soin d'Ipsilanti fut de mettre un terme à la confusion. Il parvint en effet à rétablir un peu l'ordre; mais ce fut principalement par la dissolution de l'armée, qui se fondit et se dispersa peu à peu, emportant dans les coins les plus reculés du Péloponèse

des haines et des ressentimens, dont le germe était né au sein de Tripolizza. Il ne resta dans cette ville que les troupes régulières; consistant en un bataillon d'infanterie et une compagnie d'artillerie, avec la suite de quelques capitaines; force à peine suffisante pour la garde des prisonniers turcs. Les Grecs avaient toujours désigné la réduction de cette place comme l'époque où cesseraient le désordre et l'anarchie, pour faire place à un système de gouvernement régulièrement organisé. Maintenant qu'elle était tombée en leur pouvoir, les difficultés paraissaient augmenter pour l'exécution si désirable de ce projet. Les dissensions entre les chefs semblaient s'être accrues par ce grand succès. Ipsilanti s'apercevant que les plans d'amélioration étaient repoussés avec presque autant d'obstination qu'auparavant, et que son influence déclinait de jour en jour, résolut de soumettre tous les points en discussion à un congrès national, qu'il convoqua à Tripolizza. Mais une maladie contagieuse, transmise probablement par les Turcs, et aggravée encore par le nombre de cadavres en putréfaction, s'y manifesta tout à coup dans les premiers jours de novembre, et se répandit avec une telle rapidité, qu'on jugea nécessaire d'abandonner entièrement la ville pour quelque temps. L'assemblée fut donc in-

diquée à Argos, où le prince se rendit pour attendre les délibérations.

Dans ces circonstances arrivèrent des députés de plusieurs parties de la Grèce, pour demander des secours au gouvernement du Péloponèse, et rendre compte des événemens arrivés dans leurs départemens respectifs.

Les nouvelles de Macédoine excitèrent vivement l'attention; le résultat de la campagne n'y avait pas éteint tout espoir. Il a déjà été question de l'insurrection de Salonique, et de la retraite des Grecs dans la péninsule de Cassandra, où ils avaient élevé un retranchement et coupé l'isthme par un fossé. Les promontoires adjacens de Torone et du mont Athos s'étaient mis également en révolte ouverte, et chacun de ces points renfermait plusieurs milliers d'hommes armés. On sait que les rochers boisés et romantiques de l'Athos sont hérissés de monastères qui jouissent de certains privilèges enregistrés; l'un d'eux est l'exemption de la présence des troupes turques. Un seul aga, résidant à Karès, régit les affaires civiles de concert avec le conseil monastique. Les couvens, d'un accès très-difficile, sont fortifiés et même garnis d'artillerie pour résister aux attaques des pirates. Peu de temps avant son funeste martyre, le patriarche avait député à la montagne sainte

un savant et estimable médecin albanais, avec la mission d'engager les religieux à demeurer tranquilles et à ne point prendre part aux troubles naissans. Mais cet émissaire, à son arrivée, trouva les moines en rébellion ouverte contre les violentes mesures des Turcs. Le pacha de Salonique avait commencé par les sommer de rendre leurs armes et de recevoir garnison, et presque sans attendre la réponse, avait fait saisir et mettre à mort publiquement un grand nombre de leurs serviteurs qui cultivaient leurs possessions dans la contrée. Ainsi poussés à bout, les moines avaient pris une résolution décisive; ils avaient refusé d'obtempérer aux ordres du pacha, emprisonné leur gouverneur, qu'ils traitaient cependant avec beaucoup d'égards, et enfin coopéré de concert avec les armées de Potidée et de Torone.

Pendant l'été et l'automne, les Turcs de Macédoine envoyèrent deux expéditions contre les retranchemens de Cassandra, et deux fois elles furent repoussées. A la seconde les Chrétiens, dans une sortie vigoureuse, s'emparèrent de neuf pièces d'artillerie de gros calibre; ils étaient cependant réduits à une grande détresse par la disette de grains et de munitions, malgré quelques secours que leur avaient apportés les Hydriotes, et ils demandaient de l'assistance aux

Péloponésiens. Mais bien malheureusement, lorsqu'on agitait cette affaire, le nouveau pacha de Salonique, à la tête d'une armée très supérieure, fit une nouvelle attaque, et réussit complètement. Cassandra fut pris d'assaut le 12 novembre, et toute la garnison passée au fil de l'épée, comme à l'ordinaire. Peu après le mont Athos capitula.

Une députation arriva de l'Olympe à Tripolizza vers la mi-octobre, annonçant que 7,000 Macédoniens étaient prêts à se soulever dans les parties méridionales de cette province, et demandaient du canon, de la poudre et des officiers. On leur envoya deux mortiers de six pouces ; mais à peine étaient-ils débarqués à Ekatarina, qu'ils furent enlevés par un parti de Turcs. Cependant l'insurrection projetée fut mise à exécution, et se maintint avec diverses chances de succès.

Dans le Péloponèse il y eut deux points où les hostilités furent poussées avec une certaine vigueur, à Patras et à Napoli de Romanie. Le capitain-bey ayant ravitaillé les places de la côte, prit l'escadre qui était destiné contre Ali-Pacha, et qui n'avait pas encore osé sortir de Prévesa, et en augmenta sa propre flotte.

Tout enthousiasmé du succès de ses lieutenans à Galaxidi, il se prépara à retourner aux

Dardanelles aussitôt après la destruction de cette ville. En passant devant l'île de Zante avec près de quatre-vingts voiles, il avait la plus belle occasion qui pût jamais lui être offerte, de détruire trente-deux vaisseaux grecs attérés sous la pointe de Chiarenza; mais ce vaillant amiral, dont la bravoure et les talents sont le texte des éloges du journal officiel de l'Autriche, n'osa pas même le tenter. Après avoir tiré ses bordées de loin pour intimider l'ennemi, il jeta l'ancre dans la baie de Zante, et s'étant fait approvisionner par les agens qu'il y avait, il vogua tranquillement vers l'Hellespont. Après son départ les Péloponésiens recommencèrent leurs attaques contre Patras. L'armée assiégeante ayant reçu des renforts considérables de l'Arcadie et de l'Élide, fut rejointe par le prince Mavrocordato et le jeune Caradja, qui amenait quelques pièces d'artillerie et quantité de fusils de Missolonghi. Vers la fin d'octobre la ville fut prise d'assaut, et la garnison encore une fois obligée de se retirer dans la citadelle. Les Grecs déployèrent beaucoup de courage dans cette affaire, où ils éprouvèrent une perte considérable. Ils s'emparèrent des minarets, se retranchèrent dans les maisons, et entretenrent contre les remparts du château un feu continu de mousqueterie, auquel répondait la grosse artillerie des



Turcs. Malheureusement la vigilance des assaillans n'égalait pas leur courage ; il fut impossible de leur faire prendre les mesures nécessaires pour éviter une surprise, et cette faute leur coûta cher. Jussuf-Pacha s'était retiré dans le château de la Morée, qui, avec celui du côté opposé de la Romélie, défend l'entrée du golfe de Lépante et le détroit connu sous le nom de *Petites-Dardanelles*. Il sortit de cette place le 15 novembre à midi, avec seulement 400 hommes, infanterie et cavalerie, marcha sur les derrières des Grecs, et ne fut aperçu que quand il fut entré. Il commença aussitôt l'attaque ; la garnison de la citadelle sortit au même instant, et après une mêlée qui dura peu dans les rues de Patras, les Chrétiens furent mis en pleine déroute. Mavrocordato et Caradja s'échappèrent avec peine sur un bateau qui les ramena à Missolonghi : leur canon, le bagage, et un magasin contenant 1,500 fusils, devinrent la proie des Turcs. Cette affaire fit honneur aux talens militaires et à la vigueur de Jussuf-Pacha ; c'était la troisième fois qu'il faisait lever le siège de Patras, en dispersant entièrement l'armée qui l'investissait. C'est le fils du fameux Ismaël, bey de Sérès, qui, de brigand albanais, s'éleva presque à la condition de prince indépendant.

Ipsilanti, en se rendant à Argos, avait encore

un projet, outre celui de présider les délibérations du congrès ; c'était de pousser le siège de Napoli de Romanie. Le colonel Voutier, officier français qui commandait l'artillerie grecque, avait été vivement pressé à Tripolizza de faire des préparatifs ; mais malheureusement on manquait de moyens d'attaque contre une si forte place. On avait suggéré au prince un moyen de la prendre d'assaut. Le plan fut adopté, et l'on prit des mesures pour rassembler l'armée. Afin d'y parvenir plus promptement, on fit courir le bruit que Napoli était sur le point de capituler, dans la certitude que les paysans accourraient de tous côtés pour prendre part au butin ; et en effet, on dit qu'il ne passa pas moins de douze mille paysans par Argos à peu de jours de là. Des échelles furent préparées ; et dans la nuit du 15 décembre tout étant prêt, les troupes et les vaisseaux de guerre ayant pris leurs postes, on arrêta ce qui suit : Nikitas, avec 500 hommes, devait escalader les murs du côté oriental ; 150 volontaires européens, avec le corps de Balisto, devaient soutenir cette attaque ; et une compagnie du bataillon sous les ordres de M. Justin, aussi Français, fut destinée à attaquer le Palaméda, situé sur une montagne qui commande la ville, la plaine qui est auprès, et la mer. C'était en effet le seul

moyen de détourner l'attention des Turcs. Yathracos, chef du contingent de Mistra, était en réserve. Cent vaisseaux et cinquante chaloupes armées devaient coopérer à l'attaque du fort; 3,000 Hydriotes et Spezziotes s'étaient embarqués à bord des chaloupes pour prendre terre. Ce projet, trop hardi et trop compliqué pour les Grecs, et présentant peu de chances de succès, ne fut exécuté qu'en partie. Les colonnes se mirent en mouvement le 16 à une heure après minuit; celles de Balisto et de Nikitas approchèrent leurs échelles à deux verges du fossé, et restèrent là pendant près d'une heure, attendant le signal de l'attaque, sans être aperçus par les Turcs, malgré l'éclat d'un beau clair de lune; enfin les Musulmans commencèrent à donner signe de vie en sonnante leur grossière musique militaire, qui fut suivie d'une vigoureuse décharge d'artillerie et de mousqueterie. Ipsilanti commanda alors le signal; mais les Grecs, après une riposte générale qui ne servit qu'à montrer à l'ennemi les postes qu'occupaient les tireurs derrière les rochers, se dispersèrent à travers la plaine. Ni la flotte ni Colocotroni ne firent d'attaque; chacun attendait que l'autre commençât. Balisto, avec les volontaires français et allemands, et une partie de son bataillon, resta pendant un temps considérable

exposé à un feu meurtrier à cinquante pas des remparts, et fit sa retraite lentement et en bon ordre. Les Turcs, encouragés par ce mouvement, firent une sortie, repoussèrent la troupe de Justin, qui avait conservé le terrain après la fuite de la division Colocotroni, s'emparèrent des échelles, et les rapportèrent en triomphe. Le résultat de cette affaire dut convaincre les Grecs de la haute imprudence des entreprises tentées avec des troupes nouvelles et sans habitude du danger. Heureusement la perte des assaillans fut légère ; elle tomba presque exclusivement sur les auxiliaires étrangers et sur le corps de Balisto : ils eurent une trentaine d'hommes tués ou blessés.

Après cet échec, le prince Démétrius se rendit à Argos, où les députations envoyées des différens points de la confédération se réunissaient : elles logèrent toutes dans son palais jusqu'à l'arrivée du prince Mavrocordato, dont la présence diminua aussitôt la cour du prince Ipsilanti. Peu de jours s'étaient écoulés que déjà celui-ci s'aperçut qu'il avait un rival. Désespérant alors de pouvoir faire adopter ses plans, et ne voulant pas s'exposer à d'autres humiliations, il porta toute son attention aux progrès de la guerre, et partit bientôt après pour Corinthe, accompagné de Kiamel-Bey, dont l'in-

fluence pouvait, espérait-on, hâter la reddition de la place.

Argos se trouvant près de Napoli de Romanie, on résolut, après quelques arrangemens préalables, de transférer le siège des délibérations importantes du congrès à Épidaure dans le golfe d'Égine, afin d'éviter les interruptions que pourraient occasionner les événemens du siège. En conséquence, les députés s'y rendirent au commencement de décembre, précédés par le prince Mavrocordato et plusieurs autres officiers distingués.

---

---

## CHAPITRE X.

Congrès d'Épidaure, et ses députés. — Promulgation du code politique. — Adresse au peuple. — Nomination du président et des ministres. — Opérations militaires devant Corinthe. — Perfidie de Kiamel-Bey. — Panouria de Salone. — Retraite des Albanais. — Capitulation de l'Acro-Corinthe. — Le siège du gouvernement est établi à Corinthe. — État général de la confédération. — Arrivée du prince Mavrocordato. — Décrets du pouvoir exécutif. — Organisation de l'armée. — Proclamation au peuple. — Catastrophe de Scio, et réflexions fournies par cet événement. — Destruction du capitán-pacha.

LA réunion d'un congrès à Épidaure a été regardée avec raison comme une ère nouvelle dans la révolution grecque : s'il restait encore quelque arrière-pensée sur la véritable cause des désordres de toute nature antérieurs à cette époque, ils seraient bientôt levés par le nouveau caractère que va prendre la guerre, aussi bien que par le nouvel aspect des affaires générales de la confédération.

L'impatience qu'éprouvaient toutes les classes de voir se former un gouvernement se manifesta dans le vif empressement avec lequel les députés furent élus partout et envoyés à Argos.

Outre le prince Mavrocordato et les chefs militaires, le nombre des représentans arrivés à Épidaure vers le milieu de décembre, dépassait

celui de soixante; c'étaient des ecclésiastiques, des propriétaires fonciers, des négocians, des jurisconsultes qui, pour la plupart, avaient reçu l'éducation libérale de l'Europe occidentale.

Le premier acte du congrès ainsi réuni pour rétablir les institutions abolies, avec la conquête des Romains, vingt-deux siècles auparavant, fut de nommer une commission composée des membres les plus éclairés, pour rédiger un code politique. Le reste des membres s'occupa d'approfondir l'état de la nation, d'assurer ses ressources et d'aviser aux meilleures dispositions possibles pour commencer la seconde campagne avec succès.

La déclaration de l'indépendance fut émise au 1<sup>er</sup> janvier; et quoiqu'un projet de constitution ait été présenté à la même époque, cependant il ne put être promulgué que le 27, par le retard qu'entraînèrent l'examen et la discussion de plusieurs articles. Ce projet, sanctionné comme loi fondamentale, fut solennellement proclamé au milieu des vives acclamations des députés, des soldats et du peuple. Les imperfections inévitables d'un travail fait ainsi à la hâte n'ont pas diminué l'admiration qui naît de sa modération et de sa vigueur, et les rédacteurs de ce code se sont fait honneur en évitant plu-

sieurs des erreurs que les publicistes de l'Europe ont relevées dans la constitution espagnole de 1812. Pénétrés des difficultés de leur entreprise, et convaincus qu'un système parfait de législation ne pouvait être que l'ouvrage du temps et de la persévérance, ils laissèrent sagement la constitution de leur pays ouverte à toutes les améliorations et à tous les amendemens que le génie du peuple et l'expérience de l'avenir prouveraient être nécessaires; toutes les objections qu'on peut faire contre la forme du gouvernement tombent devant cette réflexion, que cette forme elle-même n'a que le nom de provisoire; la promulgation du code politique fut accompagnée d'une adresse au peuple grec, où sont déduits tous les justes motifs qui firent secouer le joug des Turcs, et qui contient une réponse triomphante à ceux qui ont confondu la cause des Grecs avec celle des autres pays en révolution.

Après avoir fixé les droits civils et politiques de la nation, le premier soin du congrès fut de choisir cinq membres pour leur confier le pouvoir exécutif. Le prince Mavrocordato, dont les talens et les grandes connaissances avaient été éminemment utiles à la commission de constitution, fut nommé président de ce conseil. Ipsilanti fut également chargé de présider



les délibérations de l'assemblée législative; mais, se croyant digne de plus hautes fonctions, ce prince refusa. On nomma des ministres pour donner plus d'activité aux mesures qu'arrêterait le nouveau gouvernement, et surveiller toutes les opérations relatives à la guerre, aux finances, à l'instruction publique, à l'intérieur, à la police : une commission de trois membres, appartenant aux îles d'Hydra, de Spezzia et d'Ipsara, fut chargée des affaires de la marine.

Pendant que le congrès national poursuivait ses importants travaux à Épidaure, la prise de Corinthe devint l'objet des soins et des veilles du pouvoir exécutif. Une forte armée fut en conséquence rassemblée devant la place; mais telle est la force de cette position, qu'on dut mettre en œuvre toute espèce de moyen pour amener sa garnison à capituler, quoiqu'elle ne fût pas composée de plus de 600 hommes. C'était pour atteindre à ce but important qu'on avait amené Kiamel-Bey de Tripolizza. Les grandes richesses, et par conséquent les grands moyens d'intrigues que possédait la famille de ce Turc, l'avaient maintenue en possession du gouvernement de Corinthe et des districts environnans depuis près d'un siècle. Tel était leur crédit à Constantinople, qu'à la mort de chaque gouverneur, l'héritier se regardait comme appelé

à ce gouvernement par droit de succession. A peine y avait-il un coin de la Morée où le peuple grec n'eût éprouvé leurs extorsions et leur tyrannie. L'insurrection ayant pris naissance pendant qu'il était absent, Kiamel-Bey se réfugia à Tripolizza ; sa famille demeurait à Corinthe. Dans le vif désir de les sauver, la capitale ne fut pas plutôt prise que Kiamel-Bey affecta de devenir un chaud partisan de la cause des Grecs, but à leurs succès à la table d'Ipsilanti, et promit même d'amener la garnison de Corinthe à capitulation, si on lui permettait seulement d'approcher des murs. Lorsque cette grâce lui eut été accordée, le rusé Musulman, qui avait été secrètement informé des préparatifs de Chourschid-Pacha en Albanie, tâcha, sous divers prétextes, d'éluder les promesses qu'il avait faites à Tripolizza ; mais, menacé de près par Colocotroni et les autres chefs, il fut forcé par eux d'écrire à sa mère et à sa femme une lettre, où il leur ordonnait d'ouvrir des négociations avec les Grecs. Il avait préalablement trouvé le moyen de les informer de tout ce qui se passait, et détruit ainsi l'effet que ses lettres ostensibles auraient pu produire.

L'arrivée de Panouria, de Salone, chef très connu dans ces parages, donna une tournure nouvelle et favorable aux opérations devant

Corinthe, Originairement paysan du mont Parnasse, il avait dès sa jeunesse été obligé de prendre les armes pour se venger de la cruauté d'un aga turc, et depuis le commencement de l'insurrection il s'était toujours fort distingué à la tête de quelques braves Armatoliens. Pannouria reprocha aux chefs et aux soldats leur oisiveté, et proposa plusieurs moyens de s'emparer de l'Acro-Corinthe; mais, ayant trouvé peu de dispositions à le seconder, il se décida à traiter avec les Albanais, qui formaient une partie de la garnison : ce projet réussit si bien, qu'un traité fut conclu par lequel ceux-ci consentirent à se retirer, sous la condition qu'on les laissât rentrer dans leur pays avec leurs armes et une gratification en argent. Ces termes étant convenus, ils descendirent de la citadelle au nombre de 200 hommes; et, ayant été escortés jusqu'au rivage, ils s'embarquèrent dans des chaloupes qui les déposèrent au bord opposé du golfe.

La retraite des Albanais ayant encore reculé l'espoir qu'avaient les Turcs de tenir dans la place, ils déclarèrent eux-mêmes qu'ils étaient prêts à capituler; mais les choses ayant pris une autre tournure, c'était à eux d'en passer alors par les conditions que leur offriraient les assiégeans. On convint que la garnison déposerait

les armes, et serait transportée sur les côtes de l'Asie-Mineure par des bâtimens que fournirait le gouvernement grec. La première partie de ces conditions fut exécutée le 26, et on fit des préparatifs pour accomplir la seconde, qui le fut en effet, mais un peu plus tard. Pendant le délai qui précéda l'arrivée des transports, les paysans, qui avaient été si longtemps victimes des cruautés de Kiamel-Bey, se précipitèrent dans la citadelle, et assouvirent leurs vengeances dans le sang d'un grand nombre de Turcs <sup>1</sup>. La conduite d'Ipsilanti en cette

<sup>1</sup> L'anecdote suivante est extraite d'un Mémoire sur la guerre des Grecs par le colonel Voutier, que nous avons déjà nommé dans le chapitre précédent : « Me promenant  
« dans la campagne auprès de Corinthe, quelques jours  
« après la prise de cette ville, un vieillard, gardant un  
« troupeau de mouton, me demanda quand Bekir-Aga sortirait de la forteresse. — Pourquoi cela ? lui répliquai-je,  
« en pénétrant ses funestes motifs. — Pour l'attendre, me  
« dit-il, à un certain endroit qu'il me nomma. Ah ! mon  
« ami, ajouta le vieux Grec, que vous êtes heureux de ne  
« pas connaître les Turcs ! Il faudrait purger la terre de ce  
« maudit fléau ; il offense Dieu et la nature. Ce Bekir-Aga  
« demanda un jour à mon fils un peu de lait pour se rafraî-  
« chir ; mais ce n'était pas pour étancher sa soif qu'il lui  
« faisait cette demande, c'était dans une tout autre inten-  
« tion. Malheureusement, mon fils était beau ; il résista à  
« l'Infidèle, qui tira sa dague et mit les vêtemens de mon fils  
« en pièces. Furieux de ce traitement, mon fils prit une

occasion, comme dans les précédentes, fut signalée par la plus louable humanité; et, quoique sa présence ne pût tout-à-fait prévenir l'effervescence des ressentimens du peuple, elle contribua à rétablir promptement la tranquillité. <sup>1</sup>

« pierre et la lança sur l'aga, qui le tua sur la place. Toute  
« cette scène se passa sous mes yeux et au milieu de ce  
« troupeau. Après avoir fini son histoire, le vieux père  
« gratta la terre avec sa houlette; et, me regardant fixe-  
« ment, il s'écria : « Ici sont ses ossemens. »

<sup>1</sup> Au moment où la garnison turque s'embarquait dans le golfe d'Égine, un transport anglais arrivait à Vostizza, sous la protection d'un brick de guerre. Ces vaisseaux venaient de Corfou, pour ramener la femme et le harem de Chourschid-Pacha, qu'il avait laissés à Tripolizza quand il reçut l'ordre de marcher en Albanie. Ces femmes avaient été traitées avec les plus grands égards lors de l'assaut. Les négociations pour leur rançon furent suivies sous les auspices du dernier lord, gouverneur des îles Ioniennes; et, quoi que l'on dise des sommes immenses offertes par Chourschid, elles furent rendues, moyennant 60,000 dollars d'Espagne. Les Moriens, n'ignorant pas que toute la fortune de leur ancien tyran n'était que le fruit des rapines exercées sur eux, il était assez naturel que leurs prétentions fussent élevées. On dit que Georgaki, second fils de Pétros, prince de Maina, très beau jeune homme, devint amoureux de la femme légitime de Chourschid, Géorgienne d'une rare beauté, et qu'elle le payait de retour. Une personne qui fut témoin de ce départ, auquel Georgaki était chargé de présider, en parle comme d'une scène fort attendrissante et même tout-à-fait romanesque.

Les trésors que l'on supposait à Kiamel-Bey décidèrent la mesure que l'on prit envers lui, bien plus que sa tyrannie antérieure et que sa récente fourberie. Il fut jeté en prison; mais, malgré tous les moyens que les Grecs mirent en usage pour lui faire avouer où étaient cachées ses richesses, ils n'en purent jamais rien obtenir qu'un silence obstiné.

Corinthe a participé à tout ce que l'histoire grecque nous a transmis de grand et de glorieux. Elle commande à la fois les golfes d'Égine et de Lépante; et, comme position militaire, il n'en existe point d'aussi forte dans toute la Morée. Aussi le pouvoir exécutif saisit-il l'occasion favorable de la prise de cette ville pour y transférer le siège du gouvernement. Il s'y établit le 27 février, et l'on peut dire avec exactitude qu'en arrivant à Corinthe, ceux que les législateurs d'Épidaure avaient chargés de veiller sur les destinées de la Grèce n'avaient pour toute assistance et pour tout soutien que la justice de sa cause et la constance des peuples. Sans ressource dans le pays, anathématisés par la sainte-alliance, réunie à Laybach, et froissés par la politique bâtarde du dernier ministère anglais, ils n'avaient devant les yeux pour l'avenir que les persécutions des puissances chrétiennes. D'un autre côté, l'ennemi faisait des prépa-

ratifs capables d'effrayer des courages ordinaires. La prise de Janina et la mort d'Ali-Pacha avaient mis à la disposition de Chourschid, une force armée très considérable et tous les trésors du tyran de l'Épire : une armée s'était réunie à Larisse pour envahir le Péloponèse, tandis qu'une flotte formidable se disposait à quitter les Dardanelles. A tous ces motifs de découragement, faut-il ajouter que la jalousie ajoutait encore ses fureurs parmi les primats, et que beaucoup de ceux à qui l'on avait confié l'autorité locale ou des fonctions importantes étaient loin d'être convaincus que l'union et l'obéissance au nouveau gouvernement fussent de nécessité absolue pour le salut de la nation ?

Ipsilanti, à peine rétabli d'un typhus dont il avait été violemment atteint après la prise de Corinthe, ne cacha cependant pas son mécontentement de la nomination de Mavrocordato à la présidence, qu'il pensait lui être due à lui-même. Au lieu d'accepter la place de président de l'assemblée législative, il avait préféré partir avec Nikitas et un corps de troupes destiné à surveiller les mouvemens de l'ennemi à Zeitouné. Il s'était démis préalablement de la dignité de généralissime qu'il avait acceptée à son arrivée en Grèce.

Aussitôt que le président fut revenu d'Hydra,

où il avait été presser le départ de quelques divisions de la flotte pour observer les Dardanelles et le golfe de Lépante, un ordre, une activité qu'on n'avait point encore connus commencèrent à régner dans les affaires de la confédération. On peut facilement prendre une idée de l'esprit qui présidait au nouveau gouvernement dans les décrets qui suivirent la translation à Corinthe. C'est au moment que la Porte méditait de nouveaux projets de vengeance et préparait une attaque par terre et par mer, qu'un décret abolissait l'esclavage, aussi-bien que la vente des prisonniers turcs qui tomberaient désormais entre les mains des Grecs; des peines sévères furent prononcées contre les contrevenans, en même temps qu'on donnait des ordres pour que ces prisonniers fussent traités comme chez les nations les plus civilisées. Un autre édit régularisa les rétributions du service militaire et les indemnités à accorder aux veuves et aux orphelins de ceux qui perdraient la vie sur le champ de bataille. Un troisième établit un système régulier d'administration pour les affaires de l'intérieur.

De tous côtés l'ennemi menaçait avec des forces infiniment supérieures, et commandées par les chefs les plus habiles de l'empire ottoman. Il fallut donc songer plus que jamais à



organiser l'armée sur le pied européen. On avait peu de moyens, il est vrai, de réaliser ce grand objet; mais il était toujours important de commencer. On créa un corps qui fut destiné à être le premier régiment de ligne, et on choisit un grand nombre d'officiers parmi les volontaires qui étaient venus de l'occident de l'Europe se ranger sous l'étendard chrétien; mais comme le nombre dépassait le besoin, on en fit entrer un certain nombre dans un second corps, qui prit le nom de *Philhellènes*. L'organisation et le commandement des troupes régulières furent confiés au général Normann, officier allemand distingué, récemment arrivé de Marseille avec un grand nombre de volontaires.

On a déjà dit qu'Ipsilanti et Nikitas-étaient en expédition vers Zeitouné; un autre corps de 3,000 hommes avait été envoyé à Patras, sous Colocotroni, pour rétablir le blocus; et un autre moins nombreux partit pour Athènes, avec le colonel français Voutier, pour tâcher de faire capituler l'Acropolis. L'armée de siège de Napoli de Romanie reçut des renforts, et toutes les précautions furent prises pour assurer le blocus par mer. Modon et Coron continuèrent à être exactement investies par des armées formées des paysans de la contrée.

Le début de la seconde campagne pour

l'émancipation de la Grèce fut marqué par l'événement à la fois le plus atroce et le plus effroyable que les historiens de notre âge puissent transmettre à la postérité. Avons-nous besoin de dire qu'il s'agit de la destruction de Scio et du massacre de ses malheureux habitans? Cette île fertile et riante, où la littérature grecque moderne avait choisi son asile, également remarquable par ses richesses et son industrie, et par la politesse hospitalière de ses habitans, était depuis long-temps convoitée par les Infidèles, qui n'attendaient qu'un prétexte, quel qu'il fût, pour y mettre à exécution leurs funestes projets de dévastation et de vengeance. Tout pénibles, tout déchirans qu'en puissent être les détails, il faut les faire connaître; il faut en montrer toutes les circonstances, pour que l'observateur le moins attentif puisse se former une idée exacte de la grande question élevée entre les Grecs et leurs oppresseurs. La plus légère réflexion sur cet événement fera apprécier aussi le mérite des reproches qu'on a si fréquemment adressés aux sectateurs du Christ, placés sur la même ligne que ceux de Mahomet, dans les appels qu'ont fait les deux partis à la justice et à l'humanité.

Les peuples de Scio s'étaient toujours fait remarquer par leurs mœurs pacifiques et leur

tranquille soumission à la Porte ottomane, depuis la prise de Constantinople. Quoique les habitans d'une contrée où l'instruction avait fait de rapides progrès ne fussent pas moins intéressés à la régénération de la Grèce que tous leurs compatriotes, néanmoins plusieurs causes les avaient empêchés dans l'origine de prendre aucune part à l'insurrection. Les relations commerciales de cette île étaient plus compliquées, et surtout plus étendues que celles d'aucune autre partie de la confédération; à peine y avait-il une capitale en Europe qui n'eût quelque établissement fondé par un négociant de Scio; la plus grande partie de leurs richesses était consignée à Constantinople et à Smyrne, le commerce de ces deux villes leur appartenant presque exclusivement. Avec de si puissans moyens de satisfaire l'avarice de leurs tyrans, ils avaient obtenu que le gouvernement civil fût depuis long-temps confié à des sénateurs, dont l'administration était toute paternelle. Ses palais, ses maisons de campagne, ses jardins, ses collèges et l'état de l'instruction, tout faisait de Scio un contraste si frappant avec les autres îles de l'Archipel, que les voyageurs avaient peine à se figurer qu'elles fussent dépendantes du même empire. Est-il étonnant que le tableau d'un tel bonheur et d'une pa-

reille prospérité aient soulevé la jalousie et la haine des Infidèles ?

Les Sciotes, tout entiers à leurs spéculations commerciales ou à la culture des sciences et des lettres, n'avaient fait aucune démonstration en faveur de l'insurrection, et l'île était restée parfaitement tranquille jusqu'au commencement de mai 1821 ; mais l'apparition d'une petite escadre Ipsariote près de la côte fournit à l'aga ou gouverneur militaire l'occasion de prélude à ce système intolérable de violence qu'on avait déjà déployé à Mytilène, à Rhodes et en Chypre. Une des premières mesures fut de s'emparer de quarante sénateurs et évêques, et de les renfermer dans le château comme des otages qui répondaient de la conduite du peuple. Un corps nombreux fut appelé de la côte prochaine de l'Asie-Mineure, et, comme ailleurs, la licence et les excès de toute nature signalèrent l'arrivée de ces hordes indisciplinées. Les assassinats se multiplièrent ; les plus riches habitans étaient pillés ; toutes les provisions étaient ramassées pour le service de la garnison, pendant que de nouveaux impôts étaient levés pour la solde des troupes et du pacha qui les avait amenées. Ce ne fut cependant qu'après avoir enduré pendant une année ce traitement, qui finit par devenir tout-à-fait insupportable,

que le peuple osa faire quelques tentatives de résistance. Sans armes et sans chefs, comme étaient ces paysans, il est indubitable qu'ils eussent encore continué à souffrir tous les maux de leur situation, si deux aventuriers nommés Burnia et Logothéti, ayant dédaigné tout concert préalable avec le gouvernement provisoire, et purement guidés par des vues d'ambition, n'avaient pas préparé un plan de révolte. Ils partirent de Samos à la tête de quelques partisans, débarquèrent les 17 et 18 mars, et invitèrent le peuple à se joindre à eux. Les sénateurs, qui étaient encore libres, sentant toutes les conséquences de cette entreprise inattendue, firent tous leurs efforts pour empêcher les paysans de prendre aucune part à l'insurrection. Dans ces entre-faites, un fort détachement de cavalerie fut envoyé par le pacha pour s'opposer aux Grecs, et le 22 le nombre des otages fut doublé : on choisit ces victimes parmi les habitans les plus distingués et les plus opulens. Le pacha ayant appris que le jour suivant un autre corps venant de Samos était encore débarqué, envoya s'assurer si les paysans s'y étaient réunis ; il apprit que cette jonction n'avait pas eu lieu, et fit marcher alors une troupe nombreuse contre les insurgés.

Cette troupe s'avança à la rencontre des

Greco; mais les voyant déterminés à la résistance, elle prit sa retraite vers la ville, et, se voyant toujours poussée par eux, finit par se renfermer dans la citadelle, laissant le pays à la disposition de l'ennemi. Encouragés par le succès, Burnia et Logothéti firent un nouvel appel au peuple, et comme les choses en étaient venues au point de ne plus pouvoir reculer, quelques centaines de paysans se réunirent sous leurs drapeaux, la plupart n'ayant d'autres armes qu'un bâton.

Les sénateurs et les primats, encore libres, continuèrent à faire des représentations contre l'incartade de Burnia et de son associé; mais enfin ils virent la nécessité de se rendre aux instances de toutes les parties intéressées pour établir un gouvernement. Une junte de douze personnes fut nommée à cet effet; elle fit des réquisitions, et organisa les moyens de s'assurer les avantages qu'on avait déjà obtenus. On ne tarda pourtant pas à reconnaître qu'il n'y avait point de moyens d'armer tout ce peuple, et que l'expédition, déjà mal armée elle-même, était encore dépourvue de canons. D'un autre côté, il était évident que l'union seule et la persévérance pourraient opérer le salut général. Plusieurs plans d'organisation furent adoptés, et si la flotte grecque eût pu prévenir l'arrivée du pa-

cha, il y a tout lieu de croire que les habitans auroient été en état de prévenir la funeste catastrophe qui eut lieu le 23 avril ; une flotte de cinquante voiles, dont cinq vaisseaux de ligne, jeta l'ancre dans la baie, et commença aussitôt à bombarder la ville, pendant que plusieurs milliers d'hommes débarquaient sous la protection du feu de la citadelle. La résistance des insulaires fut inutile : abandonnés des Samiens, qui s'embarquèrent et gagnèrent au large à la vue de la flotte, ils furent bientôt écrasés ou mis en fuite. Depuis ce moment jusqu'à celui de son entière destruction, Scio, encore naguère l'admiration des étrangers, ne présente plus qu'une scène continuelle d'épouvante et d'horreur. Après avoir tout massacré, hommes, femmes, enfans, qui se trouvèrent dans la ville, les Turcs la pillèrent d'abord, puis y mirent le feu et entretenirent l'incendie jusqu'à ce qu'il ne restât plus une seule maison, excepté celles des consuls étrangers. Trois jours se passèrent dans cette désolation avant que les Infidèles se décidassent à pénétrer dans l'intérieur de l'île, et même on peut dire que la plupart de ces scènes affreuses se passèrent sur les côtes; mais ils eurent tout lieu d'y étancher leur soif du sang des Chrétiens. Un témoin oculaire, échappé comme par miracle, s'exprime ainsi dans une lettre à un de ses amis :

« Grand Dieu ! quel spectacle a offert Scio  
 « dans ces déplorables jours ; de quelque côté  
 « que se portât ma vue, je ne rencontrais que  
 « le pillage, l'incendie et la mort. Les uns  
 « saccageaient les maisons de campagne des  
 « riches négocians ; d'autres brûlaient les vil-  
 « lages ; l'air retentissait des gémissemens des  
 « hommes, des femmes, des enfans qui tom-  
 « baient çà et là sous le sabre ou le poignard  
 « des Infidèles. Les seuls exceptés de cette bou-  
 « cherie étaient les jeunes femmes et les jeunes  
 « garçons, mis en réserve pour être vendus  
 « comme esclaves. Plusieurs de ces infortunées,  
 « dont les maris avaient été massacrés, cou-  
 « raient çà et là, échevelées, et leurs vêtemens  
 « en lambeaux, pressant leurs enfans tremblans  
 « sur leur sein, et demandant la mort, comme  
 « un soulagement aux calamités bien plus af-  
 « freuses qu'elles avaient éprouvées. »

Plus de 40,000 habitans des deux sexes étaient déjà tombés sous le couteau, ou réservés pour l'esclavage, lorsque le pacha s'aperçut qu'il ne lui restait pas de temps à perdre pour faire rendre les armes, et obtenir la soumission de ceux qui s'étaient réfugiés dans les parties inaccessibles de l'île. Les Musulmans n'avaient pu y parvenir par la force ; ils eurent recours à leur expédient favori, la proclamation d'une amnistie. Afin qu'il ne restât aucun doute sur



sa sincérité, les consuls étrangers, et plus spécialement ceux d'Angleterre, de France et d'Autriche furent appelés en garantie; ils s'y prêtèrent volontiers, et invitèrent les paysans à revenir, et à rendre leurs armes. Malgré leur longue expérience de la perfidie des Turcs, ils se rendirent aux assurances positives et solennelles des consuls, et plusieurs de ces infortunés, qui auraient pu facilement se maintenir jusqu'à l'arrivée des secours du dehors, furent ainsi sacrifiés; ils abandonnaient leurs montagnes et déposaient leurs armes aux mains des Infidèles, qui les mettaient aussitôt à mort, sans s'inquiéter ni des promesses ni des garanties. On estime à 7,000 le nombre des victimes de ce nouvel et atroce attentat.

Après dix jours consacrés à ces sanglantes tragédies, on pouvait présumer que ceux qui les dirigeaient commençaient au moins à être assouvis du sang de tant de victimes innocentes; mais alors la soldatesque seule se sentit fatiguée; d'autres scènes se préparèrent à bord de la flotte et à la citadelle. Outre les femmes et les enfans embarqués pour être transportés sur les marchés de Smyrne et de Constantinople, il y avait plusieurs centaines d'hommes naturels de l'île, et parmi eux tous les jardiniers des plus riches habitans, qu'on supposait in-

struits des lieux où leurs maîtres avaient récélé leurs trésors. Il n'y en eut pas moins de 500 pendus aux vergues de plusieurs vaisseaux. Ces exécutions servirent comme de signal à la citadelle, dont le commandant fit accrocher les otages, au nombre de 76, à des gibets construits à cet effet. On n'exagère point en portant à 25,000 le nombre de ceux qui périrent dans les trois semaines qui suivirent l'arrivée du capitain-pacha; celui des femmes et des enfans réduits en esclavage fut au moins de 30,000; le destin de ceux qui échappèrent fut à peine plus heureux. Plusieurs, à la vérité, étaient parvenus à monter sur des chaloupes, ou d'autres petits bâtimens; mais il y en eut des milliers qui, privés de cette ressource, s'enfuirent au sein des montagnes, ou se cachèrent dans des caves, sans pain et sans vêtemens, long-temps encore après que tout fut terminé dans la plaine. Plusieurs familles de celles qui avaient ajouté foi à la prétendue amnistie avaient cherché un refuge dans la maison des consuls, qui se trouvèrent obligés par honneur et par humanité à les couvrir de leur protection. Des autorités irrécusables affirment néanmoins qu'on exigea de ces malheureuses victimes, à peine échappées au fer musulman, des rançons considérables avant qu'il leur fût permis de s'em-

barquer pour abandonner l'île. Beaucoup d'entre elles affirment qu'il était fort difficile d'obtenir même une sauve-garde passagère sous le pavillon des puissances chrétiennes, sans qu'au préalable on n'eût satisfait à l'avarice de certaines personnes qui ont osé spéculer sur cet épouvantable événement.

Nous saisissons l'occasion du massacre de Scio pour comparer la conduite des Grecs et celle de leurs inexorables maîtres pendant la guerre. Loin que toutes les atrocités précédentes aient été le résultat de la fureur du soldat, enfantée par la résistance, ou par de longues souffrances, elles ne furent que la simple exécution d'une rapide délibération du divan. Il y eut bien quelque provocation de la part des Sciotes; mais leur fidélité à la Porte avait toujours été jusque là à l'abri de tout soupçon. Il est constant que le nombre de ceux qui prirent part à l'échauffourée de Samos n'excédait pas 2,000 hommes, et que toute la perte des Turcs ne monta pas à 300, dans les escarmouches que se livrèrent les deux partis pendant la courte guerre qu'ils purent se faire, et qui ne fut jamais souillée par aucune cruauté gratuite de la part des Grecs. La promptitude avec laquelle les sénateurs et les évêques se livrèrent comme otages, et leurs efforts pour

empêcher que les paysans ne se réunissent à Burnia et à Logothéti, sont des preuves palpables de leur innocence. C'est cependant au milieu de toutes ces circonstances qu'une population de plus de 100,000 âmes fut vouée à une destruction générale, non, je le répète, par la fureur d'une soldatesque effrénée et poussée à bout, mais par l'ordre formel d'un souverain qui a reçu la sanction solennelle de sa légitimité aux congrès des potentats de la chrétienté, rassemblés à Laybach et à Vérone. Les preuves que ce drame terrible fut préparé à Constantinople dérivent d'une foule de circonstances évidentes. Lorsque le courrier qui annonçait le débarquement des Samiens arriva dans la capitale, on décida en plein divan que le capitán-pacha, dont les préparatifs n'étaient pas encore terminés, mettrait à la voile dans le plus bref délai, et prendrait toutes les mesures nécessaires pour s'opposer à ce que le peuple de Scio se réunît à la confédération. Tout ce qu'il y avait dans la capitale de négocians Scio-tes, les plus opulens furent arrêtés et gardés en otage. Le destin de ces infortunés ne laisse point lieu de douter que toutes les scènes de Scio n'aient reçu leur entière approbation à Constantinople, puisque aussitôt que l'on y apprit l'arrivée du capitán-pacha et les moyens

de répression, tous furent empalés vifs par ordre du sultan lui-même.

N'ignorant rien de ce qui se passait, et au moment où leurs frères en Jésus-Christ enduraient les tourmens d'une mort aussi atroce, sans doute les ambassadeurs chrétiens, entendant la voix de Dieu et le cri de la nature, s'interposaient entre les bourreaux et les victimes. Eh bien ! la postérité ne le croira pas ; mais les ambassadeurs, ou ne furent point écoutés, ou restèrent impassibles à leur poste, et cette catastrophe effroyable ne parut pas faire plus d'impression dans l'Europe chrétienne et civilisée que la mort d'un habitant des Indes ou une légère baisse dans les fonds publics <sup>1</sup>. Mais aussi,

<sup>1</sup> Lorsque M. William Smith, membre du parlement pour Norwich, interpela le lord Londonderry dans la Chambre des communes relativement au massacre des otages de Scio, celui-ci répondit simplement : « Qu'il était arrivé « un grand malheur, mais que c'était une suite des barbaries commises journellement dans les deux partis. » Les observations de S. J. Mackintosh, dans cette occasion, sont dignes d'être conservées à l'histoire pour mémoires. Il demanda si on avait reçu des dépêches de l'ambassadeur anglais près la Porte, qui pussent affirmer que plusieurs des personnes mises à mort par les tyrans de Constantinople, n'eussent pas été sous la protection particulière du ministre britannique lord Strangford, et si ces personnes ne s'étaient pas remises aux mains des Turcs sous la ga-

lorsque la postérité comparera l'indifférence qui a accueilli les scènes horribles de Scio avec la tartuferie politique qui a tant reproché les excès de Tripolizza, pour affaiblir l'intérêt en faveur de la cause chrétienne, elle prendra une bien triste idée du système social et politique qui régnait en Europe au dix-neuvième siècle.

De tous les torts qu'on peut reprocher aux amiraux grecs, le retard qu'ils mirent à secourir Scio est le mieux fondé, comme le plus déplorable. Cette faute est doublement répréhensible, en ce que l'apparition de l'escadre eût paralysé les opérations du capitain-pacha et encouragé la résistance des habitans. Si la flotte fût arrivée même après le commencement des massacres, il y a toute raison de croire qu'un petit nombre de brûlots bien dirigés auraient produit tout leur effet sur les vaisseaux turcs,

rantie personnelle de cet homme d'état. Il demanda si les récentes dépêches n'annonçaient pas que les marchés de Smyrne et de Constantinople regorgeassent de jeunes femmes grecques et d'enfans, exposés à tous les caprices voluptueux et brutaux des Mahométans; enfin, si les ministres pouvaient donner à la nation quelque explication sur ces nouveaux marchés établis dans l'Orient, pour la vente des femmes chrétiennes les plus remarquables par leurs grâces et leur beauté, au compte d'un gouvernement qui s'y sentait encouragé par la protection ou la tolérance de ceux des pays les plus éclairés et les plus libres.

dont les équipages étaient en partie débarqués pour prendre part aux crimes de cette expédition. Quelle que fût la cause du retardement, la flotte grecque n'arriva que dans les derniers jours de mai, lorsque tout était consommé. Tombasi, l'amiral hydriote, eut cependant encore la satisfaction, à son arrivée, de sauver un grand nombre d'habitans des deux sexes qui étaient parvenus à s'échapper dans les montagnes. <sup>1</sup>

<sup>1</sup> La scène qui se présenta aux marins grecs, à leur débarquement sur les côtes méridionales de l'île, ne saurait être décrite ni racontée. La terre, dans l'étendue de plusieurs milles, était jonchée de cadavres d'hommes, de femmes, d'enfans, dont plusieurs conservaient encore leur chaleur et baignaient dans leur sang. On recueillit à bord la plupart de ceux qui étaient seulement blessés, et qui semblaient plutôt des spectres que des êtres humains. M. Hastings, jeune anglais d'une bonne famille, embarqué sur le vaisseau de Tombasi, fut témoin de ces horreurs, et frissonnait encore en voulant me les décrire à Tripolizza. Un malheureux fugitif lui apprit qu'il était un des deux mille qui s'étaient réfugiés dans une caverné sur la côte, dans l'intention de s'y cacher. Mais elle n'eût pu en contenir la moitié; ceux qui ne purent pénétrer restèrent au dehors dans l'eau jusqu'aux genoux. Pendant qu'ils s'efforçaient de se faciliter à tous l'entrée de cette retraite, qu'ils imaginaient être bien sûre, un parti turc parut sur les rochers au-dessus de leurs têtes, et commença aussitôt à faire feu sur eux. Après avoir ainsi détruit tous ceux qui étaient hors de l'entrée, les Infidèles

Tombasi, ayant donné à sa flotte rendez-vous à Ipsara, y réunit une division de cette île même, pour combiner une attaque contre la flotte ennemie. Les deux escadres entrèrent donc ensemble dans le canal qui sépare Scio du continent de l'Asie; mais le vent les poussa avec tant de lenteur, que les Turcs eurent le temps de lever l'ancre et de gagner la pleine mer. Les Grecs les atteignirent entre Scio et

tirèrent leurs sabres, et, s'élançant dans la caverne, mirent à mort tout ce qui tomba sous leurs mains.

Un officier français, débarqué un peu après le massacre, vit un petit enfant collé sur le sein de sa mère, jeune et belle femme, dont le corps, privé de vie, étendu sur la terre, nageait dans son sang.

Il y en eut qui réussirent à gagner Ipsara, mais dans l'état le plus déplorable, presque nus, privés de nourriture depuis plusieurs jours, et, pour comble de malheur, arrivant dans une île où il n'y avait aucun moyen de pourvoir à leur misère; plusieurs milliers furent obligés de coucher en plein air, jusqu'à ce qu'ils pussent obtenir les moyens de passer en d'autres îles. Il fallut alors que les femmes, les maris, les frères, les sœurs, les enfans se séparassent dans chaque famille, et ce ne fut pas là le moindre des malheurs. A Marseille, lors de mon voyage en Grèce, je vis un joli enfant qui venait d'être remis à l'instant par sa nourrice à ses parens; il avait été séparé d'eux pendant plusieurs mois. Cette fidèle nourrice avait fui dans la montagne dès les premiers jours du massacre, et errait çà et là, vivant de l'herbe des champs, jusqu'à ce que la Providence lui en-



Ipsara, et préparaient déjà leurs brûlots, lorsqu'une brise s'élevant sépara les deux flottes ennemies. Quelques jours après, dans les détroits de Scio, les Grecs tentèrent encore de brûler l'ennemi; mais, quoique le coup eût manqué, ils jetèrent la dernière confusion dans leur flotte, qui ne trouva moyen d'échapper au danger qu'en coupant ses câbles et fuyant à toutes voiles.

Une escadre égyptienne avait appareillé d'Alexandrie pour secourir Candie, où les habitans avaient récemment opposé une vigoureuse

voilà les moyens de s'échapper et de fuir dans une île voisine. Les parens de l'enfant avaient fui de leur côté, mais avaient gagné la côte opposée; ils se sauvèrent ainsi dans des directions différentes, et avaient perdu tout espoir de retrouver jamais cette pauvre petite créature, lorsqu'elle leur fut ramenée comme nous venons de le dire.

Des milliers de femmes sciotes, renommées dans tout l'Archipel pour leurs grâces et leur beauté, continuèrent à être exposées au marché, dans l'île même, à Constantinople et à Smyrne, plusieurs mois après le massacre. Après tant de détails déchirans, il est presque ridicule de rapporter que la belle et riche bibliothèque, composée de 60,000 volumes, fut entièrement détruite dans l'incendie de la ville. C'est la seconde que brûlèrent les sectateurs de Mahomet; on sait ce qui arriva à Alexandrie douze siècles auparavant. L'éclat des instrumens de mathématiques les fit épargner. Ils firent partie du butin, envoyés à Smyrne, et vendus à un marchand français qui y était établi.

résistance aux Turcs. Tombasi se vit alors obligé de gouverner sur cette île; et ce fut Miauli, le plus célèbre des amiraux grecs, qui remporta le second triomphe naval. Fécond en ressources, et impatient de venger au moins une partie des horreurs commises à Scio, le moderne Thémistocle imagina un stratagème qui, très dangereux à exécuter, n'en présentait pas moins de très grandes chances de succès. S'étant aperçu que les Turcs étaient alors sur leurs gardes et préparés au moyen d'attaque pratiqué par les Grecs, il envoya deux vaisseaux à brûlot, l'un d'Ipsara et l'autre d'Hydra, qui naviguèrent isolément. Lorsqu'ils furent près de la côte de l'Asie-Mineure, ils se portèrent sur la flotte turque, et s'approchèrent du rivage comme s'ils eussent été des vaisseaux marchands destinés pour Smyrne. Les vaisseaux ennemis d'avant-garde les laissèrent passer tranquillement; mais, naviguant avec hardiesse au milieu de la flotte qui était à l'ancre dans la rade de Scio, les deux commandans s'accrochèrent à des vaisseaux de ligne turcs. L'un d'eux parvint à se dégager; mais l'Ipsariote, monté par l'intrépide Canaris, obtint avec un plein succès, la gloire de détruire le vaisseau du capitain-pacha, avec le monstre lui-même et tout son équipage. Le vaisseau était chargé des

dépouilles de Scio , et on doit malheureusement craindre que beaucoup d'enfans et de femmes grecques n'aient péri avec lui. Néanmoins cet événement , à une pareille époque , parut marqué du doigt de la Providence aux peuples de la Grèce <sup>1</sup> ; car si la flotte turque eût pu coopérer avec l'escadre égyptienne envoyée contre Candie , ou avec l'armée qui envahit la Morée , il est impossible de prévoir quelles eussent pu être les conséquences. Heureusement pour les Chrétiens , les Infidèles , frappés d'une terreur panique , s'enfuirent aux Dardanelles , où ils durent nécessairement perdre quelques semaines en préparatifs , pour recommencer leurs opérations maritimes.

---

<sup>1</sup> Par une singulière coïncidence , l'Acropolis , à Athènes , se rendit aux troupes sous les ordres du colonel Voutier , le même jour que le capitán-pacha fut détruit à Scio.

---

## CHAPITRE XI.

Colocotroni marche sur Patras. — Affaire devant cette place. — Rencontre des escadres turque et grecque. — Préparatifs de Chourschid-Pacha. — Faute du congrès d'Épidaure. — Projet du prince Mavrocordato. — Il part pour Missolonghi. — Colocotroni lève le blocus de Patras. — Invasion de la Morée par Machmout-Pacha de Drama. — Les membres du conseil exécutif s'embarquent. — Fermeté de Colocotroni. — Événemens militaires dans la plaine d'Argos. — Corinthe est abandonnée par les Grecs. — Brave conduite de Démétrius Ipsilanti. — Retraite des Turcs. — Ils sont attaqués dans les défilés. — Le conseil exécutif se rend à Lerna. — Événemens auprès de Corinthe. — Les Dervenaques sont occupés par Colocotroni et Nikitas. — Privations et souffrances des Grecs comparées avec celles des Turcs. — Prise de Napoli de Romanie. — Modération et patience des Grecs. — Arrivée d'une frégate anglaise. — Généreuse conduite du capitaine Hamilton. — Affaire d'Akrata.

PENDANT que le gouvernement provisoire s'occupait avec activité à Corinthe des préparatifs de la campagne prochaine, un incident obligea Colocotroni de marcher sur Patras à la tête d'un corps de 3,000 hommes; c'était l'arrivée d'une division de la flotte turque qui avait mis à la voile de l'Hellespont avant le capitana-pacha. Elle se composait de six grandes frégates et d'environ cinquante transports ou autres bâtimens chargés de troupes; elle mit à terre à

Patras, vers la fin de février. A peine le débarquement était-il opéré, que Colocotroni arriva sous les murs de la ville.

A son approche, les Turcs quittèrent leurs positions et tombèrent sur les Grecs avec presque toutes leurs forces. Colocotroni, craignant que son infériorité ne lui permit pas de tenir tête à l'ennemi, fit sa retraite vers les montagnes, où il fut assez vivement poursuivi; mais, parvenu à une position avantageuse, il fit faire halte, harangua sa troupe, et la ramena aussitôt sur les Infidèles. Ceux-ci, croyant que leurs ennemis venaient de recevoir du renfort, prirent à leur tour une terreur panique, et s'enfuirent à Patras, où les Grecs les poursuivirent l'épée dans les reins jusque sous les murs. En moins de deux heures de temps l'ennemi perdit 500 hommes, et ce fut tout le fruit de ce combat<sup>1</sup>. Le commandant grec, voyant à quelle espèce de troupes il avait affaire, rapprocha ses postes de la ville, et fit observer un blocus rigoureux.

Miaouli et Tombasi, ayant cherché l'escadre infidèle avec une division de la flotte grecque,

<sup>1</sup> Un officier français, déjà nommé, M. de La Villasse, assistait à ce combat. Il dit que pendant la fuite des Turcs on les entendait crier, en approchant des murs de la ville : Pourquoi tuez-vous vos frères ? ignorez-vous qu'on nous a forcés à Constantinople de venir ici ?

la rencontrèrent et l'attaquèrent le 3 mars, à sa sortie des eaux de Patras; et, sans un coup de vent qui sépara les flottes, ils avaient l'espoir le mieux fondé de capturer la frégate de l'amiral turc. Le petit vaisseau de Tombasi, qui ne portait que vingt canons, avait soutenu longtemps contre elle un combat de fort près, et il allait aborder, lorsque le gros temps les éloigna.

La nombreuse armée rassemblée sous Janina, et dans d'autres parties de l'Épire, n'avait pas empêché les Grecs de remporter de grands avantages sous les ordres de Marco-Bozzaris et de Rango, et de prendre Arta, le 5 décembre, après un combat désespéré. C'était un point très important pour les patriotes; mais il avait été abandonné depuis par les Grecs; leurs chefs, trahis par un nommé Taïrabos, se jugèrent trop faibles pour résister aux forces que Chourchid-Pacha allait envoyer contre eux: la nécessité d'abandonner ainsi la clef de l'Albanie fut un grand malheur pour la cause des Hellènes, et ne pouvait manquer d'exposer l'Acarnanie aux incursions qui, en effet, ne tardèrent pas à s'y répandre.

Pendant qu'Odysseus et ses braves compagnons s'efforçaient de réprimer les progrès de l'ennemi en Livadie et à Négrepont, la défaite récente des Grecs à Cassandra et au mont

Athos facilita à l'ennemi les moyens de se porter en avant, et même de renforcer la garnison d'Athènes. La chute du tyran de Janina avait mis de si grandes ressources dans les mains de Chourschid-Pacha, qu'il se vit en état de former un plan d'opérations qui, exécuté avec l'habileté même la plus ordinaire, aurait dû amener l'anéantissement total de la cause des Grecs.

Une des fautes que l'on a reprochées au congrès d'Épidaure, est de n'avoir nommé aucun des chefs qui avaient commencé l'insurrection aux fonctions du nouveau gouvernement. Quoique cet oubli prît sa source dans la crainte excessive que l'on avait de confier les affaires de l'état à des hommes de guerre, il eût été prudent, dans cette occasion, de s'affranchir de cette défiance. En tout cas, il n'est point douteux qu'il ne soit résulté de cette disposition un grand refroidissement de la part des chefs.

Inquiet sur les conséquences des projets de Chourschid-Pacha et de ses lieutenans, si on leur permettait de les organiser tranquillement en Albanie, Mavrocordato avait depuis longtemps conçu un plan qui, s'il ne ruinait pas les desseins de l'ennemi, devait opérer au moins une puissante diversion en faveur du Péloponèse. L'objet qu'il avait en vue était une expé-

dition en Épire pour propager le nouveau système de gouvernement dans la Grèce occidentale, détourner l'attention des Turcs de la Morée, secourir les braves Souliotes qui se défendaient dans Kiapha avec leur héroïsme ordinaire, et porter la guerre dans le cœur même de l'Albanie. Cette conception était excellente; mais il eût fallu de grands moyens d'exécution, et alors le succès en était infaillible. Cependant, malgré tous les obstacles que ce projet rencontra, l'on verra que ces opérations eurent des effets de la plus haute importance pour le salut de la confédération.

Le plan fut communiqué au conseil exécutif et hautement applaudi; on décida qu'un corps de 5,000 hommes serait immédiatement réuni et mis à la disposition du président, qui résolut de prendre en personne le commandement de l'expédition. Mais les nombreux détachemens envoyés dans toutes les directions ne laissaient de disponible que le bataillon des Philhellènes et le premier régiment de ligne; aucun de ces corps n'était même au complet. Cependant le prince partit à leur tête de Corinthe, accompagné du général Normann et de Kiriakouli, qui avait 700 hommes sous ses ordres; ces derniers étaient plus particulièrement destinés à porter des renforts aux Souliotes. L'expédition



devait être augmentée de 1,500 hommes du camp devant Patras. Le prince y arriva le 12 juin, et fut reçu de la part de Colocotroni avec des démonstrations de la plus vive joie. Mais celui-ci fit naître tant de difficultés pour accorder un détachement de ses troupes, que l'expédition fut obligée de partir sans le secours sur lequel on comptait. Elle s'embarqua le lendemain à bord d'une petite escadre qui croisait devant Patras en attendant le moment favorable; Mavrocordato débarqua à Missolunghi avec quelques centaines d'hommes, pendant que Kiriacouli et sa troupe s'avancèrent vers le nord, afin de prendre terre le plus près de Kiapha que les circonstances pourraient le permettre.

Tandis que les chefs que nous venons de nommer poursuivaient leur difficile entreprise en Épire, l'orage se formait en Thessalie, et tel qu'il fallut toute la lâcheté des Infidèles et toute leur stupidité pour que le triomphe des Hellènes ne fût pas remis en question. Une forte armée avait été rassemblée depuis quelque temps à Larisse et à Zeitouni, et la persuasion seule où était Mavrocordato que l'apparition d'un corps d'armée en Arcanie suffirait pour arrêter les projets de l'ennemi, pouvait justifier son absence de la Morée dans un pareil moment.

En effet, quoique le vertueux patriote Canacari<sup>1</sup>, qui avait l'administration des affaires en qualité de vice-président, jouit d'une estime toute populaire, il ne possédait pas les moyens nécessaires pour mettre à exécution les mesures prises par le gouvernement. L'un des effets immédiats de ce relâchement dans le pouvoir exécutif, fut l'impunité avec laquelle les chefs, mécontents des arrangemens pris à Épidaure, montrèrent leur indifférence pour le nouvel ordre de choses.

Le premier symptôme de ce mécontentement fut donné par Colocotroni, qui tout à coup et sans ordre leva le siège de Patras le 6 juillet, et se rendit avec toute sa troupe à Tripolizza, laissant ainsi à la garnison turque la faculté de pénétrer dans la Morée ou de traverser le golfe de Lépante à son choix. Quoique ce mouvement inattendu eût causé une grande surprise, et au gouvernement le plus sensible déplaisir, il y a lieu de croire que Colocotroni soupçonnait ce qui était sur le point d'arriver; car il était à

<sup>1</sup> La Grèce a eu à déplorer la perte de cet excellent citoyen. Il mourut à Castries en janvier 1823, après avoir voué une longue vie au grand objet de la régénération de son pays. La mort d'Athanasius Canacari fut universellement et profondément sentie, et il ne sera pas facile de remplacer un si estimable citoyen.

peine depuis huit jours installé dans ses nouveaux cantonnemens, lorsqu'on apprit qu'une armée turque avait dépassé les grands *Dervenagues* ou défilés, et s'était avancée jusque sous les murs de Corinthe. Ici nous remarquerons que le siège du gouvernement avait été transféré à Argos aussitôt après le départ de Mavrocordato, et qu'on n'avait laissé qu'une faible garnison dans l'Acropolis. On ne connaissait pas exactement la force de l'ennemi; mais d'après les renseignemens reçus elle devait être considérable. Une pareille nouvelle, dans un moment où l'organisation militaire était fort peu avancée, et où le pouvoir exécutif n'avait pas d'argent pour payer les troupes, était bien faite pour jeter l'alarme; mais Colocotroni montra dans sa conduite la plus grande fermeté réunie à une rare présence d'esprit, et ses efforts, couronnés de succès, lui acquirent à jamais la reconnaissance de son pays. Ne doutant point que le grand objet de l'ennemi ne fût le ravitaillement de Napoli de Romanie, il résolut de marcher sur cette place; mais au moment de partir tout ce qu'il put réunir n'excédait pas 2,000 hommes. Il les partagea en deux divisions, envoya la plus forte, de 1,200 hommes, dans la direction de Corinthe, sous le commandement de son officier de confiance Coliopulo, pour occuper les

défilés entre cette ville et Argos, tandis que le reste était destiné à opérer sous ses ordres immédiats. Des estafettes furent dépêchées de tous côtés afin de rallier les troupes qui s'étaient dispersées, les unes pour cultiver leurs champs, les autres pour revoir leurs familles. Colocotroni marcha sur Argos, où il ne trouva que Démétrius Ipsilanti, avec seulement un peu plus de 300 hommes, les membres du pouvoir exécutif ayant jugé convenable de s'embarquer pour une île voisine lorsqu'ils avaient appris l'arrivée de l'ennemi. La consternation qui se répandit alors dans le Péloponèse s'accrut bien davantage lorsqu'on y apprit l'abandon de Corinthe, et sa réoccupation par les Infidèles. Soit défaut de moyens ou défaut de prévoyance, ce point si important n'avait pas été approvisionné; mais on est malheureusement trop autorisé à croire que celui qui était chargé de le défendre, joignant la lâcheté à la trahison, avait fui à l'approche des Turcs, sans faire seulement la moindre tentative de défense dans le poste confié à sa foi<sup>1</sup>. Il n'y a peut-être aucun acte du gouver-

<sup>1</sup> L'individu chargé de la défense de Corinthe était un papas d'Hydra, qui avait pris les armes, ainsi que beaucoup d'autres prêtres, à la naissance de la révolution. Avant l'évacuation de l'Acro-Corinthe, il fit mettre à mort Kiamel-Bey; les uns disent pour avoir eu une correspondance se-

nement qui ait encouru une censure plus sévère que l'oubli d'avoir mis Corinthe à l'abri d'une réoccupation. Cette faute est d'autant plus blâmable, qu'il était bien connu qu'une faible garnison aurait suffi pour la défendre contre toute la puissance turque. Si les Grecs eussent conservé cette place, il n'est pas probable que Machmout-Pacha eût passé l'isthme, et s'il l'eût fait, les chefs auraient eu le temps de se préparer à le recevoir. Mais la Providence paraît ici, comme en bien d'autres occasions, avoir pris les Grecs

crête avec l'ennemi; selon d'autres, parce que ce chef turc persista à refuser de découvrir le lieu qui recelait ses trésors. Quant à ceux-ci, on dit que la femme du bey, qui fut épargnée, ayant épousé Machmout-Pacha après sa retraite de la plaine d'Argos, les découvrit et les livra à son nouvel époux. Quels que soient les motifs qui aient fait mettre à mort Kiamel-Bey, il n'avait aucun droit à la compassion d'un peuple sur lequel il avait fait peser les plus cruelles tyrannies qu'eût jamais subies la Morée, où son nom est resté en exécration. Outre des exactions sans nombre exercées sur les malheureux Grecs, il avait institué une corvée régulière, ou travail forcé, dans tout son pachalik à son profit particulier. Comme tous les pachas, il était le plus fort négociant de la province et le plus déterminé accapareur de blé. Veut-on avoir une idée exacte de l'état où les paysans grecs étaient réduits sous leurs derniers maîtres? eh bien! Kiamel-Bey obligeait chaque année les cultivateurs à prendre le vieux blé qu'il n'avait pas pu vendre, pour le remplacer par celui qu'ils venaient de récolter.

sous sa protection spéciale, de sorte que leurs fautes finissent par leur devenir avantageuses.

C'est ainsi que le départ soudain de Colocotroni de devant Patras, qui aurait pu avoir de sérieuses conséquences, le mit en état d'arriver à la plaine d'Argos au moment où sa présence était d'une si haute nécessité. Sans argent, sans vivres, la situation d'Ipsilanti et de Colocotroni, à ce moment, ne pouvait être plus embarrassée ni plus alarmante; à peine avaient-ils 1,300 hommes à opposer à une armée qui s'avancait dans la plaine, et que les rapports faisaient monter à 30,000 hommes. Dans cette situation pressante, Ipsilanti prit la courageuse et honorable résolution de se jeter dans la citadelle ruinée d'Argos pour retarder les progrès de l'ennemi, tandis que Colocotroni se retranchait à Lerna, forte position sur la côte occidentale du golfe, pour y attendre les renforts qui devaient arriver de Maina, d'Arcadie et d'autres lieux.

Le 20 juillet on vit descendre de Corinthe dans la plaine plusieurs petits détachemens ennemis; et aussitôt les nombreux villages qui couvrent cette fertile plaine furent abandonnés de leurs habitans. Deux jours après la première colonne, composée de 7,000 hommes de cavalerie et de 4,000 d'infanterie, parut à la vue d'Argos, et s'arrêta à trois milles de la ville. Alors

on aperçut une partie de cette division défilier vers Napoléon de Romanie, où une négociation avait été entamée depuis quinze jours, et même des otages fournis de part et d'autre pour préliminaires de la capitulation. Mais aussitôt que le commandant turc fut instruit de l'approche de l'armée de secours, il avait ordonné de rompre le traité commencé, demandant que les otages turcs lui fussent rendus, comme il se préparait lui-même à rendre ceux des Grecs.

Partout on avait pris la précaution de détruire ou d'emporter tout ce qui pouvait être de quelque utilité à l'ennemi, et principalement le grain et le fourrage de toute espèce. Les Turcs qui, après la moisson, s'attendaient à de grands approvisionnements en froment, ne trouvèrent que les murs tout nus dans les villages et les églises debout. Ils voulurent attaquer la citadelle d'Argos; mais ils furent aussitôt repoussés. Machmout arriva aussitôt avec une seconde colonne de 10,000 hommes, infanterie et cavalerie : ainsi, sous le rapport du nombre, les Grecs avaient tout sujet de s'alarmer. Mais, contre l'attente générale, le pacha, accompagné d'Ali-Bey, gouverneur de Napoléon de Romanie, se rendit dans cette place, où il se tint renfermé plusieurs jours sans mettre en mouvement au-

cun corps de son armée, et paraissant lui-même n'avoir aucun plan arrêté. Les Grecs, pendant ce temps, ne demeurèrent pas dans l'inaction. Colocotroni continua à fortifier sa position de Lerna, et recevait journallement des renforts, qui firent bientôt monter son armée à 8,000 hommes. A la vue de la seconde division turque, Ipsilanti se prépara à abandonner l'Acropolis, qui était absolument dépourvue d'eau. Son but était pleinement atteint, il avait retenu l'ennemi devant la place; sa présence n'étant plus nécessaire, il fit sa retraite en maître consommé. Enveloppé de détachemens ennemis, le prince Démétrius, profitant de l'obscurité de la nuit, abandonna la position qu'il avait si bien occupée dans les ruines de la citadelle d'Argos, et parvint à rallier le corps principal à Lerna, sans perdre un homme.

Lorsque les Grecs eurent eu le temps de se reconnaître et de prendre des renseignemens sur l'état de l'ennemi, l'aspect des choses, d'abord si terrible, commença à devenir bien plus rassurant. On ne tarda pas à apprendre que, bien loin d'avoir pu ravitailler Napoli de Romanie, qui déjà mourait de faim, les Infidèles s'étaient avancés sans aucuns moyens de subsistance pour eux-mêmes. Rien ne caractérise mieux que cette imprévoyance le système militaire des Turcs;



ils n'avaient pas songé que les Grecs ne laisseraient pas le produit de leurs récoltes entre leurs mains, et que dans cette saison on n'eût pas trouvé un seul brin d'herbe dans les champs. Pour rendre encore plus inévitable la fatalité qui semblait s'attacher à l'expédition de l'ennemi, Machmout n'avait pas même fait occuper par un seul détachement les défilés par où il avait pénétré dans le Péloponèse.

Le pacha se voyant exposé à toutes les horreurs de la famine et de la privation d'eau, averti d'ailleurs par les ravages considérables qui commençaient à ruiner son armée, parut à la fin sortir de sa léthargie; et partant de Napoli avec une suite nombreuse, il donna ordre de se préparer à revenir sur Corinthe. Les préparatifs furent bientôt faits; car l'ordre en avait été reçu avec joie. Tout le camp fut bientôt en mouvement, et les chameaux n'eurent pas plus tôt été chargés que l'armée se mit en route, mais en grand désordre.

Bien informés par leurs avant-postes de ce qui se passait en plaine, les chefs de Lerna avaient déjà envoyé des détachemens par les chemins des montagnes pour surprendre les colonnes ennemies dans les défilés, entre Corinthe et Mycène. Colocotroni lui-même s'avança à la tête du corps principal quand il vit l'armée

turque en marche, et les troupes de siège de Napoli observèrent celle-ci sur son flanc droit. Tous ces mouvemens furent si bien conçus et si habilement exécutés, que l'ennemi, dont l'arrière-garde avait déjà beaucoup souffert dès le premier jour de marche, fut attaqué avec impétuosité le second jour, et perdit 5,000 hommes en quelques heures. La perte des Turcs eût même été beaucoup plus grande, si les soldats grecs n'eussent été plus pressés de courir aux chameaux chargés de butin que de poursuivre les fuyards.

L'avant-garde ne se tira pas beaucoup plus heureusement des défilés près de Corinthe; elle fut atteinte par les Mainotes qui arrivaient de Lerna sous la conduite de Nikitas, et attaquée avec tant de fureur, que plus de 1,200 hommes furent couchés sur le terrain dès le premier choc; un bien plus grand nombre encore trouva la mort en essayant de forcer le passage. Un riche bagage et un grand nombre de chevaux tombèrent dans les mains des Grecs. Ces événemens mémorables arrivèrent du 4 au 7 d'août. Quelques volontaires étrangers présents à cette retraite, ont exprimé leur étonnement de la résignation muette avec laquelle la cavalerie et l'infanterie turques se laissaient tailler en pièces sans opposer la plus petite résistance; ils sem-

blaient se regarder comme dévoués à la mort par un pouvoir surnaturel.

Machmout-Pacha ayant ramené les restes de son armée sous les murs de Corinthe, y réunit les réserves qu'il avait laissées dans cette place, et fit un mouvement en avant le 18, comme s'il eût voulu reprendre l'offensive et marcher sur Argos : sa véritable intention était d'attirer les Grecs dans une embuscade; mais ceux-ci étaient sur leurs gardes, et s'étant aperçus à temps de ses desseins, au lieu de se présenter de front, ils l'attaquèrent sur ses derrières. Les Turcs voulurent alors ne pas paraître surpris, et marchèrent au-devant des colonnes d'attaque; mais ils couraient encore à leur perte en cette occasion, où les Grecs occupaient une position très avantageuse. Vigoureusement repoussés, ils succombèrent de nouveau le lendemain dans une affaire encore plus sanglante: Il fallut se déterminer à retourner dans ses premières positions. Hadji-Ali, l'un des plus braves officiers de l'armée turque, et lieutenant de Machmout, prit le commandement, et fut tué tandis qu'il encourageait ses soldats. Dans cette tentative désespérée l'ennemi perdit 2,000 hommes, une grande quantité de bagages, et plusieurs centaines de chevaux.

Le blocus de Napoléon de Romanie fut alors

repris et resserré avec plus de vigilance; Ipsilanti alla conduire des renforts à la garnison d'Athènes, dans la crainte que d'autres divisions ennemies ne s'avançassent sur cette ville. Ali-Bey avait gardé 500 hommes de cavalerie qu'on lui avait amenés pour renforcer la garnison de Napoli; mais, à l'exception d'une petite quantité de grains que l'on avait découverte dans quelques endroits de la plaine pendant sa récente occupation, ses provisions étaient tout-à-fait épuisées.

Après les succès remportés entre Corinthe et Argos, Colocotroni rassembla toutes ses troupes à une petite distance de la première de ces villes, et les laissa sous les ordres de Coliopulo, avec l'instruction de surveiller les débris de l'armée de Machmout; pour lui, il se rendit à Tripolizza, pour se concerter avec le sénat qui avait été formé après l'embarquement du comité exécutif, afin de pourvoir à la subsistance du soldat, et de suivre vigoureusement les opérations de cette campagne.

Les membres du gouvernement n'avaient point abandonné le golfe; ils débarquèrent à Lerna dans les premiers jours de septembre. Les raisons qu'ils donnèrent de leur retraite furent loin de satisfaire l'armée : ils disaient qu'en restant ils n'auraient rien ajouté aux res-

sources de la Morée, ni pu contribuer à sa défense, puisque l'autorité des chefs paralysait nécessairement toute celle qu'ils pouvaient avoir; que, d'un autre côté, il n'était pas douteux qu'en se retirant ils avaient la faculté de faire parvenir leurs décrets sur tous les points de la confédération, et pouvaient faire un appel plus efficace aux forces navales des îles. Quelque péremptoires que fussent ces raisons aux yeux de l'observateur impartial, elles ne purent empêcher une foule de récriminations malveillantes, surtout de la part de Colocotroni, qui était fort amer dans ses censures. Ce chef, qui avait eu tant de part à la dernière victoire, ne voulait partager avec personne les honneurs du triomphe. De là naquit une altercation qui empêcha le pouvoir exécutif de reprendre ses fonctions pendant quelques semaines. Cet événement offre un exemple frappant de cette jalousie entre les autorités civile et militaire, qui a nui depuis, en plus d'une occasion, aux intérêts de la confédération.

Ainsi qu'il était déjà souvent arrivé, les Grecs ne purent, faute de moyens, mettre à profit les glorieux faits d'armes de juillet et d'août 1822. Ipsilanti voyant que l'ennemi ne cherchait pas à s'approcher d'Athènes, retourna en Morée,

et marcha avec Nikitas sur Napoli, pour contribuer à la réduction de cette place.

Les troupes sous les ordres de Coliopulo ne recevant ni paye, ni distribution régulière de vivres, se trouvèrent si fatiguées du service qu'elles faisaient, qu'elles désertèrent en très grande quantité, laissant ainsi le fils aîné de Colocotroni, officier jeune, brave, et de la plus belle espérance, avec 2 ou 300 hommes pour maintenir le blocus de Corinthe. Il y avait encore un camp turc de 3,000 hommes, dont les deux tiers de cavalerie, sous les murs de la place, ce qui rendait la position du jeune Colocotroni fort critique; et il apprit de plus, d'une manière certaine, que les Turcs se préparaient à marcher à tout hasard au secours de Napoli : ils avaient déjà réussi à y faire parvenir un petit détachement, qui évita avec un égal succès les troupes qui observaient Corinthe et celles qui bloquaient Napoli. Cependant celles-ci étaient d'une vigilance extrême; et, à l'exception d'un convoi de cinquante mulets chargés de grains qui se risqua à traverser la plaine d'Argos, et parvint dans la place à la faveur de la nuit et d'un temps orageux, tout ce qui tentait d'en approcher ou d'en sortir était sûrement intercepté par les postes grecs. C'est ainsi que fut détruite en détail toute

la cavalerie d'Ali-Bey, au milieu de ses tentatives pour se procurer des provisions.

Cependant le temps approchait où la garnison de Napoli ne pouvait plus rien espérer du côté de Corinthe. Colocotroni, qui avait pris des arrangemens pour que les distributions de vivres ne manquassent pas aux troupes, réunissant ses forces à celles de Nikitas, marcha vers les défilés près de l'isthme, avec la résolution de ne plus les quitter que Napoli ne se fût rendue. Il s'y était posté depuis plusieurs jours, lorsque les Turcs s'avancèrent dans l'intention de forcer le passage; mais trouvant les Grecs préparés de tous côtés à les recevoir, ils s'arrêtèrent, et voulurent parlementer. Après bien des reproches et des injures tant d'un côté que de l'autre, les Infidèles terminèrent la conférence en demandant combien les Grecs prétendaient rester de temps dans leurs positions actuelles; on leur répondit : Jusqu'à ce que vous nous ayez forcés de les quitter; et ils se retirèrent immédiatement. Colocotroni ne les poursuivit pas cette fois; il avait peu de munitions, et ne voulait pas sortir des défilés. Les privations et les souffrances qu'eurent à endurer les Grecs, soit dans les défilés, soit devant Napoli, pendant le mois de novembre et le suivant, sont pénibles à décrire : pas un abri pendant la nuit, malgré les

torrens d'une pluie froide et continuelle qui règne dans cette saison sur les montagnes de la Grèce; point d'autre couverture que le grossier manteau albanais, et pendant ce temps une ration journalière qui n'excédait pas, pour chaque homme, une demi-livre du plus mauvais pain. Ceux qui étaient stationnés aux *Dervenachi* étaient à chaque instant obligés de gravir des collines inaccessibles du matin au soir, et encore assez souvent pendant la nuit. La situation de l'armée de blocus à Napolé n'était pas moins pénible; ils étaient presque constamment les armes à la main, et glacés par les vents sur la montagne, ou inondés par les pluies dans la plaine. Il est vrai que les souffrances des Grecs n'étaient rien en comparaison de celles de la garnison turque, qui était réduite aux dernières extrémités quelques semaines avant de capituler. Tous les chevaux étaient mangés, et quelques malheureux soldats furent réduits à l'horrible nécessité de dévorer les cadavres de leurs compagnons de misères. Tel était l'état affreux où étaient réduits ceux qui gardaient le fort de Palamida ou la citadelle, bâtie par les Vénitiens sur une montagne qui domine la ville, qu'ils se laissèrent enlever par un parti grec sans faire la moindre résistance. Ceux-ci, en escaladant la muraille, ne trouvèrent pas plus de 30 hommes



dans cette partie de la forteresse; c'était plutôt 30 squelettes. Le reste de la garnison, apprenant que les Grecs étaient entrés, se hâta de descendre dans la ville par un chemin couvert. Cependant, malgré l'affreuse misère de la garnison et la prise de la citadelle, Ali-Bey hésitait encore à entrer en pourparlers; mais il n'eut bientôt plus que le choix de se rendre ou de se voir aussitôt détruit. Les portes furent donc ouvertes, à condition que les prisonniers auraient la vie sauve, et seraient transportés sur la côte de l'Asie-Mineure, à la diligence du gouvernement provincial. En conséquence de cet arrangement, les Grecs prirent possession de cette importante place le 11 janvier, anniversaire de saint André, patron de la Morée, circonstance qui ne put manquer de rehausser la gloire du triomphe aux yeux de ces peuples.

On prit immédiatement des mesures pour se procurer des vaisseaux dans les îles, afin de transporter la garnison aux termes de la capitulation; mais le capitaine Hamilton, commandant le vaisseau de Sa Majesté *le Cambrian*, se trouvant à l'ancre dans la baie, et voyant l'état déplorable des Turcs exposés à toute l'inclémence de la saison, et privés de tous moyens d'existence, se détermina à les prendre à son bord. Dans la traversée ils reçurent des offi-

ciers et de l'équipage tous les bons traitemens que la religion et l'humanité prescrivaient en pareille circonstance, et ils furent bientôt après débarqués à Scalanova. La conduite des Grecs, qui ne se permirent ni aucun excès ni la plus légère violence envers la garnison de Napoli, restée plusieurs jours en leur pouvoir avant l'arrivée du vaisseau anglais, prouve au moins qu'ils ne sont pas aussi incapables de sentimens de pitié et de miséricorde que leurs détracteurs l'ont si souvent avancé. Sans trop s'arrêter sur la louable conduite des Grecs en cette occasion, on peut bien demander quel eût été le sort d'une garnison chrétienne prise par les Turcs, dans une place qui aurait fait une aussi longue défense que Napoli de Romanie.

La prise de cette ville fut l'occasion d'une autre victoire qui acheva les tristes destinées de l'armée de Machmout-Pacha. La division qui était restée à Corinthe n'avait d'autre destination que de secourir la place qui venait de se rendre; elle n'eut donc plus de raison pour demeurer dans un lieu d'où le manque de ressources lui commandait impérieusement d'ailleurs de s'éloigner. Aussi les généraux turcs résolurent-ils de marcher sur Patras, dont le blocus avait été à peu près abandonné depuis quelque temps par les Grecs. Ils se mirent en mouvement

vers le milieu de janvier avec près de 3,000 hommes, la majeure partie de cavalerie, et n'arrivèrent qu'à Akrata, près de Vostizza; là, ils furent soudain arrêtés par Lunda, qui parut à la tête d'un petit corps revenant de Missolunghi, sur une hauteur que traversait la route, et au bas de laquelle l'armée turque avait fait halte dans une profonde vallée. Le général grec, voyant qu'on ne faisait point mine de vouloir forcer le passage, eut le temps d'envoyer des courriers pour demander des renforts, et fut bientôt rejoint par Petmezza, autre chef distingué, qui prit position du côté opposé de la vallée. Une nouvelle scène d'horreur se préparait ainsi pour les infortunés soldats turcs. Leur provision de pain ayant été promptement épuisée, ils mangèrent leurs chevaux; cette ressource leur manqua; ils mangèrent l'herbe qui croissait sur les rochers des environs; bientôt ils en vinrent à manger le cuir de leurs selles, et ne tardèrent pas enfin à suivre l'effroyable exemple de Malvasie et de Napoli. Ce blocus continuait depuis près de trois semaines, lorsqu'Odysseus, qui avait amené 200 hommes pour coopérer à cette affaire, essaya de renouer une ancienne connaissance avec un des deux beys qui commandaient les Turcs; ils entrèrent en négociation, et ceux qui avaient échappé à la

famine, obtinrent d'être embarqués en livrant leurs armes et leurs effets. Cependant les beys furent conduits prisonniers à Napoli de Romanie, où ils sont toujours restés depuis, sans que la Porte ait jamais proposé leur rançon ou leur échange. On porte à 2,000 le nombre des Turcs qui se résignèrent à périr aussi misérablement sans oser tirer un coup de fusil, ni mettre le sabre à la main pour se défendre. On n'avait rien à craindre de ceux qui échappèrent : ils étaient mourans quand ils furent embarqués sur le golfe de Lépante.

Ainsi se termina la seconde campagne dans la Morée, malgré les résultats que s'en promettait la Porte pour établir son joug sur la Grèce. Loin de les avoir obtenus, les Turcs perdirent par l'épée ou la famine au moins 25,000 hommes dans le seul Péloponèse. Jamais l'absence totale des talens militaires qui distinguaient leurs prédécesseurs dans l'invasion du quinzième siècle, et la dégradation des Turcs, comme puissance politique, ne furent mises en plus grande évidence.

---

---

## CHAPITRE XII.

Opérations en Acarnanie. — État de la province. — Mavrocordato prend l'offensive. — Affaire de Combatti. — Le traître Gogo. — Marco Bozzaris. — Bataille de Peta. — Retraite des Grecs. — Calamos. — Défection de Varnachiotti. — Mort de Kiriacouli. — Omer Vrione s'avance. — Les Grecs s'emparent des défilés. — Retraite sur Missolonghi. — État de la ville, arrivée de l'armée turque devant cette place. — Préparatifs de défense de la part des Grecs. — Position périlleuse de la garnison. — Des secours arrivent. — Départ de Mavromichalis. — Assaut général donné par les Turcs. — Ils sont repoussés avec grande perte. — Retraite précipitée de l'ennemi. — Il est poursuivi jusqu'à l'Achéron. — Passage du fleuve. — Organisation civile et militaire de la province. — Mavrocordato retourne en Morée.

LES opérations de l'Épire, quoique sur une échelle beaucoup plus petite, n'offrent guère moins d'intérêt que celles du Péloponèse, puisque la persévérance et la bravoure du chef qui les dirigeait empêchèrent l'invasion de la Morée par le nord.

L'état d'anarchie et de confusion où Mavrocordato trouva l'Acarnanie et l'Étolie aurait été plus que suffisant pour abattre une âme ordinaire; mais, convaincu de l'importance attachée à ses efforts de ce côté, le prince résolut de lutter contre toutes les difficultés. Après

avoir réuni toutes les troupes qu'il put trouver à Missolunghi, et y avoir incorporé les levées nouvellement organisées, il trouva que le tout ensemble ne montait pas à 2,000 hommes, c'est-à-dire à moins de la moitié du nombre primitivement fixé. Il ouvrit cependant la campagne à la tête de cette troupe, et ayant passé l'Achéron, aujourd'hui l'Aspropotamos, vers les derniers jours de juin, il se dirigea par Loutraki, sur les défilés de Macrinoros, où les Grecs pouvaient d'abord opposer une défense facile en cas d'attaque, ou bien s'arranger pour étendre leurs opérations, s'il leur arrivait des renforts. Les Turcs, se trouvant à Combatti en force très supérieure, attaquèrent, le 2 juillet, la gauche, où se trouvait une partie du premier régiment. L'application du nouveau système de tactique eut un tel succès, que l'ennemi fut aussitôt contraint à la retraite avec une perte d'une trentaine d'hommes tués ou blessés. Quelques jours se passèrent ensuite à escarmoucher avec la cavalerie turque, et toujours avec bonheur. Les Grecs en conclurent qu'il ne fallait plus rester sur la défensive, et Marco Bozzaris, qui avait accompagné le prince, proposa de porter du secours à Kiapha, vivement assiégée par un corps considérable d'Albanais. Dans son impatience de voler au secours

de ses braves compatriotes, il répondait de la réussite : il fallut le laisser partir pour cette expédition, à la tête de 600 hommes, quoique aucun renfort ne fût encore arrivé. Pour soutenir son mouvement, le corps principal aux ordres du général Normann, s'avança jusqu'au village de Péta, pendant que le prince continuait ses tournées dans les districts voisins pour réunir les intérêts dissidens, armer le peuple, et faire arriver les renforts nécessaires. Si les Grecs eussent été informés du nombre de leurs ennemis, ils n'eussent jamais adopté un plan dont l'imprudencé fut bientôt démontrée; mais ils furent dupes d'un vieux chef anatolien, nommé Gogo, dont la conduite ultérieure prouva qu'il avait des intelligences avec les Turcs. L'ennemi, secrètement informé par Gogo de la marche de Bozzaris, vint l'attaquer à Placa, et l'obligea de faire sa retraite dans les montagnes. La séparation des deux corps, qui ensemble étaient encore bien inférieurs à l'ennemi, ne pouvait manquer de faire arriver sur le petit corps de Péta toutes les forces des Turcs; c'est ce qui eut lieu.

Le village de Péta, à quelques milles d'Arta, est bâti dans une profonde vallée formée par l'intervalle de deux montagnes escarpées, qui rendent cette position extrêmement forte. Les

Philhellènes furent placés où l'on présumait que commencerait l'attaque, c'est-à-dire sur la droite, soutenus de deux petites pièces de montagne. Le premier régiment, sous le colonel Tarella, forma le centre, et un petit corps de Céphaloniens, commandé par Spiro Pauno, prit la gauche. Le reste du corps, composant à peu près 800 Grecs, fut mis en position dans le village et sur la hauteur en arrière.

Au point du jour, le 16 juillet, on vit les Turcs marcher sur Arta, au nombre de plus de 6,000, dont 1,200 hommes de cavalerie. Ceux-ci prirent différentes positions sur la droite pour intercepter toute communication avec Combatti, et couper la retraite aux Grecs. L'attaque commença par un corps nombreux d'Albanais, qui se précipita en avant, jetant de grands cris, et agitant ses drapeaux en l'air; mais ils furent accueillis par un feu vigoureux des Philhellènes qui en fit tomber un grand nombre, avant même qu'ils ne fussent arrivés sur les retranchemens. La fusillade continua pendant deux heures, avec une perte insignifiante de la part des Grecs, tandis que des centaines d'Albanais étaient restés sur la place. On apprit alors que Gogo avait abandonné le village à la tête de sa troupe, laissant ainsi à découvert tout le flanc droit des Grecs, qui pouvait être tourné par les Turcs.



Les Céphaloniens, malgré leur belle résistance sur la hauteur en arrière du village, avaient été ramenés battant sur le régiment de Tarella; alors les Philhellènes, ne pouvant plus résister au torrent, furent à leur tour obligés de céder le terrain, et d'abandonner leur position. L'infanterie turque inonda aussitôt le champ de bataille, et un combat désespéré commença; mais, une fois rompus, il fut impossible aux Grecs de se rallier devant une force aussi supérieure, et ceux qui parvinrent à s'échapper ne le purent même qu'en passant sur le corps de leurs ennemis.

Un grand nombre d'officiers et de soldats firent des prodiges de valeur, entre autres Dania, Tarella, Chauvassin, Heusmann et Migniac, qui méritent une mention particulière. Le dernier, avant de mourir, avait tué 10 hommes de sa main. Le brave colonel Tarella et Dania restèrent aussi parmi les morts. Le général Normann, qui commandait, fut blessé, et eut peine à s'échapper. Enfin tous ceux qui purent se soustraire au carnage gagnèrent une hauteur inaccessible à la cavalerie ennemie, et retournèrent au petit village de Langado. Mavrocordato, qui était à quelques lieues du champ de bataille, ne sut l'arrivée de l'ennemi que peu d'instans avant le commencement de l'attaque.

Le courrier étant venu de nuit, il fallut quelque temps pour mettre en mouvement les hommes qu'il avait réunis près de lui. Il partit au point du jour; mais il était à peine en marche, qu'un second courrier lui apprit les désastres de l'affaire de Péta. Sur cet avis, il ne vit d'autre alternative que de retourner en arrière pour faire sa jonction avec les débris de l'armée qui s'étaient rassemblés à Langado. Lorsqu'il en passa la revue, il trouva que la perte en tués n'excédait pas 200 hommes, dont le quart étaient des officiers. Cette perte était bien inférieure à celle qu'on pouvait craindre, lorsqu'on pense à l'immense supériorité de l'ennemi, qui avait enveloppé toute l'armée grecque, et presque rendu toute retraite impossible. De Langado, l'armée se rendit à Acracori, laissant derrière elle des postes pour garder les défilés de Macrinoros. Le seul fruit que l'ennemi retira de sa victoire, fut l'occupation de Vonizza, sur la rive méridionale du golfe d'Arta.

Mais cette occupation n'était que le prélude d'une expédition que Reschid-Pacha, récemment arrivé avec 4,000 Asiatiques, voulait commander en personne, et qui avait pour but d'éteindre l'insurrection en Acarnanie : heureusement pour les Grecs qu'il s'éleva entre ce commandant et Omer Vrione une jalousie qui

leur laissa le temps de réparer les désastres de Péta. On savait d'ailleurs que les Albanais ne demandaient pas mieux que de voir prolonger la guerre; servant la Porte en purs mercenaires, tout-à-fait désintéressés dans la question qui s'agitait les armes à la main, ils auraient aussi volontiers prêté le secours de leurs bras à l'un des partis qu'à l'autre, pourvu qu'ils y eussent trouvé leur profit.

Malgré l'inaction de l'ennemi, la situation des Grecs était hérissée d'embarras. Un échec récent, dans lequel leurs meilleures troupes avaient été battues, répandit la terreur parmi les habitans; plusieurs milliers d'entre eux se réfugièrent dans les montagnes, et les femmes, les enfans, les vieillards, tout ce qui était hors d'état de rendre aucun service, dans l'île déserte de Calamos. L'alarme ne fut pas peu augmentée par l'arrivée du capitain-pacha à Patras avec une flotte formidable. Il fut alors heureux que Reschid-Pacha n'agît pas avec plus d'énergie; une manœuvre bien combinée lui aurait fait achever promptement ce qui avait été commencé à Arta, et lui aurait entièrement facilité l'invasion de toute la province; comme s'il eût manqué quelque chose à cette situation désespérée, le bruit courut que l'armée de Machmout-Pacha avait réussi à détruire le gouver-

nement en Morée, et reconquis tout ce pays. Après les pertes de Péta et les désertions que la peur fit naître, à peine restait-il 1,000 hommes sous les armes pour faire face aux dangers dont on était menacé, et l'ennemi avait dépassé Vonizza, au nombre de plus de 4,000 hommes. Cependant les Grecs prirent position à Catouna pour garder les passages qui conduisent dans les plaines de l'Acarnanie. C'est dans ces momens d'incertitude et d'alarmes que le système de neutralité établi par le dernier lord, haut commissaire des îles Ioniennes, fut mis en vigueur de la manière suivante, qui mérite d'être transmise à la mémoire des hommes.

Ainsi que je l'ai dit, les réfugiés de Calamos ne se composaient presque exclusivement que de vieillards, de femmes et d'enfans. Il ne semblait pas que leur présence sur un rocher désolé, qui n'avait jamais été jugé digne de recevoir un poste militaire, pût jamais paraître une infraction à la neutralité; et leur affreuse position, sans pain ni vêtemens, pouvait peut-être exciter de la commisération et de la pitié dans le cœur le plus endurci; mais il n'en fut pas ainsi. Un officier fut chargé de chasser ces infortunés de l'asile qu'ils avaient espéré de la clémence britannique, et ils furent en conséquence obligés de reporter leurs pas dans l'Acar-

nanie, où ils ne devaient retrouver ni leurs demeures ni leurs moyens de subsistance, puisque les Turcs avaient tout détruit ou pillé avant leur fuite. Aussi un grand nombre de ces infortunés, parmi lesquels on comptait les plus belles femmes d'Arta et de Janina, furent-ils contraints d'abandonner leurs enfans. Pour se faire une idée de tant de souffrances et de misères, il faut se les représenter quittant Calamos pour rentrer dans leur pays, qui, partout couvert des hordes infidèles, ne leur offrait partout qu'une mort inévitable. Quels que soient les motifs qui aient dicté un pareil acte, auquel il est inutile d'ajouter aucun commentaire, il produisit un effet qu'on n'attendait peut-être pas; ce fut de réveiller dans le cœur des Acarnaniens le sentiment de tous leurs dangers. Le salut de leurs familles ranima tous les courages; les paysans, qui s'étaient cachés dans les montagnes, se rendirent en foule à Catouna, où l'armée grecque fut bientôt doublée. Mavrocordato avait établi son quartier-général à Vracori, afin de maintenir la communication avec Missolonghi et le Péloponèse, et de surveiller en même temps les mouvemens de la flotte turque; il avait donné le commandement de ce petit corps à un chef nommé Varnachiotti, homme qu'il était important de s'attacher, à cause de ses

grandes richesses et de son influence dans le pays, mais qui, comme l'infâme Gogo, devait bientôt trahir sa patrie, et passer du côté de l'ennemi. Les précédens et la conduite actuelle de ce traître donnaient de grands soupçons sur sa fidélité. Dans les fréquentes escarmouches qui avaient lieu à Catouna, jamais il n'encourageait ses soldats à pousser les avantages qu'ils avaient remportés; d'autre part on savait qu'il avait été intimement lié avant la guerre avec Omer Vrione. Les égards bienveillans qu'il avait pour tous les Turcs tombés entre les mains des Grecs, prouvaient encore qu'il tramait avec eux quelques arrangemens secrets. Tel était cependant le patronage exercé par sa famille et par ses alliances, que Mavrocordato n'eut pas le choix en lui donnant le commandement. Les soupçons qu'on avait conçus sur le compte de Varnachiotti furent à un certain point confirmés par des lettres adressées à cet homme par Chour-schid-Pacha, et qui furent interceptées; elles commençaient par des propositions d'échange pour les prisonniers, et finissaient par des offres de pardon pour tous les Grecs, s'ils voulaient se soumettre et rentrer dans leurs foyers. Cette découverte ne fit qu'irriter les chefs inférieurs qui furent droit au quartier de Varnachiotti, et lui firent signer immédiatement une proclamation

portant peine de mort contre le premier qui parlerait d'accommodement avec les Infidèles.

C'est à cette époque que la flotte du capitana-pacha, composée de soixante-dix voiles, dont cinq vaisseaux de ligne, parut dans les eaux de Patras, et fit sommation aux Grecs de l'Acarmanie de déposer leurs armes ; mais, ayant été rappelée pour coopérer avec Machmout-Pacha et secourir Napoli de Romanie, l'amiral turc ne put savoir le résultat de ses menaces. <sup>1</sup>

<sup>1</sup> En arrivant au golfe d'Argos, le capitana-pacha rencontra la flotte grecque commandée par Miaouli. Avec ses soixante petits bâtimens mal armés, l'amiral grec se mit en bataille entre Spezzia et le continent, déterminé à attendre l'ennemi. Lorsque les vaisseaux turcs approchèrent, un brûlot fut dirigé sur eux et s'accrocha à une frégate algérienne. Dès que les Turcs s'en aperçurent, ils levèrent l'ancre et firent force de voiles pour se sauver, comme s'ils eussent été poursuivis par des forces triples des leurs ; ils revinrent trois jours après, reprirent position dans le golfe comme auparavant, et furent surveillés de près par les Grecs, qui s'étaient toujours maintenus à l'entrée. Ceux-ci firent voile sur l'ennemi, précédés de plusieurs brûlots d'avant-garde.

Ces démonstrations eurent l'effet désiré ; le capitana-pacha donna le signal ; tous ensemble gouvernèrent à l'est, et l'on n'entendit plus parler d'eux jusqu'à Ténédos. Là, étant à l'ancre, ils furent surpris d'une violente tempête, et une frégate avec plusieurs petits vaisseaux furent jetés sur les écueils et entièrement perdus. Ce ne fut pas le seul malheur qu'éprouva la flotte infidèle. Une division ipsa-

Kiriacouli, ayant manqué son expédition, et succombé dans le combat qu'il avait livré en débarquant à Splanza, petit village au nord de Prevesa<sup>1</sup>, et Marco-Bozzaris, ayant échoué dans son entreprise, et les affaires de la Morée étant d'ailleurs dans la situation dont il a été question au chapitre précédent, les Souliotes perdirent

riote, qui savait le capitain-pacha dans ces parages, marcha droit sur lui; et, profitant du désordre où l'avait jeté la tempête, lui envoya encore un brûlot sous les ordres de ce même Canari, qui avait été déjà si heureux à Scio. L'entreprise eut le même succès : il jeta les grappins de fer sur l'abordage et les agrès d'un grand vaisseau de 74 qui ne put jamais se dégager de son ennemi, et après avoir brûlé sur la mer, sauta avec une explosion épouvantable. Rempli d'une frayeur plus vive que jamais, le reste de la flotte coupa les câbles, et, le capitain-pacha en tête, chercha un abri aux Dardanelles, où ils reçurent encore la chasse des Ipsariotes jusqu'auprès de l'entrée. — Ainsi finirent les exploits maritimes des Turcs en 1822.

<sup>1</sup> Aussitôt le débarquement effectué à Splanza, quelques jours après le départ de Chiarenza, les Mainotes se préparaient à marcher vers Kiapha, lorsqu'un corps de 2,000 Turcs vint les attaquer des hauteurs voisines. Ils se défendirent vaillamment, et forcèrent les Infidèles à se retirer avec grande perte. Ils n'eussent point pensé à se rembarquer, sans la mort de leur chef Kiriacouli. Ce brave tomba au moment qu'il venait de tirer sur Kiagah-Bey, le même qui avait été défait à Doliana par Nikitas dans la campagne de 1821. Le corps du chef grec fut emporté par ses soldats pour être inhumé à Missolunghi.



tout espoir d'être secourus par leurs compatriotes du sud, et furent obligés d'accepter les propositions qu'on leur offrit par l'intermédiaire de notre consul à Prevesa, M. Meyer, qui se rendit garant de leur translation aux îles Ioniennes avec armes et bagages. La vigueur déployée par les défenseurs de Kiapha fut vraiment admirable, et justifie entièrement les louanges qui ont été accordées à un peuple destiné, ce semble, à faire revivre les vertus des anciennes républiques dans les temps modernes.

La prise de Souli mettait de si grandes forces à la disposition d'Omer Vrione, qui avait alors le commandement en chef en Acarnanie, qu'il résolut de se porter en avant, à la tête d'un corps considérable. De forts détachemens arrivèrent au commencement d'octobre dans le voisinage des défilés. La seule chance qui permettait encore aux Grecs l'espoir de se maintenir sur le terrain qu'ils occupaient, et d'empêcher l'envahissement de la province, fut l'approche de la saison des pluies, qui empêcherait les Turcs de recevoir des convois, et les obligerait à se retirer. Dans cette hypothèse, ils comptaient avoir le temps de reformer les troupes qui s'étaient débandées après le désastre de Péta.

Pressé de la manière la plus vive d'attaquer

l'ennemi avant l'arrivée de ses renforts, Varnachiotti s'efforçait toujours de différer, sous un prétexte ou sous un autre. Cependant la situation des Grecs devenait de jour en jour plus critique; et on craignait même que l'armée ne se dispersât, si l'on tardait plus long-temps à prendre l'offensive. Ces craintes furent entièrement réalisées vers le milieu de septembre, par la défection ouverte de ce traître, qui, non content de trahir personnellement, engagea les districts de Valtos et de Xeromeros à se soumettre à l'ennemi. En apprenant cette nouvelle, le prince réunit aussitôt tous les hommes qu'il put trouver, envoya des exprès à tous les chefs sur qui il pouvait compter, et prit des mesures qui, en effet, rétablirent un certain ordre. Il quitta la ville de sa personne le 19 à dix heures du soir, s'arrêta sur la route pour rallier quelques paysans qui fuyaient tout effrayés, et, continuant de marcher les jours suivans, arriva le 24 à Vracori. Sa présence répandit une grande confiance parmi le peuple; plusieurs capitaines le rejoignirent, suivis d'un grand nombre de paysans armés, et tout se mit en marche sur Calavia, près d'Angelo-Castro, rendez-vous général assigné pour réorganiser les troupes et concerter les opérations futures. On réunit 2,000 hommes, et ils furent placés de manière

à entraver la marche de l'ennemi du côté de Haspi et de Makada. Le prince prit poste, avec 100 hommes seulement, à l'entrée des montagnes, fit élever des retranchemens, et de là il envoya des messagers dans tous les environs pour engager le peuple à se réunir à l'armée patriote, et à repousser l'ennemi. Un courrier fut dépêché en Morée et aux îles, pour donner connaissance de ce qui se passait et demander du secours. Mais il y avait peu à espérer de ces côtés.

Les Grecs, réduits à peu près au tiers de leurs forces précédentes par les désertions qui suivirent la défection de Varnachiotti, ne purent se maintenir dans leur position de Catouna; ils se dirigèrent sur Anatolica, où Mavrocordato avait établi son quartier-général. Après plusieurs combats partiels livrés sur la route qui suit les bords du lac Ozeros, ils se trouvèrent forcés d'abandonner la plaine sur la rive droite de l'Achéron, et se déterminèrent à défendre, s'il était possible, le passage de ce fleuve au-dessous d'Angelo-Castro, où il n'était pas guéable.

Mavrocordato était depuis peu dans ses nouvelles positions, lorsque l'armée ennemie, forte de près de 30,000 hommes, la plupart Albanais, sous le commandement d'Omer Vrione en per-

sonne, passa les défilés de Xeromeros, ayant Varnachiotti pour guide. Elle était appuyée d'un bon parc d'artillerie et d'un corps nombreux de cavalerie; elle prit aussitôt la direction de Vracori. La ville et les villages d'alentour furent mis en feu par les Grecs, pour empêcher l'ennemi d'en tirer aucun avantage. Marco Bozzaris, qui n'avait point eu le bonheur de réussir dans sa généreuse mission de Kiafa, occupa le défilé de Dougri, tandis que les troupes postées à Calavia et Angelo-Castro furent obligées de se retirer sur Anatolica. Il y eut cependant plusieurs centaines de familles qui aimèrent mieux chercher un asile dans les nombreux îlots dont le lac voisin est semé, que d'abandonner le lieu de leur naissance. Le prince, menacé sur son flanc gauche, trouva à propos d'abandonner la position fortifiée par lui, mais qui avait perdu toute son importance. Il s'avança le long des bords du lac Soudi jusqu'à Dervekista, où il fit sa jonction avec Bozzaris.

L'abandon précipité de la position sur l'Achéron, par le parti commis à la garde du défilé sous Macri, changea la situation des Grecs. Cette retraite avait été causée par une fausse alarme : on disait qu'un corps de cavalerie turque avait passé la rivière près de Stamma. Cette circonstance, qui heureusement ne fut

pas remarquée de l'ennemi, obligea Mavrocordato à se retirer en toute hâte sur le défilé de Kerasova, où il essaya inutilement de prendre une seconde position ; car on apprit de la manière la plus certaine que les Turcs pénétraient de tous côtés, et seraient bientôt arrivés dans les plaines autour d'Anatolica.

Xeromeros, Valtos et Vracori étaient au pouvoir de l'ennemi, et il n'y avait que trop de sujet de craindre que l'exemple de Varnachiotti ne fût suivi par plusieurs autres, qui eussent pu joindre les Turcs, déjà en position, sur les hauteurs de Stamma, à cinq milles d'Anatolica, d'où ils pouvaient à chaque instant faire irruption dans la plaine, et jusque sous les murs de Missolonghi. La perte de cette place aurait mis toute la Grèce occidentale entre les mains des Infidèles, qui de là auraient jeté des forces dans la Morée.

La conduite du prince Mavrocordato, dans cette occurrence difficile, fut signalée par une fermeté et une résolution qui l'ont placé depuis dans la plus haute estime chez le peuple grec. Ce n'est qu'un acte de simple justice, d'ajouter que le destin de la Grèce a dépendu de la détermination qu'il prit alors. Heureux qu'il se soit arrêté au seul plan qui pût donner quelque chance de salut pour la Morée !

Mavrocordato, ayant mis le reste de ses troupes en mouvement, partit d'Anatolica, et prit sa direction comme s'il eût voulu faire sa retraite sur Salona; puis, tournant aussitôt, il arriva par une marche de flanc sur le village de Thecalova, et entra à Missolunghi le 17 octobre. Les difficultés qui s'offrirent alors à lui surpassaient de beaucoup toutes celles dont nous avons déjà fait mention.

La population de cette place, qui, avant la révolution, n'était que de 2,000 âmes, était réduite à quelques familles qui n'avaient pu se procurer aucun moyen de s'échapper à l'approche de l'ennemi; le reste, plus heureux, avait fui dans la Morée et les îles Ioniennes.

La ville de Missolunghi est bâtie dans une plaine exactement plate; et, quoique ses murailles soient lavées par un bras de mer, l'eau en est si peu profonde, qu'elle ne permet l'approche qu'à des bateaux pêcheurs jusqu'à une distance de quatre à cinq milles. Toutes les fortifications se composaient alors d'une muraille basse sans bastion, et environnée d'un fossé de sept pieds de large et quatre de profondeur, encore était-il comblé de décombres en bien des endroits. Le parapet, qui ne s'élevait pas à plus de trois pieds au-dessus de la contrescarpe, était construit en pierres, mais toutes déta-

chées, et hors d'état d'être réparées; elles tombaient çà et là de vétusté. Quoique la défense d'une ligne aussi étendue eût exigé plus de 3,000 hommes, toute la garnison dont le prince pouvait disposer, y compris ce qu'il avait trouvé dans la ville, ne donnait pas un effectif de 500 hommes. L'artillerie trouvée dans les murs se composait de quatre vieilles pièces de marine et d'une pièce de 36 démontées; les munitions n'eussent pas suffi à un mois de siège; et, à l'exception du maïs, toute autre espèce d'approvisionnement était extrêmement borné. Ce fut dans une place aussi dépourvue et aussi mal armée, que Mavrocordato et ses compagnons résolurent de tenir tête à une armée de 40,000 hommes. Ils ne perdirent pas un moment pour réparer les murs et nettoyer les fossés, et se firent aider dans cet ouvrage même par les femmes; les canons furent placés sur les points les plus élevés, toutes les maisons près du parapet furent crénelées pour la fusillade. Pour tromper l'ennemi sur la force de la garnison, on attacha à des perches un grand nombre de baïonnettes qu'on avait trouvées dans la ville, et on les rangea autour de la muraille. Lorsque le président partit d'Anatolica, il fut convenu que Marco Bozzaris occuperait les défilés par où l'ennemi chercherait probablement à s'avan-

cer, entre la ville et la mer. L'occupation de ce point, quoique temporaire, facilita aux Grecs la rentrée de nombreux troupeaux à Missolonghi. Cependant au bout de deux jours ils furent forcés de se retirer; Bozzaris, avec un petit détachement de Souliotes, parvint à rentrer dans la place; le reste de son monde s'était dispersé dans les montagnes. Le surlendemain, une forte division de l'armée turque parut devant les murs, et commença aussitôt un feu d'artillerie et de mousqueterie qui continua presque jusqu'au jour suivant; il fut alors suspendu pour proposer la capitulation<sup>1</sup>. Mavrocordato, profitant de la stupidité de son ennemi, qui ne risquait point une attaque où la destruction totale des Grecs eût dû être décidée, et convaincu qu'il n'y avait de chance de salut pour lui qu'en gagnant du temps pour laisser arriver du secours, répondit de manière à faire croire à Omer Vrione que sa proposition serait acceptée. Quoique ces négociations fussent fréquemment interrompues par le renouvellement du feu de l'ennemi, elles donnèrent aux Grecs les moyens d'accélérer leurs préparatifs de défense. Telle était cependant l'infériorité de leurs

<sup>1</sup> Un des articles proposés portait que Mavrocordato, et vingt autres dont les noms suivaient, seraient livrés comme préliminaires de la négociation offerte à la garnison.



forces et de leurs ressources, qu'il semblait n'y avoir pour eux aucun espoir d'échapper à leur perte. Ils furent dans un état pénible d'anxiété jusqu'au matin du 9 de novembre, qu'un brick et une goëlette turcs, qui avaient été envoyés par Jussuf-Pacha pour bloquer la place par mer, furent aperçus gouvernant sur Patras; mais le premier, ne pouvant gagner la rade à cause d'un vent violent du sud, s'éloigna en manœuvrant sur Ithaque, chassé par six vaisseaux sur lesquels flottait le pavillon grec. Ces vaisseaux furent suivis des yeux avec avidité par le prince et ses compagnons jusqu'à la nuit close, et alors ils eurent encore plus de sujet de réfléchir sur le péril de leur situation. Quoique l'apparition de cette petite escadre remplit tous les cœurs d'espérance, une vigoureuse attaque de nuit par les Infidèles pouvait leur faire perdre tout le fruit de la défense; mais, heureusement, rien ne fut tenté, et on peut se faire une idée des transports de joie lorsqu'au point du jour on aperçut toute l'escadre grecque ancrée aussi près de la ville qu'il était possible de le faire à des vaisseaux de cette force. Ils avaient chassé le brick jusqu'à ce qu'il se fût réfugié dans les rochers d'Ithaque; le commodore grec venait pour annoncer qu'un corps de Péloponésiens était prêt à s'embarquer à Chia-

renza et Katakolo, pour passer à Missolonghi. Une partie des vaisseaux partit le jour suivant pour chercher cet important renfort, et le reste fut bientôt augmenté de quatre Ipsariotes, ce qui forma une force navale capable d'en imposer à l'ennemi. Ce secours tant désiré arriva enfin le 14; il consistait en 1,200 hommes, commandés par Mavromichalis, accompagné lui-même d'Andros Lundo de Vostizza, et de Deligianapulo, tous deux chefs distingués de Mainotes. Ces troupes, qui avaient pris part aux victoires remportées par l'armée dans la plaine d'Argos et devant Napoli de Romanie, encore tout animées du souvenir récent de leurs exploits, ne purent supporter l'idée de rester enfermées dans les murs de Missolonghi. On fit donc une sortie le 27 novembre, et 110 Turcs restèrent sur le champ de bataille, tandis que la perte des Grecs n'excéda pas 20 hommes tués ou blessés.

Tels avaient été les cruautés et les brigandages qui suivirent l'entrée de l'armée infidèle dans l'Acarnanie et l'Étolie, qu'aussitôt que les paysans furent revenus de leur première consternation, tous ceux qui avaient osé conserver leurs armes se levèrent, et firent aux Turcs une guerre de détail qui interrompit leurs communications et empêcha l'arrivée de tout secours.

Pour seconder ces efforts de la part du peuple, on se décida à envoyer, par mer, à Dragomeste, une partie des troupes arrivées de la Morée, pour agir en coopération avec les habitans de Valtos et de Xéromeros, s'emparer de nouveau des défilés, et couper les communications de l'ennemi avec Arta et Vostizza. Mavromichalis prit le commandement de l'expédition, qui partit pour sa destination le 24 de décembre. Ce départ affaiblit tellement la garnison, qu'Omer Vrione, qui depuis deux mois n'avait pas osé tenter un assaut, résolut de profiter de l'avantage que lui offrait cette circonstance. Il savait aussi que le jour de Noël était fêté par les Grecs conformément à leurs rites religieux; il n'y vit qu'un motif de plus pour mettre son projet à exécution, lorsque les Chrétiens seraient occupés par la solennité de leur fête.

Devinant, à l'agitation qu'on observait dans le camp turc, qu'il se tramait quelque chose, Mavrocordato, Bozzaris et les autres chefs tinrent un conseil de guerre, où ils décidèrent que tous les corps seraient en alerte pendant la nuit, qu'au contraire de la coutume observée, les cloches des églises ne sonneraient pas, ou qu'elles sonneraient seulement pour avertir de ce qui se passerait à la muraille. Mavrocordato et tous les chefs furent constamment à

tous les postes, autant pour éviter une surprise que pour donner les instructions nécessaires en cas d'attaque.

Voici le plan des Turcs : ils devaient envoyer 800 hommes choisis, avec des échelles sur le point le plus foible; ceux-ci devaient être suivis de 2,000 autres, plus particulièrement destinés à détourner l'attention des Grecs, et à les contraindre à quitter leurs postes, pendant que les premiers entreraient dans la place. Les autres divisions ennemies devaient s'avancer à la fois de tous côtés. Le signal de l'attaque fut donné par un coup de canon, le 25 décembre, à cinq heures du matin. Une épouvantable canonnade commença alors sur toute la ligne ennemie, et les Grecs ripostèrent vigoureusement. Les hommes d'escalade réussirent à s'approcher, sans être aperçus, à quelques verges des murailles, et avaient même placé des échelles qui permirent à quelques Turcs de franchir le parapet; mais ceux-ci furent à l'instant massacrés; deux porte-étendards, qui avaient déjà planté le croissant sur les murs, subirent le même sort; tous ceux qui entreprenaient de monter étaient aussitôt précipités de la muraille dans le fossé. Les Grecs sentaient bien que leur sort dépendait de l'issue de ce combat; aussi tous à l'envi l'un de l'autre déployaient-ils

toute leur valeur et leur intrépidité. Le combat fut court, mais désespéré et sanglant; et au point du jour le glacis était tout couvert de morts. Les Turcs, quoique persuadés qu'ils n'avaient rien à espérer en prolongeant le combat, continuaient toujours d'avancer pour enlever les corps de leurs compagnons tués; pas un d'eux n'échappait. Les Infidèles perdirent dans cette affaire 1,200 hommes et neuf étendards; tandis que, chose incroyable! les Grecs n'eurent que six hommes tués et une trentaine de blessés. Tel fut le résultat d'une attaque sur le succès de laquelle le général turc comptait avec tant de certitude, qu'il disait à ceux qui l'entouraient, que son intention était de dîner à Mis-solunghi, pour fêter le grand anniversaire des Chrétiens. L'effet immédiat de cet échec signalé fut un soulèvement général dans les provinces d'alentour. Tous ceux qui, auparavant, conservaient quelque crainte de l'ennemi, s'en affranchirent complètement, et des bandes se formèrent dans toutes les directions pour couper la retraite à l'ennemi partout où il voudrait repasser les montagnes. La seule crainte de Mavrocordato était que l'armée turque ne prit la fuite avant que les paysans eussent achevé de s'organiser. D'un autre côté, il engagea les chefs à faire tous leurs efforts pour empêcher

leurs hommes de faire des sorties générales, et de se compromettre en plaine avec toute l'armée turque.

Omer Vrione ayant envoyé Varnachiotti à Xéromeros pour se procurer des vivres et des fourrages, reçut une lettre de ce traître, datée du 31, où il l'informait que Rongo, envoyé à Valtos pour le même objet, avait abandonné la cause qu'il n'avait feint d'épouser que pour mieux les tromper, qu'il s'était mis lui-même à la tête de 3,000 hommes, et qu'il marchait pour couper la retraite d'Omer sur Langoda; que, malgré tous ses efforts, le peuple de Xéromeros avait pris les armes; et que le prince de Maina, à la tête de 1,500 hommes, après avoir chassé les Turcs de Dragomeste, s'avancait pour occuper les défilés, qui faisaient la seule retraite du pacha sur Vostizza. La peur est le trait caractéristique des Turcs; ces nouvelles les remplirent d'une telle épouvante, que deux heures après, tout le camp se mit en retraite dans le plus grand désordre; elle fut si précipitée, qu'ils abandonnèrent toute leur artillerie de huit belles pièces de canon de bronze avec leurs trains de campagne et leurs caissons, deux obusiers, les munitions, l'équipage de camp, une grande quantité de provisions et tout le bagage. Pour surcroît d'embarras, à peine

étaient-ils en marche, qu'un détachement de 500 hommes sortit de la ville, poursuivit leur arrière-garde, et la mit presque entièrement en pièces à Kerasova.

En arrivant à l'Achéron, les eaux accrues par les pluies continuelles ne permirent pas le passage, et ils se trouvèrent cernés ainsi de tous côtés et sans provisions. C'est dans cette fâcheuse position, et lorsqu'ils songeaient aux moyens de s'échapper, qu'une forte colonne grecque, sous les ordres de Marco Bozzaris, parut, se dirigeant sur eux. Plus effrayés que jamais, les Turcs résolurent de tenter le passage plutôt qu'une bataille. Ils se lancèrent dans le fleuve, où plusieurs centaines furent noyés; tandis que ceux qui n'osèrent pas tenter cette périlleuse ressource furent contraints de se rendre prisonniers au chef souliote.

Après avoir gagné la rive opposée de l'Achéron, les hordes turques eurent de nouveaux ennemis à combattre à chaque pas; c'étaient les paysans armés de Xéromeros, Valtos et des autres cantons placés sur leur ligne de retraite. Ainsi, de cette nombreuse armée entrée en Acarnanie trois mois auparavant, la moitié à peine put s'échapper. Les fuyards ne s'arrêtèrent qu'à Arta et Anacori, au-delà des défilés de Macronoros. Pour revenir à Mavrocordato,

dont la constance et la fermeté dans cette terrible période sont au-dessus de tous les éloges, il put alors réaliser son plan favori d'organisation civile. Une junte locale fut formée à Missolunghi, et des mesures immédiatement prises pour mettre en vigueur la constitution d'Épidaure dans l'Étolie et l'Acarnanie. On prit également des dispositions pour réorganiser le système militaire de ces provinces. L'importance de Missolunghi étant devenue plus évidente que jamais, on décida que, sans désespérer, on rétablirait ses fortifications démantelées, mais sur un nouveau modèle. Cette mesure fut considérée comme si urgente, que les habitans qui accouraient du lieu de leurs refuges furent mis en réquisition pour aider les travailleurs. Cet appel fut entendu; ils y vinrent tous, et avec tant de joie et de courage, qu'en moins de trois mois Missolunghi fut mis parfaitement à l'abri de toute attaque pour l'avenir. Tous ces importans travaux étant terminés, le président se rembarqua avec toutes les troupes qui ne furent point jugées nécessaires à la défense de la ville, et revint dans le Péloponèse au commencement d'avril, après une absence de dix mois.

---



---

## CHAPITRE XIII.

Le congrès national est assemblé à Astros. — Actes de ce congrès. — Proclamation au peuple. — Le siège du gouvernement est transféré à Tripolizza. — Préparatifs pour l'ouverture de la campagne. — Mouvements des Turcs. — Opérations en Livadie. — Retraite de Jussuf-Pacha. — La campagne s'ouvre en Acarnanie. — Marche de Mustapha-Pacha. — Défection des Albanais à Brevesa. — Marco Bozzaris se dirige sur Capenisa. — Arrivée de l'armée ottomane. — Elle est attaquée de nuit par les Grecs. — Héroïsme et mort de Marco Bozzaris. — Constantin Bozzaris est nommé commandant. — Actes du capitain-pacha. — Exécution de six prisonniers. — Opérations à Candie. — Prise de Thisamos et de Selinon. — Bravoure de l'escadre grecque sous les ordres de Macromure. — La flotte turque retourne aux Dardanelles. — Reprise de Corinthe. — Vigoureuse défense d'Anatolica.

D'APRÈS la constitution d'Épidaure, les élections pour la seconde session auraient dû être terminées au 1<sup>er</sup> janvier 1823; mais la proximité du théâtre de la guerre et la prolongation de la campagne s'y opposèrent. Le conseil exécutif avait cependant envoyé des circulaires aussitôt après la prise de Napoli de Romanie pour ordonner que les élections commençassent immédiatement; ces circulaires prescrivaient la manière d'y procéder pour éviter tout retard; on insistait sur la nécessité de ne

choisir que des hommes qui auraient donné des preuves incontestables de patriotisme et d'amour du bien public. Les députés furent invités à se réunir au gouvernement dans une petite ville appelée Astros, située dans une de ces nombreuses vallées qui bordent le golfe d'Argos; la position de cette place rendait faciles les communications avec les îles, la Morée et tous les autres points de la confédération. Les membres du gouvernement, qui avaient passé quelques semaines à Castries, sur la côte opposée à Hydra, arrivèrent à Astros au commencement de mars; mais plus d'un mois s'écoula avant que tous les députés et les chefs militaires ne fussent réunis. L'ardeur du peuple était si grande à prendre part aux délibérations, qu'en outre du nombre légal de représentans, cinquante délégués au moins furent encore envoyés de diverses villes avec des pétitions, demandant la faculté pour eux de pouvoir assister aux travaux du congrès national.

Outre la garnison de cette ville, il y avait un nombreux concours de voyageurs, attirés par la seule curiosité ou l'intérêt universel excité par une affaire aussi importante.

Afin d'assurer le concours de tous les élémens du système politique, et de le ramener à une plus grande uniformité, l'une des premières pro-

positions du prince Mavrocordato, à son retour de Missolonghi, fut de transférer au gouvernement central les pouvoirs confiés aux trois juntes d'Épire, de Livadie et du Péloponèse. Les assemblées s'ouvrirent le 10 avril, et se tinrent dans un jardin, à l'ombre des orangers. Tandis que les députés et les délégués, au nombre de 300, étaient occupés à leurs débats, qui commençaient peu après le lever du soleil; les soldats et les citoyens, réunis pêle-mêle au-dehors de l'enceinte, et cherchant sous des oliviers quelque abri contre les feux du soleil, discutaient entre eux avec autant de zèle et d'ardeur que leurs représentans, tous les points qui avaient rapport aux intérêts de la patrie, et attendaient avec la plus vive anxiété la fin des séances.

Le calme et l'esprit qui régnèrent dans ces assemblées seront mieux appréciés par un exposé succinct de ce qui s'y passa.

A l'assemblée préparatoire du 10 avril, le serment suivant fut proposé à chaque membre :

« Au nom de Dieu et de mon pays, je jure  
« d'agir avec un pur et inébranlable patrio-  
« tisme, de travailler à une sincère union, et  
« d'abjurer tout sentiment d'intérêt personnel  
« dans toutes les discussions qui vont avoir lieu  
« dans le second congrès national. » Après la

prestation du serment, le congrès procéda à la nomination du président pour la seconde session, et choisit Mavromichalis, puis forma des commissions pour reviser les articles de la constitution, que l'expérience avait prouvé susceptibles d'amendement, et prendre connaissance de l'état où était la confédération générale. Après avoir entendu différens rapports sur les affaires de la religion, de la justice, des finances, de l'armée, de l'administration civile, l'assemblée prit la résolution suivante, relativement aux modifications proposées par la commission chargée de l'examen du code politique :

« La seconde assemblée constituante de la  
« Grèce, après avoir adopté les changemens et  
« améliorations que l'expérience et l'intérêt de  
« la nation reclamaient, décrète :

« 1°. Que le code politique de la Grèce, qui  
« s'appellera désormais *Loi d'Épidaure*, est  
« confié à la fidélité du corps législatif, au con-  
« seil exécutif et à l'autorité judiciaire. Il est  
« également placé sous la sauve-garde du peuple  
« et du patriotisme de tous les Grecs.

« 2°. Que le pouvoir exécutif ne pourra émet-  
« tre de loi, ni faire aucunes innovations dans  
« ladite loi d'Épidaure, dans quelque circon-  
« stance que ce puisse être.

« 3°. Que la constitution, ainsi révisée et ra-

« tifiée du consentement général , sera immédiatement promulguée dans toute la conférence.

« 4°. Que l'original de cette pièce importante, « signée de tous les membres et délégués composant la présente assemblée , sera déposé « aux Archives du corps législatif. »

Ces bases importantes arrêtées le 25 avril, le congrès s'occupa d'un grand nombre d'objets de détail. Un article de la constitution relatif à la vente des domaines nationaux fut suspendu, afin que cette ressource immense, autrefois la propriété des Infidèles, pût faciliter les opérations financières du gouvernement, au-dehors, et pour éviter les pertes qui seraient l'infaillible conséquence de la vente exécutée sous les circonstances où l'on se trouvait. Le pouvoir exécutif eut pourtant la faculté de disposer de tout le matériel qui aurait pu se détériorer, tels que les chevaux, les moulins, les boutiques, les caravanserais, les mosquées, les bains publics et les pressoirs à olives. Des remerciemens furent votés et décrétés envers les marines d'Hydra, Spezzia et Ipsara pour leurs services pendant la guerre. Vers la fin de la session, on ouvrit des discussions, et on arrêta des réglemens relatifs à la liquidation des dépenses de la guerre future, et le conseil exécutif fit adopter, pour

remplir le trésor, les mesures qu'autorisait la constitution. Un projet de loi fut aussi soumis au congrès, et adopté; il établissait des gouverneurs pour les provinces et des magistrats pour les villes. Comme il était impossible d'arrêter un code criminel sans des recherches et un examen plus approfondi, le conseil exécutif fut chargé de faire un choix dans le *Code Napoléon*, et d'organiser des tribunaux provisoires.

Les travaux du congrès étant terminés le 30 avril, il fut décrété qu'à moins que les circonstances n'en ordonnassent autrement, le troisième congrès national serait prorogé à deux ans plus tard; et pour éviter que le peuple ne mît trop de précipitation dans le choix de ses représentans, le pouvoir exécutif annonçait que l'on serait prévenu trois mois avant la convocation : le siège du gouvernement fut transporté par intérim à Tripolizza. Il ne restait plus au congrès qu'à constater le résultat de ses travaux; c'est ce qu'il fit dans l'adresse suivante au peuple.

« La guerre nationale des Grecs pour la déclaration et le maintien de leur indépendance continue depuis trois ans; pendant ce laps de temps le tyran n'a pu obtenir de succès contre nous, ni sur terre ni sur mer; nos ennemis sont tombés par milliers, victimes de la témérité de leurs

chefs; des places fortes ont été réduites, le territoire a été agrandi, et le bruit de nos armes a retenti jusque sous les murs de Byzance.

« C'est à Épidaure que la Grèce eut le bonheur de manifester le premier acte de sa volonté et de son indépendance, en établissant un gouvernement national, et en instituant ses lois fondamentales. Seize mois après, la seconde assemblée du peuple a été convoquée, à Astros. Après avoir soumis le code politique à un nouvel examen d'après le vœu de la nation, elle a décrété les améliorations que lui dictait l'intérêt commun. L'état des finances, les rapports publics, les ressources de la patrie ont été discutés avec un égal soin; des mesures nécessaires ont été adoptées pour l'entretien des armées de terre et de mer, qui continueront à rendre vaines toutes les menaces futures de notre ennemi. Conformément à la loi heureusement instituée à Épidaure, il est décrété que le gouvernement provisoire a commencé sa seconde période administrative, et qu'il s'occupera des grands devoirs qui sont confiés à sa vigilance et à son patriotisme. Avant de se séparer, il reste encore un devoir à remplir au congrès; il proclame donc au nom du peuple grec, devant Dieu et les hommes, l'existence politique des Hellènes et leur indépendance,

pour lesquelles la nation a déjà versé des torrens de sang, avec la résolution inébranlable de tous et de chacun de conserver la liberté conquise, ou de s'ensevelir avec elle les armes à la main dans la tombe, comme il convient à des hommes résolus de combattre pour les droits qu'ils ont reçus de la nature, et pour la sainte religion qu'ils professent. Privés de leur liberté et de leurs propriétés, exposés à des cruautés inouïes de la part de ceux qui ne connoissent jamais ni humanité ni justice, les enfans d'une terre héroïque n'ont jamais oublié la gloire de leurs ancêtres; ils sentent qu'en secouant le joug de la barbarie, et en délivrant leur pays, ils n'ont fait que remplir une obligation sacrée, imposée par les devoirs de la religion, et commandée par les progrès des lumières.

Un des objets du présent congrès, élu par le choix libre et désintéressé du peuple, a été de proclamer à l'univers entier :

- 1°. La justice de la guerre où il s'est engagé pour le maintien de l'indépendance nationale;
- 2°. L'ardent désir de ce peuple de reconquérir les sciences, perdues pendant des siècles d'oppression, et de reprendre son rang parmi les nations éclairées de l'Europe, dont il espère l'intérêt et l'appui;



3°. Les remerciemens qu'adresse la nation tout entière aux armées de terre et de mer qui, pendant les deux dernières campagnes, ont si vaillamment défendu leur pays, et détruit à l'ennemi plus de 50,000 hommes;

4°. L'expression de ses remerciemens au gouvernement provisoire et aux juntes locales, et plus spécialement au sénat du Péloponèse et à l'aréopage de la Grèce occidentale pour le zèle et le désintéressement avec lesquels ils ont accompli leur tâche difficile.

En terminant ses travaux, le congrès national implore le Tout-Puissant, père de l'univers, et le supplie d'étendre sa haute protection sur les peuples de la Grèce, et de couronner leurs efforts par le succès.

Lorsque l'on se rappelle que, depuis la ligue des Achéens qui put résister à toute la puissance de Rome, cette réunion donnait au monde le second exemple d'une assemblée générale des Grecs, on devait naturellement s'attendre à voir se développer une extrême jalousie parmi les chefs que des triomphes récents autorisaient à réclamer le premier rang, ou au moins à remarquer dans les actes législatifs une confusion, née de leur inaptitude à des travaux de cette nature. Cependant, si l'on excepte une courte mésintelligence entre les généraux et le corps législatif

sur la vente immédiate de toutes les propriétés nationales, ou la remise de cette vente après la conclusion de la guerre, on voit qu'il serait difficile d'imaginer une harmonie plus complète que celle que manifesta la session dont on vient de tracer l'esquisse. La promulgation de l'adresse fut immédiatement suivie de la translation du conseil exécutif et du corps législatif à Tripolizza, où des mesures furent immédiatement prises pour l'ouverture de la troisième campagne. Les Turcs avaient tellement souffert dans l'année précédente, qu'il se passa plusieurs semaines avant qu'ils tentassent aucun mouvement : cette circonstance laissa au gouvernement provisoire le temps d'organiser les meilleures dispositions pour la reprise des hostilités.

L'invasion de la Morée et les opérations en Acarnanie ayant entravé la culture, on devait peu compter sur les ressources de la moisson prochaine; en conséquence on prit un arrangement d'après lequel les propriétés nationales et leurs récoltes prochaines, estimées par la commission de finances à 12,000,000 de piastres turques, furent affermées pour environ le tiers de cette somme : celle-ci, et quelques millions provenant des dons des patriotes zélés, composèrent toutes les ressources avec lesquelles la

Grèce entra en campagne pour la troisième fois contre la puissance terrestre et navale de l'empire du croissant.

Vers la fin du printemps, l'ennemi sortit de l'inaction où il était jusqu'alors demeuré. Une flotte de dix-sept frégates et de plus de soixante bâtimens plus petits, de guerre et de transport, le tout, bien pourvu de troupes, de munitions et de vivres, fut destiné à ravitailler les forteresses qui tenaient encore à Négrepont, en Candie et en Morée. L'impossibilité où les Grecs furent de mettre en mer en temps utile fit que cette destination fut remplie sans obstacle à Carystus, la Canée, Coron, Modon et Patras, où le capitain-pacha arriva vers la mi-juin.

Le plan de campagne projeté par l'ennemi sur la côte, était, cette année, bien supérieur à celui de l'année précédente, et les forces destinées à le mettre à exécution étaient tout autrement redoutables par le nombre des troupes et la capacité des généraux. Une armée de 25,000 hommes fut assemblée à Larisse au commencement de juin, et formée en deux divisions destinées chacune à agir séparément. L'une d'elles, sous Jussuf, pacha de Bercoffeeli, se mit en marche sur les Thermopyles; l'autre, conduite par Mustapha-Pacha, s'avança vers les défilés de Néopatra, près Zeitouni. Les

Greco, trop faibles pour opposer quelque résistance, se retirèrent, et ouvrirent à l'ennemi l'entrée de la Livadie; il campa sous Nevropolis le 20 juin. Hors d'état de se mesurer avec la division turque, les Grecs se contentèrent d'occuper les défilés par où elle avait pénétré dans la province.

Jussuf n'en continua pas moins à envahir et à dévaster tout le pays autour du Parnasse et de Livadie, égorgeant tous les habitans qui ne s'étaient pas réfugiés ou dans les montagnes ou dans les marais du lac Copais; il attaqua aussi un petit corps qui avait pris une position retranchée sur la grande route entre Rachova et Delphes; mais il y fut repoussé avec une perte considérable. Quelques jours plus tard, l'ennemi fut plus heureux; il s'avança sur les deux villes que nous venons de nommer, après avoir tourné la droite des Grecs, et il y mit le feu, non toutefois sans avoir saccagé tout ce que les habitans y avaient laissé en prenant la fuite.

Odysséus, qui avait attendu à Athènes qu'un renfort amené de Tripolizza par Nikitas eût passé l'isthme de Corinthe, en partit le 28 juin: il avait donné l'ordre de faire suivre toutes les forces qu'on aurait rassemblées de l'Attique et de la Béotie; pour lui, il marcha sur Mégare, à la tête de 500 hommes, s'y embarqua, tra-

versa le golfe, et fut rejoindre Nikitas à Dobrena. Les deux chefs, sans perdre de temps, marchèrent à l'ennemi, et arrivèrent bientôt sur les hauteurs à la vue du camp de Jussuf. Ils déployèrent alors un système de guérillas qui ne tarda pas à fatiguer les Turcs. Ceux-ci, continuellement harassés, se mirent bientôt en retraite dans le plus grand désordre, poursuivis par les Grecs, qui en tuèrent un grand nombre, et leur enlevèrent la meilleure partie de leurs bagages.

La seconde division, aux ordres de Mustapha, attendait dans la plaine de Thèbes le résultat des opérations de Jussuf, pour s'avancer vers le golfe de Lépante; mais la retraite de celui-ci fit prendre un autre parti aux chefs grecs. Odysséus poussa ses attaques sur cette division, et la força de se réfugier à Négrepont, en abandonnant presque tous ses bagages et ses magasins. A peine les Turcs étaient-ils arrivés à Carysto, qu'Odysséus parut devant la place, et y établit un blocus rigoureux. Après tant de succès, qui éloignaient toute crainte d'une attaque du côté de Corinthe, Nikitas marcha sur Salone afin de coopérer avec les habitans aux préparatifs à faire pour la défense de la place et de ses environs.

La conduite de la guerre en Acarnanie était

confiée à Mustapha, pacha de Scutari, ayant Jussuf, pacha de Serres, pour lieutenant; ils éprouvèrent de si grandes difficultés pour organiser une armée suffisante, qu'il leur fallut passer les deux mois de juin et de juillet à Prevesa, avant d'y pouvoir réunir un corps de 8,000 hommes. Jussuf avait pris position à Ponda, village près de l'ancien Actium, pour y attendre le pacha de Scutari. Celui-ci s'avancait avec un corps nombreux fourni par le pacha de Thessalie. Marco Bozzaris était à Katochi, entre Missolonghi et Vonizza, avec Joncas d'Agrapha<sup>1</sup> à qui il s'était réconcilié après une ancienne inimitié. Leur armée ne montait pas à plus de 1,200 hommes; mais ils étaient convenus secrètement de surveiller les mouvemens de l'ennemi. Dans ces entrefaites, Mustapha se mit en marche d'Agrapha à Vraconi, s'attendant bien à y être rejoint par les troupes de Prevesa; mais les Albanais, qui formaient l'élite de l'armée de Jussuf, n'eurent pas plus tôt reçu leurs gratifications d'entrée en campagne, qu'ils se mutinèrent, menacèrent leurs chefs de les

<sup>1</sup> Joncas s'était déjà beaucoup distingué avant la guerre en qualité de protopalicaron ou second commandant, sous le célèbre Klepthe Katsandoni, qui avait souvent défait les armées d'Ali-Pacha, et avait en dernier lieu bravé toute sa puissance.

mettre à mort, et, après s'être livrés à toutes sortes d'excès, se retirèrent dans leur pays.

La tente de Jussuf ne fut pas épargnée en cette occasion; lui-même ne parvint à éviter la mort qu'en s'embarquant, et se réfugiant à Patras, avec quelques uns de ses serviteurs. On sut par la suite que la cause de cette sédition et de la désertion qui la suivit, venait d'Omer Vrione, qui était devenu jaloux de la réputation militaire de Jussuf, et qui résolut de lui enlever tous les moyens de coopérer à cette campagne avec Mustapha. Il persuada aux Albanais de venir rejoindre ses propres étendards, et prit position à Lépanore, sur la rive droite de l'Achéron, avec 4,000 hommes. A son arrivée à Patras, Jussuf-Pacha envoya un corps de troupes pour prendre terre à Criouéro, non loin de la position occupée par Marco Bozzaris, avec ordre de prendre les Grecs en flanc. Ayant été informé de leur débarquement, le chef souliote tomba sur les Turcs, et prit ou tua plus des deux tiers de cette division : le reste s'estima heureux de pouvoir s'échapper en retournant à bord.

Bozzaris apprit aussi qu'une troupe de 2,000 hommes s'avancait du côté de Valtos; il envoya un détachement au-devant d'elle pour l'arrêter dans sa marche, tandis que lui-même résolut

de disputer à Mustapha-Pacha l'entrée de l'Acar-  
nanie. Pour atteindre ce but important, il fal-  
lut entreprendre une de ces marches forcées  
extraordinaires qui ont si souvent assuré la vic-  
toire aux Grecs dans la présente guerre. C'est  
à cette marche qu'il dut d'arriver à temps à  
Carpenisa pour prévenir les conséquences qui  
auraient suivi l'invasion soudaine de Mustapha.  
L'armée ennemie arriva le 19 août sur la fron-  
tière de l'Acarnanie, et campa dans une plaine  
étendue, auprès de la place que nous venons de  
nommer : elle montait à 14,000 hommes ; à peine  
les Grecs en avaient-ils 2,000. Il fallut racheter  
la faiblesse relative par l'intrépidité. Bozzaris,  
dont la bravoure passée avait donné les plus  
flatteuses espérances pour l'avenir, était alors  
destiné à surpasser encore tout ce que ses amis  
et ses admirateurs avaient fait concevoir de son  
héroïsme. Dans un conseil général, où furent  
appelés les chefs et les soldats, Marco démon-  
tra l'impossibilité de faire une attaque régulière  
sur l'ennemi, tandis que, d'un autre côté, leur  
pays et sa cause sacrée étaient irrévocablement  
perdus s'ils ne profitaient de la nuit pour em-  
pêcher, par un coup de hardiesse, les Turcs  
d'entrer dans les plaines de Missolunghi. Cette  
opinion ayant eu l'adhésion de tous ceux qui  
étaient présents, il s'adressa de nouveau à ses



compagnons, et, ayant fait une peinture touchante de la gloire qui attendait ceux qui prendraient part à l'attaque qu'il avait résolue, et du service qu'ils rendraient à la Grèce, le héros invita ceux qui voulaient mourir pour leur pays à sortir des rangs, et à s'avancer; 400 hommes, presque tous Souliotes, répondirent à cet appel; ceux-ci, selon l'ancienne coutume de Souli lorsqu'il s'agit de vaincre ou de mourir, jetèrent les fourreaux de leurs sabres, et s'em brassèrent tous. Bozzaris choisit 300 hommes pour se porter avec lui à la principale attaque, et partagea le reste en trois colonnes pour assaillir le camp ennemi sur autant de points, pendant que lui-même pénétrerait au centre, à la tête de sa troupe choisie.

Tout étant prêt à minuit du 19 août, les dernières paroles de Bozzaris après l'ordre donné à chacun des chefs et des soldats, furent celles-ci : « Si vous me perdez de vue dans  
« le combat, marchez à la tente du pacha, vous  
« m'y trouverez. » Il se porta alors en avant, suivi en silence du bataillon sacré; pendant ce temps, les trois stratarques ou sous-chefs, destinés aux attaques séparées, se rendaient aux points qui leur étaient assignés. Afin que l'attaque fût simultanée, il fut convenu qu'aucun coup ne serait porté, soit de feu, soit d'arme blanche,

avant le signal que donnerait le son du cor. Bozzaris s'approcha du camp ennemi, parla aux sentinelles, et leur dit en langage albanais qu'il amenait des renforts envoyés par Omer Vrione. Ce stratagème lui permit d'arriver sans obstacle jusqu'au milieu du camp ; là il fit sonner le cor, et l'attaque commença aussitôt sur tous les points convenus. Soit surprise, soit terreur panique, l'ennemi prit la fuite de tous côtés ; ceux qui osèrent résister, se trouvant dans la plus grande confusion, prenaient leurs compagnons pour des ennemis, et ils s'entre-tuaient ainsi sans se reconnaître.

Lorsque la mort volait ainsi autour de lui dans tout le camp, la voix de Bozzaris, encourageant les siens à profiter d'un si heureux événement, fut reconnue ; et, au moment où il ordonnait de s'emparer de la personne du pacha, une balle l'atteignit dans les reins. Sa blessure était dangereuse ; mais il n'en fit rien paraître, et continua à animer ses braves ; bientôt après, un second coup à la tête le fit tomber, et quelques soldats l'emportèrent hors du champ de bataille. Ce malheur n'empêcha pourtant pas le combat de continuer avec la plus grande vigueur, jusqu'au jour, de la part des Grecs, qui se virent enfin sans opposition maîtres du champ de bataille. Ceux des Turcs qui n'avaient pas péri

ayant abandonné le camp, le terrain resta couvert de morts, de dix-huit étendards, d'une immense quantité de bagages et de munitions, d'un grand nombre de chevaux, et de plusieurs milliers de bœufs.

C'est rester au-dessous de la vérité que de porter la perte de l'armée infidèle à 3,000 hommes; les Chrétiens eurent 30 tués et 70 blessés; la moitié de ceux-ci étaient Souliotes. Quelque brillant qu'ait pu être ce triomphe, il faut convenir que c'est celui de tous que la Grèce nouvelle a le plus chèrement acheté. A part les avantages que donnent la science et l'éducation, Marco Bozzaris était doué de toutes les vertus qu'il soit donné à l'homme de posséder, et elles étaient rehaussées en lui par une simplicité de caractère dont on ne retrouve les exemples que dans les héros de Plutarque; dès ses jeunes années il fut l'espoir, comme plus tard il fut toujours l'admiration de son pays, comme citoyen, comme patriote, comme soldat. Certes le dernier acte de cette vie supporterait avantageusement le parallèle avec les plus dignes d'envie de Léonidas ou du héros de Mantinée : la Grèce pleurera long-temps cette irréparable perte. Et pourtant quelle mort plus glorieuse ! Si l'espoir de remplacer un pareil homme paraît difficile à satisfaire, on doit aussi

convenir que cet exemple de dévouement ne peut que produire les plus salutaires effets sur ceux qui supportent aujourd'hui le fardeau des destinées de leur pays. L'antiquité a ses illustrations; ses poètes, ses orateurs, ses historiens ont rendu sa gloire inaltérable; mais la Grèce moderne peut aussi se glorifier de Marco Bozzaris; celui-ci n'a pas moins de droit à la couronne de l'immortalité.<sup>1</sup>

Les chefs, les soldats, après la perte du héros, tournèrent leurs regards sur Constantin son frère aîné : il fut aussitôt nommé chef par acclamation. Après avoir payé un juste et dernier tribut à la mémoire de son infortuné frère, il

<sup>1</sup> Les vertus qui ont élevé si haut Marco Bozzaris dans l'estime de ses compatriotes, et qui auraient pu un jour à venir lui mériter le premier rang parmi eux, ont été décrites dans un essai rapide sur la vie de ce héros, inséré dans le *New Monthly Magazine*. On ne saurait parcourir cette notice sans être persuadé qu'on lit la vie d'un capitaine grec de l'époque de Périclès ou de Phocion.

La mort du chef souliote redouble les regrets lorsqu'on songe à l'état de dénuement où elle a laissé sa femme et ses enfans. J'ai vu l'année dernière, à Ancône, madame Bozzaris et ses deux beaux enfans; elle était alors dans un état de grossesse très avancée; c'est une jeune et très intéressante personne. On ne peut rien imaginer de plus pénible que sa position après la mort de son époux; sans les bienfaits du pieux métropolitain Ignatius, on pouvait

fit enlever ses restes par un corps de Souliotes, et les transporta à Missolonghi pour leur rendre les honneurs funèbres. Pour lui, à la tête de ce qui restait de troupes, il prit une position d'où il pouvait surveiller les mouvemens que tenterait l'ennemi, et l'empêcher de se porter en avant.

On a déjà dit que la flotte du capitán-pacha était mouillée dans les eaux de Patras vers le milieu du mois de juin. Quoique l'objet apparent de son arrivée fût de coopérer avec les généraux de terre sur les côtes, ceux-ci tirèrent fort peu d'avantage de sa présence. Un des premiers actes du pacha fut de déclarer Missolonghi et tous les ports en état de blocus rigoureux, quoiqu'il n'eût ni le courage ni les moyens de le maintenir. Quantité de navires sous pavillon ionien furent saisis à la fois par des vaisseaux légers qui avaient ordre de croiser auprès de l'île pour visiter tous les bâtimens qu'ils rencontreraient. Les habitans des îles qui avaient

craindre que la veuve d'un homme dont la mémoire excite autant de vénération que celle de Timoléon ou de Léonidas, n'eût été réduite au dernier degré de la misère. Il n'est pas besoin de dire que le gouvernement provisoire de la Grèce n'a pu encore jusqu'ici disposer des moindres secours envers une famille qui a tant de droits à la reconnaissance de toute la Grèce.

des affaires commerciales se considérèrent alors eux-mêmes comme soumis au blocus. En effet, sachant à quels excès se portaient les marins turcs, et que la seule circonstance d'avoir passé à leur examen assujettissait à faire quarantaine, aucun Ioniën ne voulut se hasarder à mettre en mer, et le commerce fut tout-à-fait suspendu pendant plusieurs semaines. C'est à cette époque que l'exécution de six passagers, saisis à bord d'un bâtiment de Corfou, montra le degré de considération des Barbares envers le pavillon britannique. Ce navire, parti de Corfou peu après l'arrivée de la flotte turque devant Patras, fut abordé près de l'île de Paxos; et, quoique ses papiers fussent parfaitement en règle, il fut amené à Prevesa, où ses passagers furent conduits devant Jussuf-Pacha, qui, à ce moment, y séjournait pour attendre l'arrivée des contingens d'Albanie. Après un examen fort court, Jussuf donna l'ordre qu'ils fussent pendus à quelques toises de la maison du consul d'Angleterre. On ignore encore aujourd'hui, en Grèce et en Ionie, les motifs d'un pareil outrage à l'Angleterre et à l'humanité, et les démarches qui ont pu être faites, soit pour l'empêcher, soit pour en tirer satisfaction.

Malgré les difficultés qui retardèrent le départ de la flotte grecque jusqu'à une période

fort avancée de la saison, Emmanuel Tombasi, amiral d'Hydra, nommé préalablement harmostès<sup>1</sup>, ou capitaine-général de la Crète, fut chargé d'une opération qui concernait cette île avec une petite escadre et 1,500 hommes. Il arriva à Candie au commencement de juin, et prit terre le 6 auprès de Kisamos. Ses vaisseaux eurent ordre de bloquer le port, pendant que lui-même attaquerait la ville par terre. On commença par proposer à la garnison turque une capitulation qu'elle accepta d'abord; mais, apprenant que le capitain-pacha était en mer, elle refusa et rompit les conférences commencées. La ville fut bientôt attaquée par deux batteries élevées sous les ordres de M. Hastings, qui accompagnait le capitaine-général comme chef de l'artillerie. Les Turcs se hâtèrent de reprendre les négociations; et les termes en ayant été convenus des deux parts, ils furent embarqués le lendemain pour la Canée, laissant la ville sans un seul habitant; cette circonstance diminua pour les Grecs le risque qu'ils couraient de contracter la peste.

Néanmoins quatre beys furent retenus en otages pour sûreté de l'exécution du traité, qui

<sup>1</sup> C'est le titre que les anciens Spartiates donnaient aux gouverneurs à qui ils confiaient de pleins pouvoirs.

stipulait que tous les Grecs retenus en esclavage dans les autres parties de l'île seraient mis en liberté. Lorsque le gouverneur de la Canée connut cette condition, il refusa formellement d'y souscrire, ajoutant que les Grecs étaient parfaitement libres d'en agir comme ils voudraient avec des hommes qui n'avaient pas su défendre le poste qui leur avait été confié.

Après la prise de Kisamos, Tombasi marcha sur le district de Sélinon. C'est dans cette ville que s'étaient réfugiés les Turcs, chassés de tous côtés par les bandes armées de paysans. Cette place, outre une haute muraille et des bastions, est environnée de bois épais d'oliviers et de platanes qui en rendent l'approche extrêmement difficile. Le capitaine-général proposa les mêmes conditions qu'à Kisamos; elles furent rejetées, et aussitôt des batteries furent ouvertes sur la place. Elles n'eurent pas joué longtemps, que les Turcs prirent la fuite en se dirigeant vers la Canée, sous les murs de laquelle ils furent poursuivis par les Grecs, qui en tuèrent un grand nombre. Une fois maître de ces deux points, Tombasi put lier communication avec les autres districts qui avaient commencé la guerre avant son arrivée; mais il ne put leur fournir les secours dont ils avaient besoin. Cependant la présence de son armée et les échecs



éprouvés tout récemment par l'ennemi donnèrent une impulsion nouvelle aux opérations de ces braves insulaires, qui, depuis deux ans, avaient seuls soutenu un combat continu et aussi inégal contre les Turcs; ils étaient parvenus, sans aucun secours étranger, à forcer ceux-ci de se renfermer dans leurs places fortifiées. Il est vrai que ces victoires étaient chèrement achetées par les Candiotes; car on estime que depuis le commencement de l'insurrection cette belle et riche contrée avait perdu plus de 20,000 habitans de l'un et l'autre sexe.

Pendant que le capitaine-général méditait un plan d'opération plus actif sur le continent, sa petite escadre, sous les ordres du brave capitaine hydriote Macromure, se distinguait avec honneur devant Retumo et la Canée, en empêchant l'entrée de plusieurs vaisseaux turcs qui tentaient de jeter du secours dans ces deux places.

Pour en revenir au capitan-pacha, ses exploits de mer se bornèrent à la déclaration de blocus dont nous avons parlé, pendant qu'un petit nombre de chaloupes canonnières grecques, stationnées auprès de la première de ces places, mettaient en défaut toutes ses forces et sa vigilance. Il y eut en effet à peine un seul

exemple de la prise d'un vaisseau chargé de secours pour les Grecs ; tandis que plusieurs navires, malgré leur pavillon autrichien, tombèrent entre les mains des Chrétiens. L'amiral turc, après trois mois de l'inactivité la plus complète, pendant lesquels il perdit le tiers de ses équipages par la peste, mit enfin à la voile, et prit sa route vers l'Archipel. Une escadre grecque, partie d'Hydra dans les premiers jours de septembre, rencontra cette flotte auprès de Mytilène, et lui détacha quelques brûlots, mais qui ne produisirent aucun effet ; le vent s'étant élevé, les vaisseaux turcs eurent le temps de s'échapper. Bien loin pourtant d'avoir essuyé une défaite, comme le prétendent les ennemis de la cause de l'humanité, les Grecs attaquèrent peu de temps après, dans le golfe de Volos, une division de la flotte ennemie, dont plusieurs vaisseaux furent pris et d'autres coulés. Le capitain-pacha, n'ayant, comme d'habitude, tenté aucune opération contre les îles, se hâta de gouverner sur les Dardanelles, où il arriva avec toute la diligence possible.

L'année 1823 a été signalée par deux évènements non moins avantageux à la cause des Grecs qu'honorables pour leur caractère ; je veux parler de la réoccupation de Corinthe et

de la défense d'Anatolica. Les Turcs attachaient, avec raison, une si grande importance à la conservation de la première de ces places, que, souvent réduits à la plus grande détresse par le défaut de vivres, ils rejetaient toujours avec obstination toute proposition d'accommodement. Mais à la fin d'octobre, perdant tout espoir du côté du capitán-pacha, qui n'avait jeté à son passage que quelques provisions dans la place, ils firent faire quelques ouvertures à Staico d'Argos, qui commandait le blocus : c'était le même qui avait dirigé l'assaut de Palamida à Napoli de Romanie. Ce brave guerrier se rendit immédiatement à Napoli, où siégeait alors le gouvernement, pour faire part de cette circonstance et demander des instructions. Il en rapporta de pleins pouvoirs pour conclure avec la garnison ; mais Colocotroni, et un ou deux autres chefs, entendant parler de la négociation entamée, vinrent sur les lieux, dans l'espoir de prendre part aux dépouilles des vaincus. Les Turcs ne l'eurent pas plus tôt appris, qu'ils envoyèrent un parlementaire à Staico pour le prévenir qu'ils ne voulaient ouvrir les portes qu'à lui-même et à Giorgaki Kizzo. Comme il ne fallait pas songer à réduire l'Acropolis par la force, on dut adhérer à cette condition. En conséquence, on dépêcha un

courrier au chef souliote <sup>1</sup>, qui arriva bientôt après et entra dans l'Aoro-Corinthe, et les Turcs

<sup>1</sup> Giorgaki est frère de Vasilica, la femme chérie d'Ali-Pacha, et qui fut transportée à Constantinople après la mort du tyran. Ce chef est également distingué par sa modestie dans sa vie privée, par une grande bravoure à la guerre, et par le plus pur patriotisme; le mariage de sa sœur avait rapproché Giorgaki de la personne d'Ali, qui le traita toujours avec la plus grande bienveillance, et le fit même dépositaire de tous ses secrets. Ce ne fut néanmoins qu'après la mort d'Ali que Giorgaki prit une part active à la guerre de la régénération; il se rendit alors en Morée, suivi de compagnons choisis par lui, et servit toujours avec autant d'habileté que de zèle. Il avait accompagné Theriacouli dans l'espoir d'entrer à Kiapha; et s'était honorablement distingué à l'affaire de Splauza; il était un de ceux qui avaient enlevé le corps du chef spartiate.

J'ai eu de fréquentes occasions de voir Giorgaki à Tripolizza, où je fus vraiment frappé de son maintien plein de dignité, et de sa belle physionomie qui respirait le calme de la vertu. Il était vivement inquiet du sort de sa sœur, et je fus souvent consulté par lui sur les meilleurs moyens à employer pour la soustraire aux mains des Infidèles. Comme on m'avait assuré que les prières du lord haut-commissaire des îles Ioniennes, et de notre ambassadeur à Constantinople, pourraient amener le résultat qu'il désirait, je lui conseillai de s'adresser à ces deux personnages. Tout ce que je pus faire en ma simple qualité de voyageur fut d'en parler au capitaine Hamilton, lorsque je vis ce brave officier à Napolé de Romanie. La famille de Vasilica est une des plus puissantes de l'Épize, par ses rapports avec

obtinrent la permission de se retirer. Ils s'embarquèrent sur des vaisseaux autrichiens, qui les transportèrent dans l'Asie-Mineure.

Colocotroni et ses amis, frustrés de leurs espérances, et mortifiés de ce que la résolution des Infidèles avait donné de leur caractère une opinion si peu avantageuse, reprirent le chemin de Tripolizza, où ils rentrèrent au milieu des railleries de la multitude et des sarcasmes de leurs propres soldats.

Anatolica est une petite ville, bâtie sur la partie la plus étroite d'une langue de terre à l'extrémité orientale du golfe de ce nom, à trois lieues de Missolonghi. Elle n'a pour toute défense qu'un vieux mur démantelé et un fossé comblé en plusieurs endroits. De 1,500 habitans qu'elle renferme, il n'y en avait que 300 d'armés lorsqu'elle fut inopinément investie ;

Ali et les Souliotes, et je pense que cette considération aura fixé l'attention de ceux qui pourraient s'employer efficacement à lui faire recouvrer la liberté. Il faut ajouter qu'il y a encore une quinzaine d'autres personnes détenues par la Porte, dont l'élargissement produirait le meilleur effet sur l'esprit des peuples d'Albanie, sans causer le moindre préjudice aux intérêts des Turcs.

Pour en revenir à Giorgaki, c'est un ami sincère et un grand partisan du prince Mavrocordato ; il est aussi l'un des trois stratarques qui se sont immortalisés avec Marco Bozaris à Carpeniza.

au commencement d'octobre, par le pacha de Scutari, qui avait reçu de nombreux renforts, et à qui Omer Vrione, parti de Lépanou, s'était réuni. Le projet ultérieur de l'ennemi était le siège de Missolonghi. Constantin Bozzaris, se sentant trop faible pour se mesurer avec une armée si supérieure en force, abandonna son poste au pont de Kersova, et se retira dans cette ville pour se préparer à y recevoir le pacha lorsqu'il lui prendrait envie de s'y présenter. Mais l'échec qu'il éprouva devant Anatolica fut presque aussi désastreux que celui qu'il avait essuyé, l'année précédente, devant Missolonghi.

Les Turcs, ayant construit des batteries de mortiers et de canons de 18, ne cessèrent, pendant plus de trois semaines, de jeter des bombes et des boulets dans la place, entremêlant fréquemment leur feu de sommations de rendre la ville. Les habitans ne répondirent que par le feu de leur mousqueterie et de quelques pièces qu'on avait montées à la hâte, à l'approche de l'ennemi.

Instruits par l'expérience de Missolonghi, les Turcs n'osèrent pas tenter l'assaut. Après avoir épuisé toutes leurs munitions et consommé ce qui leur restait de vivres, ils commencèrent leur retraite le 19 novembre, à leur manière ordinaire, c'est-à-dire dans le plus grand dés-

ordre, et laissant derrière eux beaucoup de canons et quantité de bagages. La perte des Infidèles, par les sorties des assiégés, peut être évaluée à plus de 400 hommes; les Grecs n'en eurent pas 50 hors de combat, quoique l'ennemi eût jeté dans la ville plus de 2,600 projectiles. Les partisans accourus des montagnes, et les troupes sorties de Missolunghi se jetèrent sur leur arrière-garde, et, dans les attaques fréquentes qu'elle eut à soutenir, il est probable que sa perte a été bien plus considérable. Ajoutez à cette perte plus de 1,200 hommes enlevés par une maladie épidémique, depuis la surprise de nuit à Carpeniza jusqu'au moment de la retraite. Si les Turcs avaient pris Anatólica, ils auraient pu attaquer Missolunghi par mer; c'est la raison qui les avait décidés à assiéger la première de ces deux places. Trois chaloupes canonnières avaient même été préparées par les ordres du pacha dans ce dessein; mais lorsqu'elles furent prêtes, il ne voulut permettre à personne de s'y embarquer, et il y fit mettre le feu lui-même. On ne saurait trop louer la défense désespérée des braves habitans d'Anatólica; 150 d'entre eux avaient fait le serment solennel, avant l'attaque, de s'ensevelir sous les ruines de la place plutôt que de se rendre.

Ainsi finit la troisième campagne, et tel fut

le sort des armées formidables réunies par les pachas de Scutari et de Thessalie. Les quatre divisions qui entrèrent en Livadie et en Épire furent défaites et dispersées une à une, par de petits corps détachés, quatre mois après leur entrée en campagne.

La Grèce, sans autre secours que le bras de ses enfans, fut encore une fois préservée de l'horrible destinée qu'un ennemi triomphant lui préparait. On savait, en effet, que les généraux turcs avaient des ordres secrets de tout mettre à feu et à sang sur leur passage. Cette fois, comme les précédentes, les Grecs n'avaient d'autre alternative que celle de vaincre ou d'être exterminés.

---



---

**CHAPITRE XIV.****CAMPAGNE MÉMORABLE DE 1824.**

LORSQUE la violence est le principe des gouvernemens, la force est la condition unique et absolue de leur existence. Le divan, plein du sentiment de sa décadence prochaine, mais obéissant à la nécessité de sa position, faisait, avec la plus grande ostentation, de formidables préparatifs pour une quatrième campagne. Au prestige de la supériorité ottomane, dissipé depuis long-temps aux yeux des insurgés, commençait à succéder le sentiment contraire dans l'esprit des autres peuples. Le sénat grec, dans une audacieuse proclamation, avait annoncé un effectif de 128,000 combattans, dont 40,000 ne quittaient point les armes. Il fallait à tout prix paralyser de telles menaces, et sortir d'une situation insoutenable dont la privation du plus clair et du plus productif de ses revenus n'était pour la Porte que le moindre des inconvéniens.

La guerre de Perse opérant une diversion trop favorable aux Grecs, et le sujet en était trop peu important pour que la Turquie déployât de

ce côté une obstination nuisible à ses intérêts. Quelques concessions aplanirent les difficultés, et le chargé d'affaires anglais près la cour de Téhéran eut bientôt conclu une paix traversée en vain par les agens de la Russie, qui commençait à s'apercevoir de la nullité des résultats où la conduisait sa politique imprévoyante. L'armée opposée à la Perse devint ainsi disponible pour l'expédition projetée. Un appel aux armes fut fait en Servie et en Bulgarie, et 15,000 Albanais, Guégués et Toxides pour la plupart, furent soudoyés et destinés à former l'élite des troupes de débarquement. Cinq mille d'entre eux vinrent pendant l'hiver à Constantinople, et le reste alla tenir garnison à Salonique, en attendant le moment d'être utilisés.

La Porte se méfiait d'Omer Vrione; ses défaites successives en 1823 par des forces très inférieures lui étaient imputées à perfidie; peut-être aussi que, postérieurement à ces défaites, ce chef habile et ambitieux aura cherché à tirer parti d'une position qui, de jour en jour, devenait plus semblable à celle d'Ali Tébélen. Ayant des troupes dévouées à sa personne, des places de sûreté dans son pachalic, averti par le sort de Chourshid, décapité par ordre du sultan, il est douteux qu'il désirât sincèrement le triomphe de son souverain, qui fût devenu le signal de sa

propre ruine. Mais il lui fallait à la fois ménager le sultan, et soutenir une réputation utile à ses desseins : aussi prit-il part à l'attaque générale de la Grèce, mais à une époque et avec des manœuvres qui ne devaient le compromettre en rien.

La situation du jeune Maustaï, pacha de Ferdra, était absolument la même; la Porte ne pouvant mieux faire pour l'instant, nomma Dervish pacha de Thessalie, et sérasquier chargé en chef de l'expédition sur ce point. Celui-ci jouissait de toute la confiance du divan, et l'événement prouva qu'il la méritait; le sérasquier, aidé de ces deux pachas et de ceux de Serré et Salonique, pouvait jeter 80,000 hommes sur les bras des Grecs.

Mais la partie la plus importante de l'armement était la flotte. Les opérations furent retardées pour que rien n'y manquât, et que son succès fût complet; on renonça aux vaisseaux de haut-bord, dont se jouait la marine grecque, et, à l'exception du vaisseau amiral, la flotte ne fut composée que de frégates, corvettes, bricks et transports, tous bâtimens dont la légèreté les mettait mieux en rapport avec celle de l'ennemi. Cette flotte était de 200 voiles à son départ des Dardanelles, et il faut dire à l'honneur de la chrétienté qu'un tiers des transports était

nolisé dans le commerce de l'Europe : la France et l'Angleterre n'y eurent pourtant point de part.

Un firman fut adressé au pacha d'Égypte. Il faut croire que cet habile politique a regardé l'issue de la lutte comme très douteuse, ou qu'il a eu une arrière-pensée relative à la Morée ou à Candie, qui fait partie de sa vice-royauté, puisqu'il y prit une part assez franche. Sans cependant risquer ses vieilles bandes, il s'engagea à fournir son contingent, et une flotte plus nombreuse sinon plus forte que celle de Constantinople : 300 voiles sortirent en effet du port d'Alexandrie, sous le commandement apparent d'Ibrahim, l'aîné de ses fils, et en réalité, d'Ismaël Gibraltar, son premier amiral. Parmi les transports qui l'accompagnèrent, on comptait 62 européens, savoir : un piémontais, 26 anglo-malais, et 35 autrichiens, bien dignes de figurer dans cette noble cause.

Ainsi se disposait l'orage qui allait gronder sur la Grèce. Réunie en un seul faisceau elle pouvait encore affronter toutes ces menaces; mais le divan, à qui la force seule n'avait encore pu réussir, y joignit l'intrigue avec succès. Il s'appliqua à fomenter et à entretenir les dissensions qui s'étaient élevées entre le gouvernement civil et quelques chefs militaires. Trois années de succès miraculeux, et sa supériorité morale allaient

être perdues pour la Grèce sans la présence d'esprit et la fermeté de Conduriottis et du sénat.

Dès l'année précédente, Colocotroni, qui avait deviné Mavrocordato, et qui voyait en lui l'ennemi le plus dangereux de ses desseins, avait éveillé contre lui la jalousie de plusieurs chefs opiniâtres. Ils ne visaient tous qu'à se substituer aux Turcs en puissance et en domination. En vain Mavrocordato, lassé de leurs persécutions, s'était retiré, après sa présidence, à Hydra et de là à Missolonghi, où il était envoyé avec le titre de directeur général de la Grèce occidentale : son absence n'avait fait que les enhardir dans leur téméraire entreprise, où ils avaient entraîné le président et deux membres, c'est-à-dire la majorité du conseil exécutif. Tout à l'ambition, parce qu'il ne voyait que là les moyens de satisfaire une sordide avarice, Colocotroni prenait peu de souci de la reconnaissance de sa patrie et du nom qu'il laisserait à la postérité. Au reste, la campagne de 1822 compenserait à peine le tort qu'il fit à son pays, et serait loin de faire oublier les désastres où il pouvait le plonger. Les six frères Déljanée, Zaïmis, Barancas, d'Argos, Paparphleonas, appuyés de leurs bandes armées, étaient autout de petits pachas qui, par leurs violences et leurs rapines, allaient soulever l'indignation des peuples et

faire naître la guerre civile. On peut donner une idée des embarras que la discorde suscitait dans les affaires des insurgés, en disant qu'au dernier siège d'Anatolica où ces événemens ne faisaient que de naître, il avait été impossible d'envoyer aucun secours du Péloponèse, et que le siège de Patras se trouva encore une fois abandonné.

Une telle plaie en engendrait une autre, la pénurie des finances, si nécessaires dans une pareille crise, et point de nouvelle de l'emprunt contracté en Angleterre, que les événemens et les préparatifs de l'ennemi pouvaient discréditer entièrement.

Que les amis de la Grèce se rassurent, cette année son sort se décide; il faut des miracles; il n'en saurait manquer pour le salut du berceau des arts, des sciences et de la liberté.

Le sénat voit le danger; il voit aussi ses ressources; tant de force déployée ne l'épouvante pas; il sait que l'appel du sultan aux Bulgares et aux Serviens a manqué; que ces peuples, mécontents des exigences toujours croissantes du divan, de jour en jour plus embarrassé, ne prennent pas volontiers les armes pour combattre loin de leurs foyers, et qu'ils désertent tous avant d'arriver; il sait que les hordes asiatiques, arrivées de l'armée de Perse, sans discipline et sans courage, sont aussi dans le plus

misérable état. A l'Occident, il donne prudemment ordre à Zongas, commandant en Acarnanie, de ne point pousser ses succès plus loin que Peta, qu'il occupe avec 2,000 hommes, afin de laisser s'envenimer les différends entre Omer Vrione et Ismaïl Potta son rival, qui avait fait révolter les Toxides, et leur avait fait demander Mahmoud, petit-fils d'Ali, pour leur chef au divan. L'armement maritime est considérable; mais c'est dans l'habileté et l'énergie des marins que toute la force réside, et la Porte, avec ce qui lui reste de trésors, n'inspirera ni l'un ni l'autre aux Chrétiens, aux Juifs et aux Turcs réunis sous le même pavillon.

Une mesure financière désastreuse avait été adoptée à Constantinople; elle le devint bien davantage par les ressources que le sénat sut en tirer: il s'agit ici de l'altération du tarif des monnaies. S'emparant de la faute, et la tournant à leur profit, les Grecs n'avaient rien de mieux à faire que de battre monnaie sur cette donnée, et tout ce qui sortait des balanciers à Tripolizza, rapportait un profit net de 60 pour 100; opération qui donna le temps d'attendre l'arrivée de l'emprunt.

Enfin, le sénat rassemblé à Argos, décidé à mettre un terme aux déplorables dissensions qui agitaient le pays, sans recourir à aucun

coup d'état légal, et usant de la faculté ouverte par l'article 50 de la constitution, dépose Mavromichalis, président, et ses deux complices A. Metaxas et Satiris Charalampis. Un autre conseil se forme de Laz Conduriottis, président d'Hydra, Y. Botessis, vice-président, de Spezgra, de Colettis d'Épire, et de Nicolas Londres du Péloponèse; le cinquième est \*\*\*. On y déclare Napoli, chef-lieu du gouvernement, et Paros, fils aîné de Colocotroni, rebelle.

Mais nous devons laisser le récit de cet événement, qui sera repris à sa place, pour retourner à la fin de 1823, où les événemens militaires ont encore offert quelque intérêt. Après la rentrée aux Dardanelles, qui fut suivie de la déposition de Khoreb, et de la levée du siège d'Anatolica, Odysseus était passé dans l'Eubée pour y faire le siège de Carysto et de Negrepon, ses deux principales villes : la première avait été prise assez promptement ; mais la citadelle tenait encore. Omer, bey de cette ville, se rendit en toute hâte auprès du pacha d'Erythrée, et tous deux revinrent sur les Grecs, ne marchant que la nuit pour les surprendre, et plus sûrement et avec plus d'avantage. Odysseus, prévenu à temps, laissa un poste d'observation devant la citadelle, et alla s'embusquer à Kakés-cala, près de Bathé. Le pacha et le bey, décon-



certés d'une pareille rencontre, et croyant n'avoir affaire qu'à une troupe d'éclaireurs, s'engagèrent trop avant dans les gorges, et la retraite devenant d'une extrême difficulté, ils ne rentrèrent à Erythrée qu'après avoir laissé 2,000 hommes sur le terrain. La citadelle de Carysto n'ayant plus d'espoir d'être secourue, et ayant épuisé ses vivres, capitula au mois de décembre; peu de temps après, Odysseus alla mettre le siège devant Negrepont (l'ancienne Erythrée).

Un assez grand nombre de Sciotes avaient été chercher asile chez les Samiens; parmi eux se trouvaient plusieurs de ces riches négocians qui, en 1822, prévoyant les suites d'une expédition mal concertée, avaient fait tous leurs efforts pour en empêcher l'exécution.

La mer se trouvant libre, et voyant l'occasion de venger l'affreuse catastrophe de leur patrie, ils consacrèrent les débris de leur fortune à une expédition à laquelle ils voulurent prendre part de leur personne; 4,000 hommes s'embarquèrent, passèrent à Scio, et faisant main basse sur tous les Turcs qui ne purent s'échapper, ils satisfirent au moins une trop légitime vengeance; le reste se réfugia dans la citadelle, sans plus troubler les Samiens, qui remontèrent sur la flotte de croisière après avoir enlevé tranquille-

ment tout ce que les fuyards avaient laissé à leur disposition.

De là, réunis aux Psariotes, on descendit à Mytilène, on repoussa les Turcs de tous côtés, on s'embarqua après avoir laissé à la population insurgée de grands moyens de résistance en attendant des temps plus heureux. L'expédition rentra chargée de dépouilles et sans avoir été inquiétée dans son hardi coup de main. Ce fut enfin dans l'année 1823 qu'arriva lord Byron à Missolonghi, accompagné de savans, d'artistes amenés et entretenus à ses frais, et offrant à la Grèce une partie de son immense fortune, qui ne pouvait avoir une plus noble destination.

Cet événement ne tarda pas à être suivi d'un autre qui commençait l'année 1824 sous le plus favorable augure pour la cause des insurgés; sir Th. Maitland mourut à Malte le 17 janvier. Si, comme on l'a dit, les succès des Grecs ont avancé ses jours, nous bornerons là son oraison funèbre, en ajoutant toutefois que la vente de Parga à Ali-Pacha fut son ouvrage. M. F. Adams lui a succédé; les actes de son administration lui ont concilié l'estime universelle.

L'hiver de cette année ne fut, en quelque sorte, de part et d'autre, qu'une préparation aux grands événemens de l'été suivant; le siège de Lépante, auquel parut lord Byron, fut poussé

avec plus d'activité, C. Bozzaris, Macris et Hyscos occupèrent des positions qui les rendaient maîtres du golfe Ambracique; Stournaires, avec 5,000 hommes, gardait les défilés du Macrinos, et de là défendait l'Acarnanie, observait l'ennemi et l'empêchait de porter du secours à Lépante ou d'attaquer Missolonghi.

Diamantin quitta Sciathos pour se porter à Cassandra, où il voulait attirer sur lui les forces qui se rassemblaient à Salonique, et retarder au moins l'expédition de Thessalie, ce qui ne réussit qu'en partie.

A Fallieri, près de Smyrne, 84 Grecs étaient massacrés le 17 février par les Asiatiques licenciés de la flotte.

L'emprunt grec se négociait à Londres à 59. L'hypothèque en était établie sur les douanes, les salines, les pêcheries et les propriétés nationales.

Un journal était créé à Missolonghi, sous le titre de *Chroniques grecques*, et destiné à constater l'état de la civilisation dans ce pays, et le résultat des efforts de l'Hellénie vis-à-vis des nations étrangères; il aura aussi pour effet de répandre les lumières dans toutes les classes, et d'épurer le mouvement national.

Le congrès d'Argos prit alors les mesures dont nous avons parlé plus haut, et qui paru-

rent avoir apaisé les dissensions : on les verra malheureusement se réveiller au moment le plus critique.

A Constantinople, la politique développait ses manœuvres, la Russie voulait mettre en avant son intervention, qui n'était de nature à être goûtée ni du divan, qui faisait ses préparatifs, ni de la Grèce, enthousiaste de ses victoires.

La Porte, impatiente de toute entrave, se plaignait à lord Strangford de la conduite de son cabinet envers Alger, et de la coopération des sujets anglais avec les Grecs. Elle n'avait pas lieu d'adresser de semblables plaintes au ministre de l'Autriche, dont les menées ouvertes ou les sourdes intrigues étaient tout-à-fait de nature à conquérir ses suffrages. En effet, si l'on a quelque reproche à adresser à cette puissance, ce n'est certes pas celui de démonstrations hypocrites en faveur des insurgés.

Lord Byron, naturalisé grec, ne devait pas long-temps consacrer ses talens et son bras à sa nouvelle patrie : il meurt le 17 avril, victime de son obstination à refuser les secours de l'art. Les honneurs rendus à sa mémoire sont dignes de son beau dévouement ; le deuil décrété par l'autorité existe dans tous les cœurs ; la Grèce, par ses représentans, assiste au convoi de son meilleur ami. Tréconphis prononça son oraison

funèbre, et le souvenir de Th. Maitland redoublait tous les regrets.

D'autres événemens nous appellent.

Les chefs dissidens du Péloponèse s'étaient mis en révolte ouverte après le calme trompeur qui avait suivi les décrets d'Argos; Panos Colocotroni, gendre de Délijanéi et commandant la forte garnison de Napoli de Romanie, en avait refusé hautement la remise au gouvernement; l'Acrocorintho, Tripolizza étaient au pouvoir des dissidens; le sénat se voyait obligé de combattre les traîtres qui disposaient ainsi de places et de forces considérables; la discorde, de jour en jour plus animée, offrait une occasion trop favorable aux Turcs pour qu'ils ne se hâtassent pas de la mettre à profit; la flotte appareilla des Dardanelles dans les premiers jours de mai. Heureuse la Grèce, nous l'avons déjà dit, que ses fautes mêmes servent souvent à son salut! Si la révolte eût commencé plus tard et lorsque la flotte égyptienne pouvait se montrer dans ces parages, de grands malheurs paraissaient inévitables, au lieu qu'à cette époque la grande opération scindée en deux efforts partiels, manque son but principal; ce premier moment perdu et l'ennemi réuni, il ne sera plus temps. Quoi qu'il en soit, Chosren Mehemud, sorti des Darda-

nelles, se rendit à Mytilène et de là à Scopelo. La mauvaise issue d'une descente à Sciathos l'année précédente le fit renoncer à une nouvelle attaque sur cette île; mais pour remplir l'ordre impératif du divan, il voulut emporter Scopelo qui eût offert tous les avantages de Sciathos. De même que Celleçé, Scopelo est une île escarpée, et un point militaire important; elle commande les golfes de Volos et de Magnésie, et la navigation de Salonique; c'est aussi la clef de l'Eubée; sa population est d'environ 12,000 Grecs. C'est de là que le capitain-pacha avait dirigé ses opérations sur Negrepoint, où, se réunissant à Dervish, ils l'eussent enlevée presque sans coup férir, et se fussent de là jetés ensemble sur la Morée par terre et par mer. Sommation, menaces, bombardemens, tentative de débarquement, tout fut inutile. Diamantin, revenu de Cassandra à la tête d'une garnison, faible débris de l'insurrection du mont Athos en 1822, le força de s'éloigner après vingt-quatre heures du feu de toutes ses batteries. De là gouvernant sur Salonique, où il embarqua les Albanais que la Porte y tenait à sa disposition, le capitain-pacha rentra à Mytilène, après avoir terminé sa promenade militaire. Nous l'y laisserons se reposer sur ses lauriers pendant six semaines sans

donner signe d'existence, envoyant seulement une division pour ravitailler Candie, et attendant le résultat des opérations de son collègue qu'il devait appuyer; mais l'ensemble d'exécution est au-dessus de l'intelligence et des passions des généraux turcs de terre et de mer.

Dervish voulait se faire appuyer d'Omer Vrione et du pacha de Scadra; ceux-ci marchant d'Ochrida, de Janina et d'Asta, pouvaient, par la Livadie et le Pinde, opérer leur jonction avec lui et arriver ensemble sur l'Eubée, où il ne restait plus qu'une place importante au sultan; mais ceux-ci se bornèrent à des démonstrations. Mavrocordato et C. Bozzaris avaient habilement noué avec eux des négociations, et les insurgés du Pinde harcelaient sans cesse les flancs et les derrières de Dervish. Celui-ci arriva à Zeitouni à la tête de 9,000 hommes, bien décidé à forcer les Thermopyles, et encouragé dans ce dessein par la retraite de tous les corps qu'il avait trouvés sur ses pas. Mais Odysseus avait quitté l'Eubée pour se réunir aux chefs de ces corps, et laissant le sérasquier s'engager dans les défilés, il tomba sur lui à l'improviste, sans que la cavalerie ennemie pût rendre le moindre service. Toute l'artillerie, tout le bagage furent enlevés. La perte fut de 2,000 hommes, et Dervish se hâta de faire sur Larisse une retraite que l'ab-

sence de ses collègues rendit extrêmement pénible<sup>1</sup>.

C'est un peu avant ce terme que le sénat grec et le conseil exécutif présidé par Conduriottis déployèrent une fermeté qui sauva la patrie et à laquelle la proximité du péril fut d'un grand secours; la patrie ayant été déclarée en danger, un appel fut fait au peuple, et on résolut de marcher aux insurgés. Ces chefs à vues personnelles cessèrent bientôt d'être soutenus de leurs soldats. Tripolizza se rendit la première; l'Acrocorinthe suivit l'exemple, et le 6 juin Panos, dont la garnison diminuait de jour en jour, ouvrit au gouvernement Napoli et se retira dans le fort de Salamide. Il voulait encore de là transiger avec son pays; mais le gouvernement maintint sa dignité et lui offrit l'oubli du passé<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Ceci se passait vers la fin de juin.

<sup>2</sup> Le 8 juin, deux vaisseaux français et un brick se présentèrent au port de Napoli, apportant à Panos 40,000 talaris, prix demandé par lui pour la rançon de deux pachas qu'il tenait prisonniers. Le gouvernement refusa de les livrer, et les garda pour les échanger contre ceux des Grecs qui pourraient tomber aux mains de l'ennemi. Les capitaines voulurent élever des difficultés, le sénat tint ferme, et en vint même à des menaces pour leur faire remporter leur rançon. Cet événement est d'autant plus surprenant, que dès l'année précédente la France avait reconnu et fait respecter les blocus grecs.



Enfin le 13 juin Panos rendit Salamida, et la faction anti-nationale expira; les troupes du siège furent envoyées en Livadie, à Panaurias, qui y commandait. Colocotroni père survivant à sa gloire, se retira à Caritena sa patrie, où il est resté tranquille.

On ne saurait trop admirer l'extrême modération qui suivit cette victoire. Tous ces coupables avaient plus ou moins contribué jusqu'aux derniers événemens à affranchir leur patrie et versé leur sang pour elle; la facilité avec laquelle le soldat les avait abandonnés rassurait d'ailleurs le gouvernement; un décret d'amnistie fut rendu le 14 juillet suivant; les fauteurs seuls de l'insurrection furent punis. Tout se borna à leur éloignement et à l'exclusion des fonctions du sénat et du conseil des ministres pour cette session et la suivante, de ceux d'entre eux qui avaient fait partie du sénat : c'étaient en effet les plus coupables.

L'Archipel, étranger aux dissensions de la Morée, était en mouvement depuis l'apparition de la flotte ennemie; les télégraphes, les signaux de nuit étaient en action perpétuelle : on craignait pour Psara; un renfort y fut envoyé, et sa garnison de 6,000 hommes, dont 2,000 Albanais, inspirait toute sécurité sur ce point. Le gouvernement avait ranimé tous les esprits par

sa conduite modérée : on ne respirait plus que vengeance contre l'ennemi commun ; mais l'absence des fonds, qu'il savait cependant arrivés à Zante, paralysait sa bonne volonté : il fit des efforts, et fit partir une flotte de 60 voiles, 40 d'Hydra, et 20 de Spezzia, pour observer les Turcs.

Il était temps que l'harmonie se rétablît : nous arrivâmes en juillet, où de grands coups furent portés à la Grèce, et avec une simultanéité qui réclamait toute la résolution développée aux premiers jours de l'insurrection.

Le capitain-pacha, à Mytilène, ne perdait pas tout-à-fait son temps. Il comptait bien sur la coopération de la flotte d'Égypte, et il avait aussi pris ses mesures avec Dervish pour une nouvelle attaque, mais cette fois par la Livadie. Celui-ci se serait porté sur Lépante avec Omer Vrione, et se serait mis en relation avec une partie de la flotte égyptienne. L'Archipel entier se trouvant manœuvré par cette large combinaison, tout se concentrait sur la Morée, qui devait être atteinte sur tous les points et enlevée facilement ; mais en homme prudent qui sait que les victoires les plus sûres sont celles que prépare la trahison, le capitain-pacha fit pratiquer à Psara un nommé Cotta, chef Albanais deux fois rénégat, qui avait servi autrefois sous ses

ordres, et était lié avec les chefs des Albanais turcs qu'il avait à son bord. Ce Cotta avait lui-même ensuite travaillé plusieurs jours au service des Grecs ; mais les menées ne pouvant être si secrètes qu'il n'en transpirât quelque chose dans l'île, les primats, avertis, avaient fait des enquêtes. Plusieurs individus avaient été éloignés ou pendus ; toutes fois l'artificieux Cotta n'avait été désigné par aucun de ses complices. Soupçonné cependant, on ne lui avait confié que le poste d'Ammundia au nord de l'île, regardé comme imprenable. Psara, frontière maritime des Grecs, était sur un pied de défense formidable.

Le capitain-pacha ayant fait ses dispositions, partit de Mytilène, le 1<sup>er</sup> juillet avec toute sa flotte, et parut en vue de Psara, le 2 à neuf heures du soir. Il jeta l'ancre avec ordre de hisser les fanaux de nuit, autant pour effrayer l'ennemi de sa force que pour éviter toute surprise des brûlots ipsariotes. Partout dans l'île on était sur pied et décidé à tout événement ; la marine était peu nombreuse ; presque tout était en croisière ; quelques bâtimens légers coururent à Hydra pour donner avis, et le reste fut désarmé : on jeta les gouvernails, et on emporta en ville toutes les provisions ; les marins furent répartis dans les batteries. Il y en avait deux surtout très

fortes, et destinées à empêcher le débarquement sur les deux points les plus accessibles de l'île : 1,000 hommes furent placés dans chacune, 11 à 1,200 hommes furent disséminés sur les points inaccessibles, qui se défendaient, pour ainsi dire, d'eux-mêmes, et c'était l'un de ces points que commandait Cotta avec quatre pièces d'artillerie au fond d'une petite anse qui lui eût donné la faculté d'écraser tout ce qui paraissait à la gorge; le reste de la garnison et les vieillards, les femmes même, qui s'étaient armées, défendaient la ville; chacun passa la nuit à son poste et sous les armes, le traître Cotta comme les autres.

Le 3 juillet, à quatre heures du matin, l'escadre ottomane, pilotée par des Smyrnéens, se sépara en deux, et fit une double attaque sur l'île. Pendant que la plus forte division s'engageait avec l'une des deux batteries de côte, l'autre se présenta vers l'anse d'Ammundia. Les Schypetars commençaient le feu, lorsque leur chef leur ordonna de poser les armes: les uns obéirent, d'autres indignés furent, au pas de course, se rendre au bataillon de Mavroyasmis, neveu de Varwakis; mal accueillis d'abord, ils furent bientôt admis à mourir dans les batteries à côté des braves.

La plage étant libre, 15,000 hommes débarquèrent; plus de la moitié étaient des troupes

d'élite albanaises de la tribu des Guégués, commandées par deux chefs habiles, Ismaïl Pliassa et Bacaus Bey; cette troupe se forme, et marche à la batterie de Mavroyasmis, à 6 ou 700 toises du rivage. La défense fut belle, et la terre jonchée de cadavres ennemis; mais il fallut céder à l'immense supériorité. Ces braves y périrent tous jusqu'au dernier.

De là la troupe s'étant formée en deux colonnes, l'albanaise marcha droit aux batteries de l'île, l'autre sur la ville même. Le carnage aux batteries fut affreux; des femmes y donnèrent des preuves d'un courage extraordinaire. Plusieurs attaques furieuses furent repoussées par d'effroyables décharges qui écrasaient des masses entières et balayaient les glacis.

A la ville, chaque rue, chaque maison était disputée avec acharnement, et à la fin du jour, pas un quartier de la ville, pas une batterie n'était enlevée.

Le lendemain 4, les Turcs descendirent leurs équipages, et revinrent à l'assaut plus nombreux; leurs efforts, souvent renouvelés et aussi souvent repoussés avec des pertes énormes, leur permirent enfin d'envelopper la Tabia, la plus grande des batteries, ouvrage construit avec régularité, blindé, et dont les galeries étaient pleines de poudre.

La résistance continuait cependant ; mais elle ne pouvait bientôt plus se prolonger, et le courage allait succomber sous la force. Il ne succombera pas ; les héros assaillis partout et déterminés à la mort, veulent au moins la faire payer cher à l'ennemi ; ils ont juré que pas un d'eux ne tomberait vivant entre ses mains, et ce serment sera inviolable ; écoutez ; en voici l'accomplissement : le feu se ralentit, les Musulmans redoublent leurs efforts ; il s'éteint tout-à-fait ; ils se précipitent tous à l'envi, et leur multitude encombre le fort ; un pavillon paraît, c'est celui d'Ipsara ; au-dessous de lui flotte un drapeau blanc : c'est le linceul des fils de la Grèce ; un coup de canon se fait entendre, et deux secondes après l'île s'ébranle ; la mer s'agite au loin au fracas épouvantable de l'explosion de la Tabia ; le fort, ses défenseurs, 2,000 Turcs avaient disparu !.....

Cependant à la ville le combat se soutint avec valeur ; les assaillans n'en occupent que la moitié ; l'autre, beaucoup plus forte par sa position et ses édifices, reste au pouvoir de ses habitans ; vers le soir un vent très vif de l'est oblige la flotte à se retirer ; les troupes débarquées se croient abandonnées, et leur flotte surprise par l'escadre grecque ; elles battent en retraite avec désordre ; les Psariotes sortent de leurs

postes, tombent sur l'ennemi, reprennent une partie du butin, et quelques prisonniers qu'ils avaient pu ramasser : 600 Turcs sont tués dans cette poursuite ; mais la lutte ne pouvait être plus long-temps soutenue sans imprudence ; la flotte revenait, et les insulaires ayant transporté leurs femmes, leurs enfans et leurs objets les plus précieux dans les forts de Saint-Nicolas et de Paleocastros sur deux éminences escarpées qui dominant la ville, se décidèrent à y attendre des secours qui ne pouvaient tarder à arriver. Les Turcs se contentèrent de les y bloquer.

Telles furent, d'un côté, la vigueur déployée par les défenseurs de Psara, et de l'autre la fureur du soldat musulman, que le capitain-pacha, par un motif où n'entraît pas sans doute l'humanité, ayant, dit-on, promis 500 piastres par habitant vivant qu'on remettrait entre ses mains ; n'eut pas lieu d'acquitter une seule de ces obligations ; plus de 3,000 Ipsariotes périrent dans les combats et les massacres des 3 et 4 juillet. <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Chez nous on profite de la trahison, on méprise le traître ; chez les Turcs, on le tue. Cotta en fit l'épreuve à bord du *Capitan-Pacha*, où il était passé. Celui-ci, furieux de l'explosion de la *Tabia*, s'en prit à Cotta, qui ne l'avait pas prévenu des galeries de mine, pratiquées sous le fort ;

Pendant ces événemens du nord de l'Archipel, Casos, au midi, passait par les mêmes épreuves. La division turque, deux fois battue en juin devant cette île, y revint une troisième fois avec des renforts égyptiens de Rhodes et de Candie. Casos fut pris et ensanglanté comme Psara. L'arrivée prochaine de la grande flotte égyptienne allait continuer des opérations commencées avec tant de succès aux deux extrémités de l'Archipel.

Ces nouvelles, parvenues à la fois en occident, y consternaient les amis de la Grèce et des libertés publiques; mais le triomphe des partisans de la Turquie devait promptement s'évanouir.

Héros de la Tabia, vous avez convaincu vos ennemis et le monde que les neveux de Léonidas ont secoué sans retour le joug de l'esclavage. L'explosion d'Ipsara retentira dans la postérité. En apprenant votre héroïque dévouement, tous vos compatriotes ont compris que le même sang coulait dans leurs veines, et de l'enthousiasme, inspiré par votre sacrifice, a en outre les Albanais restés avec les Grecs, et qui avaient vaillamment combattu à leurs côtés, lui laissait d'étranges soupçons. Cotta périt au milieu des tortures du plus affreux supplice; ce fut toute la récompense qu'il obtint de ceux à qui il avait vendu sa patrie.



jailli cette mémorable campagne de 1824, où la patrie est affranchie, et son odieux tyran réduit à ses dernières ressources et à son impuisante rage.

Un cri général de *vengeance, aux armes!* retentit dans l'Archipel et sur le continent lorsque la prise et les massacres d'Ipsara et de Casas y furent connus. Partout on s'arme, et toutes les chaloupes deviennent des bâtimens de guerre. On s'élançe sur les côtes, et, impatient de rencontrer l'ennemi, on se dispute à qui montera sur la flotte. L'effet de la foudre n'est pas si prompt; l'approche imminente des Égyptiens redouble l'ardeur; la vengeance en sera plus complète. Dès le 5 juillet, tout ce qu'il y a de disponible à Spezzia court à Hydra, et Miaulis en part le 6 à la tête de 80 bâtimens. Le 7, au point du jour, il est en vue de Psara. L'amiral turc, de retour à la rade, y était à l'ancre, et n'attendait pas sitôt les Grecs, qu'il jugeait peut-être dans la stupeur. A la vue de la flotte vengeresse, les Turcs, épouvantés avant de combattre, coupent les câbles, et gagnent la haute mer; mais le désordre nuit à la rapidité de leur fuite: les Grecs, favorisés du vent, les atteignent dans leur retraite panique entre Mytilène, Psara et Scio; quatre grands bâtimens, soixante transports sont pris, coulés à fond, ou

jetés à la côte ; le reste des embarcations se disperse en tout sens, et rentre enfin à Mytilène, où le capitain-pacha demeure jusqu'au 21 juillet, réparant ses avaries, et s'appliquant à rétablir dans son expédition une confiance nécessaire aux opérations qu'il méditait encore. La tâche était difficile ; car il avait perdu presque toute l'élite de ses Albanais à Psara ; sa perte en bâtimens, quoique considérable, était peu de chose en comparaison.

En effet, la fuite précipitée de la flotte à la vue de Miaulis, n'avait point permis de débarquement ; les équipages, presque seuls, étaient à bord : les Grecs, de retour de la poursuite, revinrent sur Psara, et débarquèrent 4,000 hommes. Les garnisons de Saint-Nicolas, de Paleocastros, et d'Antipsara, qui n'avait pas été occupées par les Infidèles ; ce qui restait enfin d'habitans, s'y réunirent, et tous ensemble coururent aux troupes de blocus qui furent exterminées.

Psara fut reprise à peu près dans l'état où l'avait trouvée l'armée d'invasion ; on ramassa toute l'artillerie débarquée le 4 juillet. <sup>1</sup>

A Casos, une escadre envoyée par le gouver-

<sup>1</sup> Une partie des transports du capitain-pacha étaient européens, ainsi que nous l'avons dit ; croira-t-on que les consuls étrangers à Smyrne aient eu l'audace de réclamer

nement eut le même succès. L'île n'était pas entièrement occupée; les habitans échappés au massacre s'étaient retirés dans les rochers, où ils tenaient des positions inaccessibles. La flotte déposa 1,500 hommes sur la côte, et pendant que ceux-ci marchaient à l'ennemi, elle entraît de force dans le port, s'opposait à toute tentative d'embarquement, et s'emparait des bâtimens qui y étaient restés; tout le butin fut recouvert; 2,000 Turcs ou Égyptiens furent pris ou tués dans la reprise de l'île de Casos.

Les catastrophes de cette île et de Psara étaient dues en grande partie au retard qu'avait éprouvé la négociation de l'emprunt. Le refus du gouvernement à Zante d'en recevoir le dépôt avait encore fait traîner en longueur les opérations du conseil exécutif. Il arriva enfin au milieu de ces heureux événemens ce secours si désiré et que l'enthousiasme excité de toutes parts eût rendu presque inutile, s'il n'eût procuré au gouvernement grec les moyens de s'en rendre maître et d'en diriger les mouvemens. En quelques jours le continent et les îles sont à l'abri de l'invasion; la mer est sillonnée en tous sens par d'innombrables bâtimens de toutes grandeurs; la même impulsion préside à tout; cinq en faveur de ces auxiliaires auprès du gouvernement; leurs plaintes furent accueillies comme elles méritaient de l'être.

armées sont rassemblées en Morée à la diligence du pouvoir exécutif; 8,000 hommes occupent et défendront la plaine de Gastauni; 3,000 hommes sont sous Patras avec Londos, 4,000 entre Coron et Modon, 3,000 près de l'isthme, et 15,000 hommes à Napoli forment le cinquième corps. Macris, Saphacas et Tzavellas sont en mesure vis-à-vis de Dervish et d'Omer Vrione dont la correspondance avec Ibrahim et Ismaël Gibraltar a été saisie par des corsaires; leurs projets sont connus, c'est-à-dire qu'ils sont déjoués.

Dervish battu en juin, voulait prendre sa revanche en juillet. Il réunit 20,000 hommes, Guègues, Chamides et quelques Turcs, et s'avança sur la frontière septentrionale de la Livadie. Il devait marcher sur Salona, et de là sur Lépante, où il voulait se réunir à Omer Vrione qui, prenant de son côté ses dispositions, devait effectuer sa jonction à Patras avec l'armée d'Égypte, et accomplir avec elle l'opération manquée avec le capitan-pacha; mais ils allaient tous être battus isolément.

Le 18 juillet, 6,000 hommes d'avant-garde commandés par Abas, pacha de Pracho-Prevista, et Veli aga Gravéniti, attaquèrent les Grecs à Musonitza où ceux-ci avaient fortifié de belles positions. Deux attaques furent infructueuses; mais à la troisième, la première ligne de retran-

chement fut emportée ; il fallut marcher à la seconde, et l'ennemi avait souffert déjà de grandes pertes lorsque Saphacas, accouru au secours des siens, le mit en pleine déroute. Le combat avait duré six heures, et les Grecs, épaulés par leurs retranchemens, tiraient à couvert ; on peut se faire une idée de la perte des assaillans.

Le 22, nouvelle attaque, mais soutenue par 12,000 hommes ; les retranchemens sont emportés et l'ennemi avance jusqu'à Gravia ; les Grecs en bon ordre opéraient encore leur retraite ; mais Macris, arrivé par une marche de flanc, place la colonne ennemie entre deux feux ; surprise et forcée, elle se mit en fuite, et ne s'arrêta qu'à Nevropolis, à quatre lieues du champ de bataille.

Le 26, Dervish, irrité par le peu de succès des tentatives précédentes, se jeta avec toutes ses forces sur Amplamé, et attaqua de front les retranchemens. Tzavellas, Souliote, qui depuis neuf heures de combat ne voyait rien se décider, sortit des siens à la tête de 200 hommes, et se jeta à corps perdu sur l'ennemi ; son exemple entraîne toute l'armée ; Dervish, enfoncé sur tous les points, abandonne le champ de bataille dans la déroute la plus complète, laissant aux mains des Grecs sept drapeaux, toute son artillerie, ses tentes, son bagage, ses

provisions, sa musique militaire et 2,000 hommes hors de combat. Les bois d'alentour remplis de ses fuyards dispersés furent fouillés, et pendant plusieurs jours donnèrent de nouvelles bandes de prisonniers. Sanourias, à la tête de l'avant-garde, le poussa l'épée dans les reins jusqu'au-delà du Sperchius, où la prudence commandait de s'arrêter, et de revenir sur ses pas pour attendre les résultats des tentatives combinées des deux flottes.

En effet, celle d'Égypte était arrivée à Rhodes, ayant à bord la peste qu'elle avait chargée à Alexandrie : le 19 juillet, jour de son départ, elle stationnait entre Cos et Rhodes, hasardant de temps à autre sur Candie de petites expéditions qui avaient peu de succès. Mais il s'était déjà passé quelques événemens maritimes sur lesquels nous allons revenir.

Miaulis, lassé d'attendre le capitain-pacha à Mytilène, avait détaché 30 bâtimens de son escadre pour renforcer celle qui marchait au-devant des Égyptiens, et qui reprit Casos sur sa route. Le capitain-pacha, encouragé par cette séparation, déboucha de Mytilène le 21 juillet. Inquiet sur l'échec d'Ipsara, dont les premières nouvelles avaient prématurément excité des transports de joie dans la capitale, il désirait se réhabiliter auprès de son maître en jetant dans

Samos 12,000 Asiatiques rassemblés à Scala-Nova dans cette intention. Mais on n'ignorait dans l'île, ni les projets de l'amiral, ni ses moyens d'exécution, ni le sort qui eût suivi la conquête. Une population de 60,000 habitans déterminés et sur leurs gardes l'attendait sans le craindre; toutes les précautions étaient prises, et en cas d'échec sur la côte, un refuge était assuré aux montagnes, où l'on avait d'avance transporté les vieillards, les femmes, les enfans, tous les objets précieux, et des moyens de subsistance et de guerre. A la hauteur de Smyrne, l'escadre turque fut rencontrée par les éclaireurs de Miaulis; l'intrépide Canaris sur ses brûlots gouverna droit sur elle, suivi du reste de la flotte : il fallut prendre son parti et rentrer à Mytilène.

Le 9, étant favorisé du vent et de l'absence des Grecs, l'amiral se remit en mer, et, après avoir chargé ses Asiatiques à Scala-Nova, parut le 19 devant Samos en deux divisions, l'une chargée spécialement de l'attaque, et composée de 71 bâtimens de guerre dont 11 frégates, 2 corvettes, 8 bricks et 50 transports, et l'autre de 22 bâtimens, dont 11 frégates, 8 bricks, 2 goëlettes et le vaisseau amiral, chargé de soutenir la première division.

Les Samiens, prévenus de la prochaine arrivée de Miaulis, avaient arboré le croissant pour

mieux tromper leur ennemi ; celui-ci donnant dans le piège, avait voulu entamer des négociations dont l'issue le mit en fureur : il commença l'attaque, et avait déjà effectué quelque débarquement, lorsque Miaulis arriva à toutes voiles, plus fort qu'il n'était précédemment, et secondé de Canaris, d'Isapali, Vatikiosi, Rafella, Rombotzi, c'est-à-dire de ce que la marine grecque a de plus intrépide et de plus habile ; il coupa la flotte infidèle entre Samos et l'Asie-Mineure, sépara la division d'attaque de celle qui devait la soutenir, et s'attachant surtout à la première, lui brûla une frégate de 54, une autre de 48, une corvette de 20 canons, prit 20 transports, et fit sauter 2,000 hommes. Les troupes débarquées furent jetées à la mer par les Samiens, et l'amiral, tout meurtri de cette funeste rencontre, se retira en toute hâte à Stanchio (*Cos*) et de là à Boudroun, l'ancienne Halicarnasse, où il fit sa jonction avec une division égyptienne et peu après avec toute la flotte. Pendant que cette réunion s'opère, jetons un coup d'œil sur l'Épire ; Omer Vrione y appelle notre attention.

Il avait à peu près abandonné Dervish dans sa dernière expédition ; mais alors (à la mi-août), autant pour maintenir son crédit auprès du sultan que pour empêcher les Grecs déjà victo-



rieux de devenir trop puissans dans son voisinage , il parut vouloir manœuvrer en faveur de Dervish à qui sa coopération ne pouvait cependant plus rendre aucun service pour le moment. Quoi qu'il en soit , le pacha de Janina partit de Caravansara et prit sa route par la plaine d'Ambracie , à la tête d'une armée forte principalement en cavalerie bien montée , sur laquelle il fondait toutes ses espérances.

Le directeur-général pour couvrir Missolonghi , détacha Zongaz sur Aëtos près des ruines de Métropolis , et le mit en position sur la rivière d'Anape ; il envoya son lieutenant à Livadion pour défendre l'entrée de l'Acarnanie , et lui-même se porta de sa personne à Ligowitzi. Cependant Iscos occupait le pas d'Agrapidia sur le Macrinoros pour inquiéter le flanc gauche d'Omer , et Rangos avec Stournariz se chargeaient de le harceler sur ses derrières.

Le 17 août, 2,000 Albanais s'étant aventurés sans précaution , tombèrent dans une embuscade , où ils perdirent quelques hommes et plusieurs chevaux. Omer se rejeta sur Agrapidia et s'y battit avec opiniâtreté , mais fut vigoureusement repoussé par Iscos. Mavrocordato ayant appris par des prisonniers que le dessein réel ou simulé du pacha était de passer en Thessalie pour y rejoindre Dervish , crut devoir faire occuper le

Dogeion , et lui interdire le passage. Le pacha , contrarié dans toutes ses opérations , se retira par Kentomatra , et se porta sur Aëtos où les dispositions de Zongas parurent l'intimider ; néanmoins il manoeuvra plusieurs jours en sens variés , et voyant enfin que ses marches et contremarches n'aboutissaient à rien , il se décida le 25 à prendre sa direction par Laspi pour rentrer à Caravansara à peu près comme il en était parti. Rangos le suivit dans sa retraite , et réussit à lui faire quelque mal , mais surtout à lui enlever plusieurs des magasins qu'il avait établis pour sa courte campagne. Rangos poussa sa pointe jusqu'à Arta , qu'il somma , mais en vain , de se rendre. On assure qu'Omer à son retour fit décapiter à Caravansara un grand nombre de femmes , et envoya leurs têtes au sultan pour attester le succès de ses opérations. C'est une manière en Turquie de faire sa cour au souverain , et l'on blâme en Europe l'insurrection de la Grèce.

Les opérations militaires d'Omer Vrione en 1824 , se sont bornées à l'esquisse que nous venons de tracer. Lorsque sa retraite s'effectuait , un chef albanais , nommé Paccas , passa du côté des Grecs , suivi de cent hommes qui voulurent s'attacher à sa fortune.

Pour terminer le récit des événemens du

continent à cette époque , Taboulas et Lampros, deux des chefs du Pinde , arrivèrent près de Zeitouni le 24 août, par une marche de nuit, surprirent les postes turcs à trois heures du matin, les mirent en déroute et les obligèrent à chercher du refuge dans la place ; au même moment Tzavellas profitait de l'embarras causé par la déroute pour enlever, presque sans coup férir et à l'improviste, un petit fort dans la montagne, avec toute sa garnison.

Revenons aux opérations navales qui n'offriront qu'une suite non interrompue de succès pour les Grecs, jusqu'au moment où chacune des deux flottes retournera au port de départ.

L'escadre égyptienne était demeurée pendant un mois dans une inaction presque complète, dans les stations qui se trouvent entre Cos et Rhodes ; elle semblait éviter les occasions de combattre, soit que ce parti eût été pris à l'avance entre Ibrahim et son père, ou que la peste qui régnait à bord l'y contraignît. Après sa jonction, le capitain-pacha, obstiné et vindicatif comme tous les Musulmans, voulut profiter de l'état imposant de ses nouvelles forces pour recommencer son expédition de Samos, dont le succès n'eût d'ailleurs en rien avancé le résultat de la campagne. Mais de l'autre côté, la flotte grecque s'était plus que doublée par l'arrivée de

Miaulis; 100 bâtimens de guerre obéissaient à cet habile marin, et tout l'Archipel dans des esquifs légers, attendait le résultat d'un combat prochain pour poursuivre les débris d'une défaite regardée comme inévitable.

Dès les premiers jours de septembre, on s'observait en manœuvrant de part et d'autre. Le 10, une affaire s'engagea entre les deux flottes dans le golfe Léromique entre Cos et Boudroun. De part et d'autre on déploya toutes ses ressources; le combat avait duré tout le jour avec des chances à peu près égales, lorsque Canaris parvint à incendier une frégate de 54; la ligne turque, désorganisée par cet événement, allait être enfoncée, lorsqu'elle se hâta de gagner Boudroun. Elle ne put y parvenir sans perte de quelques transports, et d'un brick qui partagea le sort de la frégate égyptienne. Celle-ci, abandonnée de l'escadre combinée qui eût couru trop de risques à lui porter secours, sauta quelque temps après l'effet du brûlot, avec son équipage composé de 400 matelots et de 350 Arabes; le commandant et 50 Arabes descendus dans les chaloupes purent éviter la mort, mais furent ramassés par les embarcations grecques et faits prisonniers.

La flotte combinée ayant réparé ses avaries, sortit en se dirigeant sur Samos, et, en cas

d'échec , à Mytilène pour tenter une autre série d'opérations. Le 21 septembre elle est atteinte dans la mer Icarienne entre Patmos et Nicaria, et prend la fuite après avoir rendu deux heures de combat , et perdu un brick brûlé, un autre échoué et une corvette désemparée. La précipitation de la retraite ne permit pas même de songer à faire aucune démonstration contre Samos, et on fut se réfugier promptement dans la belle et sûre rade de Mytilène , où le capitain-pacha, lassé de tant de mésaventures , et brouillé avec les Égyptiens , renonça à toute autre tentative , ne songeant plus qu'à ramener dans les Dardanelles les débris de son formidable armement.

Il attendit une occasion favorable et rentra en deux divisions, croyant par là se soustraire plus facilement aux escadres de croisière; mais aucune des deux n'y réussit; l'amiral arriva devant le château d'Asie, le 7 octobre, avec son vaisseau désemparé, une frégate et douze autres bâtimens : il avait perdu dans sa courte traversée une frégate, une corvette et un brick. La deuxième division arriva le 9 après un échec non moins fâcheux.

Ainsi finit la campagne de mer de l'amiral ottoman, qui, sans doute, fut loin de répondre aux espérances conçues par le sultan, par son conseil et par le capitain-pacha lui-même ; mais

il était important de persuader que les désastres n'étaient pas tels que le bruit commun les accréditait. Chosren-Mehemed obtint donc la permission de reparaître à Constantinople, où son vaisseau traîné à la remorque, et sa présence même, n'attestaient que trop un funeste résultat. Le divan, juste une fois malgré lui, ne fit pas supporter à cet amiral la responsabilité des événemens que toute sa capacité n'avait pu conjurer ; mais le maintien apparent de sa faveur ne fit prendre le change à personne.

Ibrahim, qui le remplaçait, prétendait à lui seul tenir tête aux Grecs, et terminer la campagne ; il appareille de Mytilène le 7 octobre, rencontre l'escadre ennemie, perd un brick et une corvette, et, comme son prédécesseur, se hâte de rentrer à Mytilène ; mais Miaulis, déterminé à en finir, ne lui laisse plus aucun repos. Nuit et jour, il faut que la flotte soit sur ses gardes ; sa position, déjà gênante, devient bientôt insoutenable, et on se décide à se rendre à Cos, d'où la retraite est plus facile sur Alexandrie. On part le 19 octobre ; mais, surpris à la hauteur de Scio, il faut, pour se rendre à Cos, sacrifier toute l'arrière-garde. On arrive à Boudroun avec cinquante bâtimens de guerre, dont deux vaisseaux de 60 canons. *L'Isanu*, monté par Ibrahim ; *la Diane*, par Ismaïl, huit frégates

de 44, treize corvettes, une trentaine de bricks, et près de cent cinquante bâtimens de transports.

Ibrahim, qui s'était vanté d'enlever Hydra en sept heures, et la Morée en un mois, avait beaucoup diminué de ses prétentions après les défaites d'Halicarnasse, Scio, Icarie et Mytilène. Il se bornait alors à tâcher de ravitailler Candie, vice-royauté de son père, et licencia les Albans, exigeans et mécontents, que le capitana-pacha avait laissés à sa disposition.

Mais surpris le 14 octobre entre Casos et Candie, il n'eut d'autre ressource que de se réfugier à Marie ou Marmarissa (*Carmysessus*), après avoir perdu vingt transports et 2,000 hommes de troupes de débarquement que les Grecs conduisirent à Hydra. Cette opération était cependant trop nécessaire aux intérêts du vice-roi d'Égypte pour n'être pas de nouveau tentée; Ibrahim crut y parvenir plus sûrement en effectuant son départ pendant l'obscurité profonde de la nuit du 23 au 24 novembre. La flotte grecque dans sa désespérante surveillance, l'atteint, détruit la plus belle de ses frégates, douze bâtimens de guerre, sept transports, et en remorque huit à Hydra, chargés de riz, de café et d'autres approvisionnement destinés aux places de la Crète. La flotte dispersée est poursuivie jusqu'à Alexandrie, et Miaulis rentre à Hydra le 8

décembre, ramenant 1,000 prisonniers, avec ses deux divisions presque intactes.

Les Grecs restent donc aujourd'hui entièrement maîtres de la Grèce ; mais Candie, déjà en proie à la disette, et bientôt à la famine, ne saurait manquer de tomber entre leurs mains très prochainement.

Dervish, deux fois battu, va reparaître une troisième fois sur le théâtre des événemens, où la même chance lui est encore réservée. Ses vues sont pourtant déchues de leur étendue ; il voudrait cette fois parvenir à ravitailler Lé-pante ; il marche le 16 octobre, pénètre jusqu'à Salona, et traverse les défilés, où les Grecs le laissent s'embarrasser ; là, il est assailli de tous côtés ; 1,000 hommes restent sur le terrain ; toute l'artillerie, tous les bagages sont pris sans exception et conduits à Missolunghi. La retraite par la Phocide et au milieu des insurgés exaltés par tant de victoires, est des plus pénibles. La perte des Grecs se borna à 32 hommes et au colonel Yotis. La guerre de montagnes, conduite par d'habiles chefs, donne souvent de pareils résultats. A travers cette série d'événemens, les collèges électoraux étaient convoqués pour la troisième période du gouvernement provisoire, et une conscription générale décrétée dans les îles et sur le continent. Les mêmes dé-



putés virent presque tous leur mission continuée. Le conseil exécutif est encore présidé par Conduriottis et Botassi ; Fotilla , Spiliotakis et Coletti sont les trois autres membres. Le 22 octobre une proclamation annonce que la troisième session est ouverte. Une maladie épidémique a sévi sur Napoli pendant le dernier automne. Peut-être les victoires remportées sur les Égyptiens en ont-elles communiqué le germe. Elle força l'assemblée à s'journer , et compta parmi les plus illustres victimes le vice-président Botassi et Tombasi , le gouverneur de la Crète. Panos-Colocotroni , toujours agité de ses projets ambitieux, voulut profiter de cette circonstance pour marcher sur Napoli à la tête des soldats que la générosité du gouvernement lui avait confiés ; il partit sans rien communiquer de ses desseins ; mais ceux-ci ne les eurent pas plus tôt appris qu'ils se jetèrent sur leur chef , et le mirent eux-mêmes à mort. Le gouvernement sentant enfin le besoin de la sévérité , fit saisir Staïcos , son lieutenant, le même qui, le premier, avait monté à l'assaut de Napoli en 1823, et le fit exécuter à Tripolizza, où il eut le poing coupé comme les parricides. Landos, Zaïmen , Delijanée sont poursuivis comme rebelles , et ils subiront le sort de Staïcos, s'ils ne se hâtent de fuir le sol de la Grèce.

Mavrocordato, nommé président du sénat, n'a point accepté ces honorables fonctions ; sa main prudente et ferme est trop nécessaire dans la Grèce occidentale. Malgré les défaites successives, la population belliqueuse de l'Albanie est toujours très redoutable de ce côté. Omer a ravitaillé Arta, et est retourné ensuite à Janina pour y surveiller ses intérêts ; car la Porte a consenti à la réhabilitation et à l'établissement de Mahmoud, fils de Mouctar et petit-fils d'Ali, à Janina. Vasilica, la dernière femme d'Ali, et Ath. Vayas, ancien confident d'Ali, l'accompagnent ; en même temps Omer a été nommé pacha de Salonique. Cette combinaison est adroite de la part du divan. Si Omer accepte, on aura facilement sa tête ; s'il s'obstine, on lui envoie un concurrent redoutable dans un pays où la mémoire d'Ali assure à son petit-fils un grand nombre de partisans ; mais Omer, poussé à bout, s'arrangerait facilement avec les Grecs en leur livrant Arta, Prevesa et Souli ; le succès de cette négociation, depuis long-temps commencée, affranchirait bientôt l'Épire ; la Thessalie restera peut-être encore assez long-temps au pouvoir des Infidèles ; mais Patras est contenu par 7,000 hommes et quinze bâtimens de guerre ; Lépante, aux abois, ne lui portera plus de secours ; ces deux places, ainsi que Co-

ron et Modon ne tarderont pas, sans doute, à se soumettre. La marine turque ne sait plus que fuir, et le pacha d'Égypte, instruit à ses dépens, se refusera à la campagne de mars qu'un firman lui a prescrite, pour 1825. La Morée et l'Archipel vont donc être affranchis. La déclaration du gouvernement ionien, du 17 novembre, prouve que l'Angleterre est convaincue du triomphe prochain des Hellènes. Ainsi finit l'année 1824 sous un aspect bien différent de celui qui s'offrait à son aurore.

---

---

## CHAPITRE XV.

Conduite des puissances européennes à l'égard de la Grèce. — Des négocians et des Juifs en Orient. — Situation morale des Grecs. — Calomnies envers leur caractère. — Mœurs privées; femmes grecques. — État de la religion. — Des prêtres.

IL n'y aura point à l'avenir de tâche plus pénible à accomplir pour un écrivain, que de raconter l'histoire de la révolution grecque. Je crois inutile de revenir sur ce que j'ai dit de l'injustice qu'il y aurait à confondre leur cause avec celle des contrées de l'Europe qui se sont mises en insurrection, peu importe par quels motifs : assez de plumes éloquents ont pris ce soin, et je puis m'en dispenser. Il faudra pourtant que l'historien des Grecs insurgés dise que, lorsqu'après vingt siècles d'oppression et de tyrannie, les descendans de Lycurgue et de Solon, de Platon et de Socrate eurent tenté de briser le joug le plus effroyable qui ait jamais pesé sur l'humanité, les souverains de l'Europe civilisée et leurs ministres, redevables de la civilisation, des arts et de la littérature aux génies de l'ancienne Grèce, ont pu non seulement flétrir cette noble résolution de l'épithète de révolu-

tionnaire, mais qu'ils osèrent en venir à des hostilités ouvertes pour en empêcher le succès. Il faudra qu'il rappelle encore que dans un siècle qui veut passer pour philanthrope et pour religieux, on laissa 3,000,000 de Chrétiens pendant des années, lutter seuls contre toute la puissance des Ottomans; que les nations restèrent spectatrices impassibles d'une lutte si inégale; tandis que des milliers de leurs frères étaient dévoués aux tourmens de tous les genres de mort les plus affreux, enfin que la Providence seule n'a pas permis que le peuple grec tout entier disparût de la surface de la terre.

Et comme si cette froide et barbare indifférence ne nous eût pas assez accusés dans ces temps de calamités, et d'épreuves inouïes dans l'histoire; combien de fois la méchanceté ou la calomnie n'a-t-elle pas renouvelé ses efforts pour représenter le peuple qui veut se régénérer, comme une race abâtardie, sans ressources, indigne de la liberté qu'elle paye par de si grands sacrifices! Combien de fois n'a-t-on pas répété qu'il ne s'agissait que d'une lutte entre des barbares, et qu'il importait peu à qui resterait enfin la victoire!

Indépendamment de l'inimitié déclarée qu'affectent les cabinets européens envers la Grèce, inimitié qui a suffi pour encourager la calomnie

et l'imposture, cette nation a encore des détracteurs qu'on peut diviser en deux classes, dont la haine est également honorable pour elle ; à la première appartient cette foule de trafiquans d'Europe, qui ont fondé des factoreries à Smyrne, à Constantinople, et dans toute la Méditerranée ; la seconde se forme de la race entière d'Israël. Les preuves ne me manqueraient pas pour établir que les calomnies de ces deux ordres d'ennemis ont plus nuï à la cause des Grecs que les armes des Turcs qui les leur ont suggérées. Il n'est pas nécessaire de rien ajouter à ce fait pour démontrer à quel point l'esprit mercantile peut dénaturer le cœur des hommes. Mais l'opinion publique fera justice de ces clameurs intéressées ; on sait que les négocians grecs n'ont montré que de la probité et une grande capacité en affaires dans les capitales et les principales villes de commerce du continent où ils se sont établis. Il ne faut que se rappeler la concurrence qu'ils soutenaient vis-à-vis des Turcs avec les Juifs et les facteurs du Levant, pour connaître la source de cet esprit d'animosité. Pourquoi s'en étonnerait-on quand on voit les Juifs à Constantinople, à Salonique, à Smyrne, épousant les fureurs des Turcs, manier le poignard à côté d'eux, et les Européens établis dans ces contrées,

quelle que soit leur patrie, être constamment les pourvoyeurs et les espions les plus actifs des Infidèles depuis le commencement de la guerre !

La lutte a été signalée par de grands excès , et nous ne les avons pas dissimulés ; mais rien dans son cours n'a prouvé que la nation grecque fût aussi dégénérée que l'ont avancé ses détracteurs ; le contraire est hautement établi. Sans parler ici des actes privés d'héroïsme et de vertu, n'est-il pas un peuple au-dessus de l'ordre commun, celui qui a supporté avec tant de résignation et de constance les privations et les fatigues inouïes de cette guerre ?

Un long et odieux esclavage sous les maîtres les plus lâches et les plus corrompus , sous les règnes immoraux et sanguinaires du Bas-Empire , et sous la domination des Turcs , plus immorale et plus sanguinaire encore , a sans doute engendré des vices nombreux et redoutables. Les lois de la nature et l'expérience de l'histoire ne se sont pas démenties en faveur des Grecs ; ils en manifestent les impérieux et irrésistibles effets. Le vrai philosophe pourrait dire, et devrait en conclure qu'il ne faut pas s'étonner que les Grecs aient contracté quelques vices , mais qu'il leur soit encore resté quelques vertus.

Quoique mes premières relations avec ce

peuple ne datent pas de mon dernier voyage en Morée, je me crois loin de pouvoir prononcer sans appel sur un sujet capable d'exercer l'attention d'un grand nombre d'observateurs philosophes, autant qu'il est digne du plus profond intérêt. Les mœurs, les institutions des temps antiques méritent bien en effet d'être étudiées pour elles-mêmes; mais qu'il est intéressant de les retrouver encore à travers les âges, imprimant leur caractère à l'existence physique et moral de tout un peuple!

Je ne prétends pas analyser en détail ce caractère; mais en affirmant que l'industrie, la sobriété, la tempérance en sont les traits les plus prononcés, voilà déjà une base sur laquelle peuvent certainement s'appuyer toutes les vertus du second ordre. Ajoutez à ce qui précède, et qui est de notoriété publique en Grèce, leur conduite admirable comme pères, comme maris, comme frères, et à cet égard nous pouvons dire que la guerre actuelle a fourni des traits que n'ont offerts aucun autre peuple, dût-on les chercher dans l'histoire des temps les plus héroïques de la Grèce même ou de Rome. A mon dernier voyage, j'ai souvent été frappé de leur zèle et de leur humanité envers les personnes même les plus inconnues. A part ces sentimens d'homme à homme, le sacrifice que des milliers



d'entre eux ont fait de leur fortune entière pour les besoins de l'état, place le caractère national sous le jour le plus glorieux. Que de personnes ne citerait-on pas qui avaient réalisé par le commerce une brillante fortune, et qui la déposèrent sur l'autel de la patrie dès les premiers jours de l'insurrection, en ne se réservant que le strict nécessaire pour vivre ! Rappelons-nous qu'à ne considérer que leurs intérêts personnels, les habitans des îles avaient tout à perdre dans la querelle, et que depuis trois ans qu'ils arment et entretiennent leur marine, ils n'ont pas encore reçu la plus légère indemnité. <sup>1</sup>

<sup>1</sup> En m'acquittant de ce tribut d'éloges, que je crois pleinement mérité par le peuple grec considéré en général, je ne veux pas nier qu'il n'y ait beaucoup à réformer dans leur caractère national. Comment auraient-ils pu vivre si long-temps sous le joug turc, entièrement assujettis aux caprices de leurs farouches tyrans, sans s'imprégner de plusieurs de leurs vices ? A Tripolizza j'ai saisi toutes les occasions possibles de tourner les efforts du gouvernement et des hommes d'état vers ce sujet. Il me fallut cesser mes objections après la réponse décisive que l'on va lire : « Nous déplorons tout cela autant que vous-même, et nous avons le plus impatient désir de faire disparaître tout ce qui peut nous rappeler l'état affreux d'où nous sommes sortis ; mais nous n'avons aucun moyen d'implanter aujourd'hui parmi nous les mœurs européennes, et toute notre attention est impérieusement dirigée vers les travaux qui doivent consolider notre édifice social. » Je trouvai un éloquent et

Les facultés intellectuelles chez cette nation sont dignes des autres qualités que nous lui avons reconnues. On en trouve la preuve dans son aptitude pour l'agriculture, le commerce, la navigation, et dans son ardeur à se procurer les avantages de l'éducation nécessaire pour acquérir des connaissances d'un ordre supérieur dans tous les états. Les paysans, eu égard au peu de moyens dont ils pouvaient disposer, sont plus avancés dans la culture que ceux d'aucun pays de l'Europe. Quel que soit celui des arts d'imitation qu'on leur enseigne, leurs progrès sont tout-à-fait surprenans. Ils n'apprennent pas, ils inventent, ils créent. On ne saurait trop répéter à leur louange, que les paysans et les soldats grecs supportent les fatigues et les privations sans murmurer. Le soldat européen serait bientôt épuisé avec la misérable ration dont le soldat grec peut se contenter pour soutenir son courage et ses forces. <sup>1</sup>

digne appui dans le père Théodosius, prêtre instruit, qui ne manquait jamais de reprocher dans l'occasion à ses compatriotes, les habitudes où ils semblaient prendre les Turcs pour leurs modèles, et ne cessait de leur rappeler que leur but était d'être réintégrés dans la grande famille européenne. Il est à remarquer que c'est la classe des primats qui est la plus disposée à conserver ou à imiter les mœurs de la Turquie.

<sup>1</sup> La fermeté et la tenacité du caractère grec, expliquent

Lorsque les circonstances permettront le retour de ses enfans, la Grèce montrera avec orgueil une liste glorieuse de ceux qui se sont dis-

assez comment ils ont, plus que les autres peuples, conservé les anciens usages et les anciennes mœurs. Les voyageurs reconnaissent encore parmi eux beaucoup des traits qu'a consignés Barthélemy dans son excellent ouvrage. La physionomie nationale même s'est conservée avec une exactitude surprenante. On a dit quelque part que la figure et la physionomie variaient chez les Grecs d'une peuplade à l'autre; en adhérant à cette remarque, je puis y ajouter que la nature paraît y avoir épuisé toutes les variétés possibles de la figure humaine; c'est ce qu'on peut voir aujourd'hui chez les hommes de toutes les classes. Il ne faut pas s'étonner que la sculpture ait atteint un si haut degré de perfection dans un pays où les modèles de la beauté étaient si accomplis et si communs. Ceux qui voudront comparer les chefs-d'œuvre de la sculpture antique avec les formes des naturels modernes, se convaincront que plus d'un village de la confédération offrirait encore de beaux modèles pour l'Apollon, le Méléagre et le Gladiateur. Les voyageurs en traversant le Péloponèse, où les plus belles et les plus sublimes scènes de la nature se renouvellent à chaque pas, sont facilement convaincus de la facilité avec laquelle la Grèce reprendrait la supériorité qu'elle a aujourd'hui perdue dans les beaux-arts.

Quant aux coutumes du peuple proprement dit, de même qu'autrefois, les travaux de la culture sont partagés entre les hommes et les femmes : celles-ci moissonnent, sarclent et se servent de la houe; ce sont les travaux les moins pé-

tingués dans les lettres et les sciences. Ce sera un jour de triomphe pour elle celui où des

nibles. La garde-robe de toute une famille grecque étonnerait beaucoup nos dames anglaises.

Comme le pays n'a point de manufacture, chaque chaumière est pourvue de son métier, de son moulin, de son four, et tous les membres de la famille savent manier le fuseau. Je ne quitterai pas cette classe d'habitans sans rendre encore témoignage à l'admirable constance avec laquelle elle supporte les maux innombrables de sa situation, à l'hospitalité patriarcale qu'elle exerce avec une urbanité qu'on ne surpasse point dans nos contrées. Ils sont superstitieux, il est vrai; mais la faute en est à leurs théologiens, qui, là comme partout, ont fait de la religion un instrument d'ambition et de lucre.

Quelques mots sur la famille au milieu de laquelle je vivais à Tripolizza, pourront donner une idée avantageuse de la classe moyenne de la nation. Celle-ci se composait du maître, qui était avant la guerre un riche négociant, et qui s'est de nouveau livré au commerce; de sa femme et de quatre enfans, dont trois filles d'une beauté admirable: chacune avait ses devoirs tracés; c'étaient le soin de la cuisine, le métier à broder, les ouvrages d'aiguille, la lessive. On concevrait l'étonnement d'une de nos mères en voyant la plus jeune, à peine âgée de neuf ans, avec la taille souple d'une nymphe, s'occuper de tous les détails d'un intérieur de maison. La plus âgée, qui était alors dans sa quatorzième année, était fiancée depuis quelque temps, et a sans doute été conduite à l'autel peu après mon départ. Malgré sa jeunesse, ses vêtemens de noces et son trousseau, tissus et faits de ses

écoles et des collèges commenceront à se lever dans son sein pour dissiper les ténèbres et

propres mains, étaient tous préparés. Elle me donna de son talent à tresser la soie des échantillons que n'auraient pas désavoués nos plus habiles artisans de Spitalfields. Toute cette aimable et intéressante famille ne cessait de me prodiguer ses soins, et disputait de prévenance et d'urbanité avec Luriottis, qui habitait la même maison.

L'éducation de ces filles, outre ce qui a rapport à l'intérieur de la maison, ne s'étend pas au-delà de la lecture, de l'écriture et d'un peu d'arithmétique; mais il est facile de se convaincre qu'elles pourraient cultiver leur esprit à l'égal de nos Anglaises, par l'intérêt et la curiosité qu'elles montrent en s'informant des coutumes et des usages des autres nations.

Ce que le vénérable et vertueux évêque de Blois appelle *domesticité*, et qui a fait le sujet d'un de ses estimables ouvrages, n'est nulle part mieux traité qu'en Grèce. L'usage d'envoyer nourrir les enfans hors de la maison paternelle est rarement mis en pratique par les mères; lorsque la faiblesse de leur constitution ou d'autres motifs les contraignent d'avoir recours à une nourrice, on fait venir celle-ci à la maison, où elle demeure jusqu'à la fin de ses jours. La nourrice grecque devient en effet un véritable membre de la famille; il y a plus, son mari vient avec elle, et est employé par le maître, ou dans l'intérieur de la maison ou à toute autre fonction. Mais les liens qui unissent les maîtres à ces domestiques ne finissent pas là: les enfans de la nourrice, à moins qu'ils ne soient trop nombreux, restent aussi dans la maison, où ils sont presque aussi bien traités que ceux de la maîtresse. La domestique qui nous servait

l'ignorance où elle a été contrainte à vivre pendant tant de siècles<sup>1</sup>.

J'ai déjà eu sujet de rendre témoignage aux

à Tripolizza était depuis trente-deux ans dans cette famille, dont elle avait nourri tous les enfans. Sa fille, âgée de sept ans, vivait avec ses sœurs de lait sur le pied d'une égalité parfaite.

J'ai déjà eu l'occasion de faire remarquer que plusieurs centaines d'enfans turcs, dont les parens s'étaient sauvés ou avaient péri depuis la révolution, avaient été adoptés par des Grecs de toutes classes. La gaité et l'enjouement, qui forment un trait si marqué du caractère national, se montrent dans tous les amusemens de cette famille ; le chant, la danse, remplissent tous les momens qui ne sont pas employés aux travaux de la maison. Cependant, et je le dis à regret, la musique est, comme la peinture et la sculpture, dans un état de barbarie aujourd'hui en Grèce.

Les devoirs religieux étaient remplis à la maison, soir et matin, avec la plus scrupuleuse exactitude dans cette famille. Ajoutez qu'il y a régné constamment, pendant mon séjour, la plus parfaite harmonie ; je dois à l'excellent Giorgio Joannis, à son épouse et à ses charmantes filles, qui tous réunissent à la bonté du cœur, la modestie et une conduite irréprochable, d'avoir connu la famille la plus intéressante que m'ait jamais offert la société où j'ai vécu.

<sup>1</sup> Le sénat a adopté, en juillet dernier, le projet suivant, relatif à l'instruction publique :

Il aura en Grèce trois genres d'école ;

1°. Les écoles primaires ; il y en aura une dans chaque commune pour la lecture, l'écriture et la grammaire.

2°. Les lycées ; un dans chaque chef-lieu de province,

excellentes qualités qui distinguent les femmes grecques ; nulle part elles ne sont plus ornées de toutes les vertus de leur sexe ; et ceci ne s'entend pas d'une classe particulière, mais de toutes celles dont la société se compose. Les calomnieurs de la Grèce n'ont point dirigé contre les femmes des traits qui n'étaient destinés qu'à leurs rivaux en spéculations commerciales, nous n'avons point à les repousser, et c'est seulement pour rendre hommage à la vérité que nous disons que les grâces de la modestie, l'agrément des manières, la bonté et la résignation à toutes les épreuves du malheur sont surtout le partage des femmes grecques.

Les vices qu'on peut reprocher aux Grecs fournissent une grande leçon par l'analogie complète qu'ils offrent avec le système de gouvernement qui les a régis pendant quatre siècles. Si les maîtres étaient pillards et sanguinaires, comment s'étonner que les esclaves fussent soupçonneux, vindicatifs, jaloux et avarés ?

pour le grec ancien, le latin, le *français* et les élémens des sciences.

3°. Une université pour la théologie, le droit, la médecine, les sciences et les lettres.

Une école normale primaire est établie à Argos.

Le savant Constantos est nommé épiphore-général de l'instruction publique.

Qu'avaient-ils de mieux à faire que de chercher les moyens de se soustraire à des actes de violence ou d'oppression, toujours préparés dans le mystère, et exécutés sans délai? Quel jour s'est passé sans vexations et sans motif de vengeance; et qu'y a-t-il de plus naturel que de s'attacher fortement à ce qui peut à chaque instant être ravi par la fraude ou la violence?

Soyons de bonne foi et convenons que, ni les actes politiques des cabinets à leur égard, ni les démonstrations de leurs frères chrétiens en général n'ont été de nature à dissiper cette disposition au soupçon qu'on leur reproche. Les autres vices ne disparaîtront qu'autant qu'un nouveau système d'éducation nationale détruira les funestes impressions qu'a laissées le despotisme uni à l'anarchie.

Les écrivains eux-mêmes qui ont appuyé la cause des Grecs sont tombés dans l'erreur en parlant de la dégénération de ce peuple comme d'une chose reconnue; ils en font la base de leurs raisonnemens, comme si leurs ennemis n'eussent répandu que des vérités incontestables. Leur Église est victime du même préjugé; et telle est l'ignorance où l'on est à cet égard en Angleterre que le peuple vous demande sérieusement si les Grecs sont chrétiens. Il n'en est pas moins vrai à mes yeux qu'à l'exception de



leur haine contre les Turcs, qui est, j'en conviens, poussée aussi loin que ce sentiment puisse l'être, il y a autant et peut-être plus de vertu chez le paysan grec qu'en aucune autre contrée de l'Europe. Je crois que l'Église grecque supporterait la comparaison avec toute autre secte chrétienne. Là, comme ailleurs, les chefs de la hiérarchie prétendent être moins éloignés de la doctrine et des rites de la primitive Église que les autres sectes, et que leurs dogmes sont moins souillés de superstitions. Lorsqu'on se rappelle les vicissitudes auxquelles elle a été exposée, certes cette Église n'a pas eu moins à souffrir que les autres.

Le clergé, à l'exception d'un certain nombre d'ignorans caloyers ou de prédicateurs ambulans, est bien convaincu des vices que le temps a laissé introduire dans la doctrine, et il regarde la réforme politique de la Grèce comme le prélude de sa réforme religieuse<sup>1</sup>.

Enfin, si ce peuple a les vices de l'état d'esclavage, c'est parce qu'il en a été la victime, et du

<sup>1</sup> En se défendant contre les calomnies dont on les abreuve sur leurs superstitions et la forme de leurs croyances, les Grecs se vantent, et avec raison, que le dogme absurde du purgatoire n'a jamais figuré parmi leurs articles de foi, et que leur rituel n'est point déshonoré par cet inintelligible mélange de morale et de fanatisme, appelé le

plus ignoble de tous. Grossièrement calomnié par ses co-religionnaires et abandonné par eux à sa destinée, je n'hésite pas à prononcer qu'il

*Symbole de saint Athanasius*, qui ne cesse de causer un tort irréparable au protestantisme.

M. de Stourdza, connu par ses pamphlets politiques soudoyés par l'empereur Alexandre, a aussi publié un *Traité polémique*, où il venge l'Église grecque, et s'efforce de prouver qu'elle est la seule qui ait retenu la lettre et l'esprit de l'institution du Christ, prêchée par ses apôtres. La suprématie du pape et les moyens par lesquels il l'a envahie sont bien traités par cet auteur.

C'est vraiment une chose bizarre d'entendre les catholiques appeler les Grecs leurs rivaux schismatiques; tandis que ceux-ci, à leur tour, regardent la croyance catholique comme un christianisme perversi. Il est digne de remarque que dans l'Église grecque il n'y ait qu'une secte dissidente, et très peu nombreuse relativement au reste de la communion; elle porte le nom de *Ἠνωμένων*, c'est-à-dire les réunis; elle reconnaît simplement la suprématie du pape, et c'est la seule différence qui la distingue de l'Église commune.

Au nombre des projets formés à Rome depuis la naissance de l'insurrection, on dit qu'on doit y prendre tous les moyens possibles pour ramener les schismatiques dans le sein de la vraie foi. Que ce soit d'après des vues de cette espèce, ou seulement par suite de la bonté personnelle de Pie VII, toujours est-il que la politique douce et humaine du saint Père envers les malheureux Grecs qui se réfugièrent à Ancône pendant son règne, est le plus bel éloge de ce souverain-pontife. Monseigneur Benvenuti, légat du pape à Ancône, mérite aussi une juste part dans cet éloge pour le

a été infiniment moins atteint dans son caractère par les abus réunis de ses lois et de sa religion , que ne l'eût été tout autre peuple de l'Europe placé dans les mêmes circonstances. <sup>1</sup>

zèle avec lequel il a constamment agi pour remplir les intentions de son maître.

<sup>1</sup> Il m'est agréable de pouvoir rapporter l'opinion d'un écrivain aussi éclairé que M. Galt, en opposition à ces calomnies usées et au verbiage misérable de sir William Gell, et de tant d'autres qui ont pris à tâche de déprécier le caractère des Grecs. « Si j'étais appelé, dit M. Galt dans ses *« Lettres du Levant*, à émettre une opinion générale sur  
« les Grecs d'aujourd'hui, je me croirais obligé de déclarer,  
« malgré ma partialité envers mes compatriotes, qu'à mon  
« sens c'est un peuple d'une capacité supérieure. Ils ont  
« généralement plus de pénétration et de génie que je ne  
« puis vous le dire. Je ne veux pas dire qu'ils ont l'instruc-  
« tion ou la philosophie, mais que tout ce qu'ils font est  
« marqué à un degré surprenant de finesse réunie au juge-  
« ment. Ils n'entreprennent rien sans avoir bien réfléchi sur  
« les conséquences. » Cette esquisse est faite d'après nature. Je ne puis me refuser ici au plaisir de transcrire quelques lignes du *Scotsman*, feuille qui s'est honorablement distinguée par la force et l'éloquence de ses articles relatifs à la cause des Grecs. Après avoir rapporté le passage ci-dessus, le rédacteur ajoute : « Au lieu de crier à la dégradation de ce peuple, nous sommes plutôt étonnés que le génie de la nation ait pu triompher de tant d'obstacles. Quel autre peuple, placé sous le joug barbare des Turcs, eût conservé ou acquis la dixième partie de leur activité, de leur intelligence et de leur civilisation? Au milieu de tant de mal-

heurs ils n'ont jamais oublié leur patrie, et dans leur humiliation ils étaient encore orgueilleux de leur nom et de leur origine. Ne voyant dans les Turcs que des intrus, ils n'ont jamais renoncé à l'espoir de les expulser, et pour le faire, ils n'ont pas invoqué de secours étrangers. Au contraire, persuadés que les lumières et l'union font la force, ils ont incessamment travaillé à étendre les sources de l'instruction. Ils ont établi des écoles, traduit en romain les ouvrages français et anglais, et, en attirant l'attention de leurs compatriotes sur l'histoire ancienne de leur pays, ils leur ont inspiré une noble émulation, et en même temps ils leur ont enseigné ce que peut la Grèce avec ses seules ressources. Si leur esclavage fut long, nous en savons la cause. Mais ont-ils sacrifié leur croyance religieuse aussi facilement que le clergé d'Angleterre au temps de la reine Élisabeth? ils n'ont pas consenti à ce moyen d'échapper à la tyrannie ottomane, et leur constance dans la foi est un exemple donné à la chrétienté.»

L'anecdote suivante, qui nous donne la mesure de la vénération des Grecs pour le poète immortel de Scio, est extraite d'une relation de l'expédition envoyée dans la Méditerranée en 1769, sous les ordres d'Orloff.

Le capitaine Plaget, qui commandait un des vaisseaux de l'expédition, abordant à Naxos, prit un vieil exemplaire classique de *Iliade*, qui se trouvait à bord, et le montra à quelques habitans, qui le lui demandèrent avec la plus vive importunité. Le capitaine le leur accorda, et en revenant le lendemain au rivage, il aperçut un vieillard, le dos appuyé contre un mur, déclamant avec tout l'enthousiasme du genre, les harangues des anciens héros devant un auditoire composé d'une quinzaine de personnes.

---

## CHAPITRE XVI.

Population de la Grèce. — Revenus et ressources de l'état. — Comparaison de la forme monarchique avec le gouvernement fédéral en tant qu'applicable à la Grèce. — Influence étrangère. — Dissensions intestines. — Examen du projet d'un accommodement avec soumission à la Porte. — Ce qu'il faut penser de l'établissement de la Grèce en puissance indépendante. — De la politique des puissances continentales, et des intérêts de l'Angleterre relativement à cette reconnaissance.

Il y a une telle contradiction dans les supputations faites sur la population en Grèce, et une telle incertitude dans les données relatives à cet objet, qu'on ne peut espérer autre chose qu'une évaluation approximative de cette source première de la grandeur et des richesses des nations. Si l'estimation exacte en était difficile avant l'insurrection, combien plus l'est-elle devenue aujourd'hui que tant de villes ont disparu par les massacres, et que leurs habitans ont changé de demeure, et se sont réfugiés à l'étranger ! Par exemple, en Morée, le nombre des habitans ne dépassait pas 150,000 avant la guerre : il est maintenant plus que doublé par les émigrations qui y arrivent de tous les points de la confédération. Malgré la dévastation qui a plané sur l'Épire, la Thessalie, la Macédoine, les re-

cherches auxquelles j'ai pu me livrer , concernant ces trois provinces , me permettent d'estimer leur population à un million d'âmes. Selon les Grecs les mieux informés , celle de la Livadie , de l'Attique et de Négrepont peut être portée à 300,000 , ce qui fait , tout compris , une population de 1,600,000 âmes pour la Grèce continentale , évaluation que le cens , décrété par le gouvernement provisoire , dépassera sans aucun doute.

Quant aux îles de l'Archipel , si intéressantes par de glorieux souvenirs , et douées si richement de tous les élémens de la force et de la beauté , la difficulté est moins grande pour établir leur population qui n'a point été entamée par la guerre. Candie seule , la plus riche et la plus belle par son étendue , renferme au moins 200,000 Grecs. Dans les autres îles , y compris Chypre , Rhodes et Mytilène , trois des plus opulentes comme des plus importantes , on peut compter 400,000 habitans. Si on ajoute à cet état 1,500,000 âmes dispersées dans les différentes contrées d'Europe , et répandues sur les principautés , l'Asie-Mineure , la Thrace et la Bulgarie , on trouve une totalité de 4,000,000 de Grecs à l'époque où nous sommes. On sait qu'un grand nombre de ces Grecs dispersés se rendent in-

cessamment sous les drapeaux de l'indépendance, et telle est l'impatience de ce peuple pour s'affranchir, qu'on peut assurer que ceux qui sont retenus dans les contrées les plus éloignées, se rendront sur le territoire de la confédération, aussitôt que leurs affaires ou les circonstances le leur permettront. Pourquoi, en effet, resterait-il un seul Grec sous le joug de la Turquie ou de la Russie, lorsque la liberté le rappellerait dans la plus belle contrée et sous le plus doux climat de l'univers ?

Si la possession des avantages déjà acquis est jamais assurée aux peuples de la Grèce, qui pourrait dire ce que l'avenir leur réserve en richesses et en prospérité, avec leur génie industriel, leur climat sans égal, et un sol dont la fertilité est supérieure à celle de toutes les contrées connues ? Le lin, le sucre, le café, la cochenille, l'indigo, couvrent ses marchés avec plus ou moins d'abondance, et assurent toutes les opérations foraines. Il n'en est pas de même du blé, du vin, de l'huile, de la soie et des laines. Ces produits ne s'exporteront que lorsque la civilisation, continuant de marcher, donnera des développemens au commerce et à la population. <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Il faut bien que les ressources de la Grèce soient en effet immenses pour avoir pu subvenir à la lutte contre

**On ne saurait établir de similitude entre les Grecs et les nations de l'Amérique du sud. L'im-**

toute la puissance de la Turquie, soutenue par les agens des couronnes étrangères et ces infâmes trafiquans de Smyrne, de Constantinople, de Zante, qui ont été les pourvoyeurs et les facteurs de cette puissance depuis le commencement de la guerre. L'étonnement augmente quand on songe que, pendant trois années, on a satisfait à tous les besoins sans dette étrangère et même sans emprunt.

S'il était encore nécessaire de prouver dans quelle ignorance on est généralement sur l'état de la Grèce, il suffirait de rappeler le peu de confiance qu'a éprouvée sa négociation de 800,000 livres sterling à notre propre bourse, sous les auspices de mes excellens amis Orlando et Luriottis. La moins importante des îles de l'Archipel aurait pu contracter un emprunt, et surtout le rembourser.

On a dit confidentiellement que le discrédit attaché à l'emprunt grec avait été dû aux insinuations d'un fort capitaliste juif : s'il en est ainsi, je ne connais rien de plus lâche et de plus immoral ; car ce personnage n'ignore pas que de tous les pays et de tous les gouvernemens qui, depuis dix ans, ont emprunté de l'argent à Londres, sans en excepter ceux dont il a été lui-même l'agent ou le contractant, c'est encore la Grèce qui offre les plus sûres et les plus fortes garanties de remboursement.

Eh quoi ! n'est-ce pas assez que les Juifs aient concouru pour une si triste part aux scènes de Constantinople, de Smyrne et de Salonique, sans chercher encore à porter atteinte à la réputation des Grecs et ruiner leurs espérances en Angleterre ? Et quelle idée peut-on prendre de cette conduite, lorsqu'on sait d'une manière certaine que



mense supériorité des premiers est évidente à tous les yeux, si l'on considère les conditions et les moyens qu'exige l'entreprise difficile de l'indépendance nationale. Du côté moral, la tyrannie qui a pesé sur les Grecs, et les a éprouvés par toutes les violences possibles, n'a pu abattre leur courage, ni leur faire oublier la gloire de leur origine. Il faut leur rendre la justice de convenir que la dégénération du christianisme parmi eux n'a engendré ni l'immoralité, ni l'habitude du crime.

Si l'on considère la population robuste de la Grèce, également propre à la guerre et à la culture, sa marine de plusieurs milliers de navires, et de 20,000 matelots les plus habiles de l'Eu-

le seul espoir qui reste aux Juifs d'être jamais remis en possession du pays de leurs ancêtres est attaché à l'affermissement de la puissance des Grecs? La restauration de la race d'Abraham et d'Isaac pourra paraître un peu paradoxale : il est pourtant positif qu'il y a des personnes qui pensent à ce projet, et que, pendant mon voyage en Morée, on a fait à ce sujet des propositions au gouvernement provisoire, non pas, il est vrai, comme objet d'intérêt présent, ce qui était impossible, mais comme pouvant un jour devenir un objet susceptible d'être pris en considération. Il est inutile d'ajouter que la jalousie et la haine sont décuplées aujourd'hui entre les deux sectes après l'atroce conduite des Juifs, et qu'elles sont plus éloignées que jamais de toute idée de rapprochement.

rope , ses baies , ses hâvres si nombreux et si vastes , on conviendra que la force physique de ce pays régénéré est égale à celle du continent tout entier de l'Amérique du sud.

Le gouvernement et le peuple de ce pays sont reconnaissans de ce que les cœurs généreux ont déjà fait pour eux , et ils sauront faire dans la conduite politique des cabinets la part qui revient à chacun ; mais le système suivi depuis la chute de Napoléon , les doctrines monstrueuses dont on ne craint pas journellement de faire l'application , sont bien faits pour exciter leur méfiance et leurs craintes de voir usurper par d'autres le fruit de leurs combats et de leurs victoires.

Après le partage de la Pologne , il ne faut s'étonner de rien ; et comme la sainte alliance , ou plutôt les hommes d'état qui l'exploitent pourraient avoir quelque projet de ce genre , il est bon pour mettre au fait ces traitans de liberté humaine , d'examiner l'effet du système monarchique , introduit aujourd'hui dans la Grèce. Or , ce genre de gouvernement ne lui convient pas , et ce n'est pas à cause de l'esprit révolutionnaire des habitans , comme l'a prétendu l'empereur Alexandre au congrès de Vérone , mais parce que celui qu'on enverrait pour occuper le trône , n'y trouverait pas les élémens

d'une aristocratie; à l'exception des primats, tout le monde y est sur le pied d'une égalité parfaite. Il est vrai que ces primats, qui ont eu des rapports étroits avec les Turcs, en ont conservé beaucoup d'erremens, et surtout l'esprit de rapine, et qu'en général ils sont le plus grand obstacle au bonheur de leur patrie, et à la consolidation du gouvernement; mais la position d'un monarque, même mandataire de la sainte alliance, serait fort embarrassée au milieu de tant d'intérêts croisés, et ses rubans et ses dignités ne conjureraient pas des dangers de plus d'une espèce.

Les divisions territoriales de la Grèce, leur isolement naturel, accroissent encore les difficultés d'un tel établissement dont l'unité est un des caractères essentiels, et c'est aussi ce qui démontre combien le gouvernement fédéral, qui fait peser bien moins de charges sur les peuples, est facile à adapter à ce pays, et que c'est le seul qui puisse le faire jouir réellement des bienfaits de l'indépendance et de la liberté. En émettant d'ailleurs ce vœu, je suis certain d'être l'interprète du vœu général dans cette contrée.

On argumente de la rareté des hommes de talent et des hommes d'état pour remplir les emplois publics : si on entend par là cette longue liste de sangsues publiques que les monar-

chies entretiennent sous le nom de ministres , secrétaires, chambellans, etc., etc., il est possible qu'on n'ait point tort; mais qu'on laisse s'établir le gouvernement fédéral, et on comparera alors les vrais savans et les hommes instruits de la Grèce avec ceux des républiques méridionales de l'Amérique. On verra ainsi de quel côté sera l'avantage.

Les dissensions qui règnent parmi les Grecs ont aussi fourni des armes à leurs ennemis ; et c'est vraiment ici le point vulnérable de la question ; mais cette malheureuse disposition , fruit du système affreux sous lequel ils ont si long-temps gémi, ne les a pas empêchés pendant trois années de combattre avec la meilleure intelligence et sans interposition d'aucune aide étrangère. On doit ajouter à cette remarque que ces dissensions ne sont point générales dans la nation, qui a toujours répondu d'action et de pensée à ses représentans ; mais qu'elles n'existent que dans un certain nombre d'individus fort restreint, qui perdent chaque jour de leur influence, et qui ne tarderont pas à être forcés de rendre un compte sévère de leur conduite odieuse et perfide.<sup>1</sup>

Les personnes bien intentionnées qui ont

<sup>1</sup> Ceci, écrit en 1824, au commencement de l'année, a été pleinement justifié par les événemens subséquens.

parlé d'un accommodement possible, négocié entre les Grecs et leurs tyrans, n'avaient point réfléchi sur la question, quoique mues par le désir d'éviter de grands malheurs. Quoi ! après tant de sang versé pour l'indépendance, un tiers-parti chrétien osant s'avancer entre les contendans, dirait aux Grecs : Retournez à votre joug, et nous intercéderons pour qu'à l'avenir vous soyez traités avec plus de douceur. Certes, il faut une absurde ignorance du caractère politique des Turcs pour croire que l'Europe entière pût les faire renoncer à leur système usuel de conduite envers leurs rajahs.

L'avenir promis à la Grèce, si une politique jalouse n'entrave pas la marche naturelle des choses, est d'un intérêt immense par le reflet qu'il aura sur la destinée de l'humanité en général. Sans nous laisser entraîner à des idées spéculatives plus ou moins spécieuses, et pour ne point sortir du fait en lui-même, le rétablissement de la liberté et de l'ordre social ne répandra-t-il pas les sciences, les arts de la civilisation dans les plus belles contrées de l'univers ; dans ces contrées où le voisinage et les relations de l'Europe n'ont pu prévaloir contre l'abrutissement et la barbarie du mahométisme ? Comment douter des prompts effets de cette heureuse propagande en Asie et en Afrique,

lorsque la Méditerranée en ressent déjà les conséquences? Les misérables hordes turques elles-mêmes, si facilement sacrifiées aux exigences de cette guerre injuste et immorale, ne commenceraient-elles pas à se permettre quelques réflexions?

Jetons un coup d'œil sur les intérêts des trois grandes puissances que le résultat de la lutte touche le plus immédiatement. Ces intérêts, d'une moindre importance sans doute que ceux de l'humanité toute entière, méritent cependant une grande considération, et demandent à être traités d'une manière particulière, s'il en devait résulter quelque conflagration qui compromît la paix de l'Europe. La puissance de la Porte, qui n'existe plus que de nom, tolérée pendant trois siècles par la fausse politique ou la faiblesse de ses voisins, en est réduite à un degré de décrépitude qui n'abuse plus personne sur l'évidence et la proximité de sa ruine. Mais qui occupera la place de ce monstrueux colosse? C'est là une question d'une haute difficulté. Le gouvernement provisoire, pour éviter les inconvéniens qu'offre une ligne frontière trop étendue, et d'après l'avis des meilleurs politiques de la Grèce, l'a limitée vers le nord par l'Axius ou le Vandar, qui sépare la Thessalie de la Macédoine; cette ligne de démarcation est en effet

la meilleure et la plus assurée. Toute la partie méridionale de cette ligne et l'Archipel arrachés aux Turcs, il leur reste encore entre les mains un territoire immense et fertile qui leur serait ravi au premier choc; et ce coup leur sera porté infailliblement.

Le démembrement de la Grèce n'est pas plus impossible pour la Turquie, que ne l'a été celui de l'Amérique et de Saint-Domingue pour l'Angleterre et la France. Ces gouvernemens établis d'une manière bien autrement fixe, avaient même des droits plus légitimes sur des colonies sorties de leur sein. Ce démembrement opéré, il n'y aurait sans doute matière à discussion que pour les principautés à l'est, et la Bosnie et la Servie au nord. Malgré le désir des amis de la paix et de la liberté de réprimer la puissance effrayante de la Russie, ils préféreraient sans doute voir sa protection s'étendre sur la Moldavie et la Valachie, plutôt que d'y voir persévérer le joug musulman.

Cet accroissement de territoire serait sans doute considérable; mais je crois que l'on s'abuse en y voyant un accroissement analogue d'influence politique; il faudra bien des années pour obtenir ce résultat, et il ne faut que du temps aussi pour asseoir la nouvelle puissance. Dans toutes ses guerres avec la Porte, la Russie

a toujours envahi les principautés sans le moindre obstacle; mais, outre qu'elles n'ont point de places fortes, elles n'offrent point de ports, et c'est là le grand objet de l'ambition des Russes. Mais l'état déplorable des habitans de la Moldavie et de la Valachie réclame une intervention étrangère. Quelle cruauté n'y aurait-il pas à les contraindre de reprendre le joug qui a causé tant de misères? Si un arrangement pouvait s'établir, par lequel les provinces seraient gouvernées d'une manière moins despotique, et même sous la protection de la Russie, on aurait en même temps le moyen de faire cesser les alarmes de la Porte, en lui déclarant de la part des deux autres puissances, que le passage du Danube par une armée russe serait regardé comme une déclaration de guerre contre elles-mêmes.

Les personnes initiées dans les secrets de la diplomatie assurent que l'Autriche a prévenu le cabinet russe en plus d'une occasion, qu'en cas d'occupation perpétuelle des principautés, elle incorporerait la Bosnie et la Servie à ses propres états. Cette assertion est trop d'accord avec le système d'agrandissement et d'égoïsme des grandes puissances, pour qu'elle ne renferme pas quelque chose de vrai. Si cela est, ne vaut-il pas mieux laisser l'Autriche satisfaire son



ambition par cet envahissement, que d'encourager les prétentions qu'elle manifeste relativement aux affaires de Grèce et de Turquie? Les Chrétiens de ces provinces en passant sous le joug de l'Autriche ne perdraient pas au change; leur situation en serait relativement améliorée. Toutes ces observations faites à la hâte n'ont pour objet que de démontrer que, par rapport à l'Angleterre, la Russie et l'Autriche devraient moins se mêler sans nécessité des affaires de la Turquie, et ne pas chercher à en prendre la direction, et que malgré la circonspection pacifique de la Grande-Bretagne à l'égard de ces provinces qui paraissent pour toujours perdues pour la Porte, un seul pas de plus dans cette affaire serait une hostilité ouverte contre l'Angleterre. <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Les soins qu'a pris le cabinet français pour ouvrir une communication avec les Grecs, et acquérir de la popularité parmi eux depuis l'époque de l'insurrection, se rattachent sans doute à quelques vues ambitieuses; mais la France ne peut espérer de parvenir à les voir se réaliser sans la coopération de la Russie. Il y a certainement quelque rapport d'intelligence entre les cours de Paris et de St.-Pétersbourg, quoiqu'on en fasse une sorte de mystère. Il serait possible que le rétablissement de l'ordre éteint et dispersé de Malte, projet que les Don Quichottes de la politique ont pu seuls rêver, en fût une suite. Comment supposer l'existence d'un pareil plan de la part de ces deux puissances, sans y trou-

Les intérêts politiques de l'Angleterre l'appellent à un rôle très important dans ces contrées : les victoires d'Égypte, la prise de Malte, les acquisitions aux îles Ioniennes surtout, ne lui indiquaient-elles pas ce qu'elle avait à faire au lieu de continuer à se traîner dans les sentiers d'une politique routinière et erronée<sup>1</sup> ? Les avis ne lui ont pourtant pas manqué ; M. Lecker, M. Eton, le colonel Rooke, hommes très compétens dans la matière, et qui n'ont parlé qu'avec des documens recueillis sur les lieux et après une longue pratique de ces contrées, ont donné des conseils importans, et que le bureau des affaires étrangères doit encore posséder. Leur

ver l'intention de supplanter l'Angleterre, sous le prétexte d'empêcher les Grecs de se constituer en corps de nation ? Ce plan est tout-à-fait digne de ceux qui ont imaginé l'admirable projet de lever un emprunt à Londres pour rembourser aux Grecs le prix de quelque île de l'Archipel, qui servit de berceau au nouvel ordre de Saint-Jean. C'est à peu près, vu l'état de guerre actuel, comme si l'on invitait le Grand-Turc à céder la Jamaïque ou la Guadeloupe à une tierce puissance. Les Grecs, je suis autorisé à le dire, verraient un tel établissement à Malte ou dans leur voisinage comme une chose incompatible avec leur prospérité future ou leur indépendance.

<sup>1</sup> Tout ceci avait rapport à la conduite antérieure des Anglais. Depuis la déclaration du 17 novembre, ces réflexions ont commencé à perdre de leur valeur.

exécution ne nous eût pas entraîné dans les fautes absurdes du dernier ministère, qui ne nous ont attiré que la haine méritée des peuples, et le mépris des véritables hommes d'état. Il ne faut pas une grande sagacité pour sentir que le temps est arrivé où nous devons ne rien négliger pour expier le mal déjà fait, et reconquérir l'estime et la confiance d'un peuple dont l'alliance est devenue d'une extrême importance par les événemens qui ont eu lieu pendant ces trois années. <sup>1</sup>

Quant à la part que nous devons prendre au

<sup>1</sup> Je voudrais éviter toute espèce de personnalité; mais, pour l'honneur de la vérité et de mon pays, je suis obligé de m'écarter de cette règle que je m'étais imposée. Comment, en effet, passer sous silence la conduite des consuls de la compagnie du Levant envers les Grecs, sans compromettre le caractère de la nation? Il serait superflu de les nommer; l'infamie publique les a assez signalés, et la malédiction des peuples supplée aux épithètes dont on pourrait accompagner leurs noms.

Outre les torts réels qui résultent, pour le commerce, des monstrueux privilèges de la compagnie du Levant, les ministres ignorent-ils les abus qui en dérivent et ce que sont ces consuls qu'elle crée pour représenter une grande nation et en soutenir la dignité? Le dernier commis des affaires étrangères peut apprécier les vices de notre système consulaire, et connaît les maux dont il est la source depuis vingt ans; et cependant, malgré les améliorations dans la diplomatie qu'ont adoptées toutes les autres puissances, on n'a

différend entre la Grèce et la Turquie, elle est à la fois hérissée de difficultés, et la plus capable d'attirer l'envie qu'aucune circonstance où l'Angleterre se soit encore trouvée; mais c'est ici qu'un ministre pourrait immortaliser son nom. A l'époque où nous sommes parvenus, la religion et l'humanité peuvent et doivent être entendues, et il nous est presque ordonné de prendre parti pour nos frères; cependant nous avons encore une carrière ouverte à la médiation et au conseil en faveur de la Turquie environnée d'ennemis ardents à la détruire; c'est en-

pas pris une seule mesure chez nous pour y porter remède.

On doit appeler l'attention du gouvernement sur la politique, toute différente de la nôtre, qu'ont adoptée les Russes dans les îles Ioniennes. Leur premier soin, comme pour prouver aux Grecs qu'ils n'avaient rien plus à cœur que le bonheur de leur pays, fut d'établir la république septinsulaire. Cette seule disposition leur eût assuré une grande popularité. Mais les Russes firent plus; ils réformèrent beaucoup d'abus; et quoique l'état de gêne où était l'Europe ait empêché le bien qu'ils pouvaient faire, cependant leur système général de gouvernement tendait toujours vers l'amélioration. La conformité de religion, les mariages et les alliances entre les Russes et les naturels ont eu pour effet de leur conserver dans ce pays des sentimens tout-à-fait favorables. C'est la Russie qui la première eut l'excellente idée d'organiser les Grecs en régimens.

core l'Angleterre qui lui offre le plus utile recours. Le temps même pourra lui faire retrouver en nous des alliés sûrs comme par le passé.

Il est donc d'une haute importance que nous puissions éviter la continuation d'une guerre qui dans deux ans seulement aura épuisé la puissance ottomane et la livrera à la merci du premier venu. On sait qu'outre la perte de 300,000 hommes, la Turquie a, dans cette guerre, plus dépensé que dans aucune de celles qu'elle a eue contre la Russie.

Empêcher la dissolution totale de l'empire ottoman, et faciliter en même temps la création dans l'orient d'une puissance forte et indépendante, tel doit être aujourd'hui le double but de la politique anglaise.

FIN.



---

# TABLE DES CHAPITRES

## CONTENUS

### DANS CE VOLUME.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

**A**NOMALIE historique. — Contraste entre les Turcs et les autres conquérans. — Leurs raisons pour en agir comme ils font. — De la prise de Constantinople. — Légitimité prétendue de la Porte ottomane. — Sa politique à l'égard du peuple grec. — Karatch ou taxe de capitation. — Résultat des croisades. — Conquête de la Grèce, jamais achevée. — Mesures de précautions. — Klephtai. — De la Russie. — Pierre-le-Grand et Catherine II. — Guerre de 1769. — Traité de Koutchouk-Kaïnardgi. — Persécutions. — Ali-Pacha. — Progrès des sciences et de l'éducation chez les Grecs. — Leurs écoles, leurs collèges. — Génie commercial des habitans de l'Archipel. — Hydra, Spezzia et Ipsara. — Origine de la marine grecque. . . . . Page 1

#### CHAPITRE II.

Causes des révoltes en Bosnie et en Servie. — Origine des habitans. — Leur caractère. — Les Serviens deviennent sujets de la Porte. — Ils se révoltent. —

Czerni George. — Ses succès. — Séparation du gouvernement turc. — Efforts pour comprimer l'insurrection. — Les Serviens sont travaillés par les agens de la Russie. — Puis abandonnés à leur sort par cette puissance. — Cruautés qui suivent l'arrivée de Chourshid-Pacha. — Seconde insurrection, et traité avec la Porte. — Le sultan Mahmoud. — Traité de Bucharest. — Morousi. — Discussions diplomatiques. — Congrès de Vienne. — Hétéristes. — Le comte Capo d'Istria. — Czerni George et Galati. — Milosh. — Alarmes de la Porte. — Caradja. — Atroce assassinat. — Alexandre Suzzo. — Le prince Callimachi. . . . . 27

### CHAPITRE III.

Époque assignée à la révolte. — Rupture entre Ali-Pacha et la Porte. — Conduite de plusieurs chefs grecs. — Intrigues d'Ali. — Traitement qu'il fait éprouver aux Souliotes. — Alexandre Ipsilanti. — Insurrection en Valachie et en Moldavie. — Complot à Constantinople. — Statistique des principautés. — Système du gouvernement, et misère des peuples. — Les boyards ou la noblesse. — Plan de campagne, et projet d'Ipsilanti. — Opinion du peuple. — Arnauts et pandours. — Alexandre Suzzo. — Révolte de Théodore Vladimiresco. — Mesures prises par le divan. . . . . 53

### CHAPITRE IV.

But de la révolte de Vladimiresco. — Alexandre Ipsilanti passe le Pruth. — Déclaration du prince Suzzo. — Proclamation au peuple de la Grèce. — Trouble



à Iassy et à Galatz. — Confusion à Bucharest. — Arrivée de Théodore et d'Ipsilanti. — Espoir de secours de la part de la Russie. — Détruit par le manifeste de l'empereur. — État général des affaires. — Troupe sacrée. — Les Turcs entrent en campagne. — Leurs effroyables atrocités. — Trahison de Vladimiresco. — Retraite des Hellènes sur Tergovitz. — Arrestation et exécution de Théodore. — Marche sur Rimnik. — Bataille de Dragachan. — Lâcheté de Karavia, etc. — Résistance héroïque du bataillon sacré. — Arrestation et emprisonnement d'Ipsilanti par ordre du cabinet autrichien. — Soumission des principautés. — Intrépidité de Giorgaki et d'Anastasius. — Effets du mouvement d'Ipsilanti. — Réflexions sur le traitement cruel fait à ce prince. . . . . 69

CHAPITRE V.

Comment on étouffe les révoltes en Turquie. — Massacres à Constantinople et dans d'autres parties de l'empire. — Mort du patriarche Grégoire. — Effets de ces barbaries. — Topographie militaire de la Grèce ; sa configuration, ses montagnes, ses plaines, ses rivières, ses défilés, ses places fortes. — Fleuves ; difficultés qu'y trouve une armée d'invasion. — Description du Péloponèse ; ses moyens de défense. — Conclusion. . . . . 88

CHAPITRE VI.

Émissaires envoyés par la Russie ; leurs succès. — Soulèvement à Sudena. — Mesures prises par les Turcs. — L'insurrection devient générale. — Combat à Lala. — Système de représailles. — Événement de Cari-

tena. — Mainotes ; leur origine. — Petros-Bey. — Caractère des Lacédémomiens modernes. — Premier gouvernement des Grecs. — Renforts envoyés par Chourshid-Pacha. — Retraite sur Valdezza. — Nicétas, surnommé le moderne Aristide. — Colocotroni et Anagnostaras. — Défaite des Infidèles à Valdezza. — Plan de campagne. — Siéges. — Auxiliaires Ioniens. — Progrès des événemens dans la Phocide, l'Attique et la Béotie. — Omer Vrione marche au secours d'Athènes. — Odysseus s'empare des défilés des Thermopyles. — Événemens en Macédoine. — Triomphe naval des Grecs. . . . . 106

## CHAPITRE VII.

Démétrius Ipsilanti prend le commandement. — Cantacuzène. — Accueil qu'ils reçoivent. — Condiotti. — Affendouli. — État des partis en 1821. — Hétéristes et Éphores ; leurs vues. — Germanos. — Klepthis. — Caractères des Éphores et des hétéristes ; confiance de ceux-ci dans la Russie. — Ipsilanti. — Cantacuzène. — Le prince Mavrocordato. — Caradja. — Mavromichalis, prince de Maina. — Kyriacouli. — Colocotroni ; son caractère et ses vues. — Anagnostaras de Léondari. — Plans d'Ipsilanti. — Opposition des éphores. — Siége de Malvasie et de Navarin. — Prise de ces villes. — Excès des patriotes. — Tipoldo. — Démission et rappel du prince Démétrius. . . . . 128

## CHAPITRE VIII.

Siége de Tripolizza. — Situation et fortifications de cette ville. — Infériorité des moyens d'attaque de la part des Grecs. — Arrivée du prince Mavrocordato. —

M. Gordon de Cairness vient au camp chrétien. — Plans d'Ipsilanti. — Conduite des Éphores. — Difficultés d'un siège régulier. — Des batteries sont établies. — Les mines manquent leur effet. — Privations et souffrances des assiégés. — Vues des primats et des capitaines. — Négociations avec les Albanais. — Affaire du 23 septembre. — Marche d'Ipsilanti vers le golfe de Lépante. — Mavromichalis commande en son absence. — Les conférences continuent. — Un parti des Grecs pénètre dans la ville. — Assaut général. — Catastrophe qui en est la suite. — Observations et conclusion. . . . . 146

## CHAPITRE IX.

Progrès de la guerre en Thessalie et en Macédoine. — Bataille de Fontana. — Position des deux partis en Livadie. — Révolte dans l'Eubée. — Départ du capitain-bey de Constantinople. — Ses premières opérations. — Les vaisseaux grecs rentrent dans le port. — L'escadre turque paraît devant Calamata. — Elle se dirige sur Patras. — Expédition d'Ipsilanti. — Calavrita. — Descente des Infidèles à Vostizza. — Attaque et destruction de Galaxidi. — Héroïsme des habitans. — Intrépidité de deux soldats grecs. — Ipsilanti revient à Tripolizza. — Son entrée, sa réception. — Tableau de la ville. — Elle est abandonnée. — Congrès convoqué à Argos. — Projet pour prendre d'assaut Napoli de Romanie ; il échoue. — Le congrès est transféré à Épidaure. . . . . 172

## CHAPITRE X.

Congrès d'Épidaure, et ses députés. — Promulgation du code politique. — Adresse au peuple. — Nomination

du président et des ministres. — Opérations militaires devant Corinthe. — Perfidie de Kiamel-Bey. — Pannouria de Salone. — Retraite des Albanais. — Capitulation de l'Acro-Corinthe. — Le siège du gouvernement est établi à Corinthe. — État général de la confédération. — Arrivée du prince Mavrocordato. — Décrets du pouvoir exécutif. — Organisation de l'armée. — Proclamation au peuple. — Catastrophe de Scio, et réflexions fournies par cet événement. — Destruction du capitan-pacha. . . . . 196

## CHAPITRE XI.

Colocotroni marche sur Patras. — Affaire devant cette place. — Rencontre des escadres turque et grecque. — Préparatifs de Chourschid-Pacha. — Faute du congrès d'Épidaure. — Projet du prince Mavrocordato. — Il part pour Missolonghi. — Colocotroni lève le blocus de Patras. — Invasion de la Morée par Machmout-Pacha de Drama. — Les membres du conseil exécutif s'embarquent. — Fermeté de Colocotroni. — Événement militaires dans la plaine d'Argos. — Corinthe est abandonnée par les Grecs. — Brave conduite de Démétrius Ipsilanti. — Retraite des Turcs. — Ils sont attaqués dans les défilés. — Le conseil exécutif se rend à Lerna. — Événemens auprès de Corinthe. — Les *Dervenachi* sont occupés par Colocotroni et Nikitas. — Privations et souffrances des Grecs comparées avec celles des Turcs. — Prise de Napoli de Romanie. — Modération et patience des Grecs. — Arrivée d'une frégate anglaise. — Généreuse conduite du capitaine Hamilton. — Affaire d'Akrata . . . . . 226

## CHAPITRE XII.

Opérations en Acarnanie. — État de la province. — Mavrocordato prend l'offensive. — Affaire de Combatti. — Le traître Gogo. — Marco Bozzaris. — Bataille de Peta. — Retraite des Grecs. — Calamos. — Défection de Varnachiotti. — Mort de Kiriacouli. — Omer Vrione s'avance. — Les Grecs s'emparent des défilés. — Retraite sur Missolunghi. — État de la ville; arrivée de l'armée turque devant cette place. — Préparatifs de défense de la part des Grecs. — Position périlleuse de la garnison. — Des secours arrivent. — Départ de Mavromichalis. — Assaut général donné par les Turcs. — Ils sont repoussés avec grande perte. — Retraite précipitée de l'ennemi. — Il est poursuivi jusqu'à l'Achéron. — Passage du fleuve. — Organisation civile et militaire de la province. — Mavrocordato retourne en Morée. . . . . 251

## CHAPITRE XIII.

Le congrès national est assemblé à Astros. — Actes de ce congrès. — Proclamation au peuple. — Le siège du gouvernement est transféré à Tripolizza. — Préparatifs pour l'ouverture de la campagne. — Mouvements des Turcs. — Opérations en Livadie. — Retraite de Jussuf-Pacha. — La campagne s'ouvre en Acarnanie. — Marche de Mustapha-Pacha. — Défection des Albanais à Prevesa. — Marco Bozzaris se dirige sur Capenisa. — Arrivée de l'armée ottomane. — Elle est attaquée de nuit par les Grecs. — Héroïsme et mort de Marco Bozzaris. — Constantin Bozzaris est nommé commandant. — Actes du capitán-pacha. — Exécution de six prisonniers. — Opérations à

Candie. — Prise de Thisamos et de Selinon. — Bravoure de l'escadre grecque sous les ordres de Macromure. — La flotte turque retourne aux Dardanelles. — Reprise de Corinthe. — Vigoureuse défense d'Anatolica . . . . . 279

## CHAPITRE XIV.

Campagne mémorable de 1824. . . . . 311

## CHAPITRE XV.

Conduite des puissances européennes à l'égard de la Grèce. — Des négocians et des Juifs en Orient. — Situation morale des Grecs. — Calomnies envers leur caractère. — Mœurs privées; femmes grecques. — État de la religion. — Des prêtres. . . . . 354

## CHAPITRE XVI.

Population de la Grèce. — Revenus et ressources de l'état. — Comparaison de la forme monarchique avec le gouvernement fédéral en tant qu'applicable à la Grèce. — Influence étrangère. — Dissensions intestines. — Examen du projet d'un accommodement avec soumission à la Porte. — Ce qu'il faut penser de l'établissement de la Grèce en puissance indépendante. — De la politique des puissances continentales, et des intérêts de l'Angleterre relativement à cette reconnaissance. . . . . 371

FIN DE LA TABLE.









